N° 771 44e Année Tome CCXXI 1er Août 1930

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, **5 fr. 75 ;** plein tarif **6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Comme on devait le prévoir, l'irrégularité reste la note dominante, aussi bien à Paris qu'à Londres, New-York ou Berlin. Les conditions économiques et politiques demeurent en effet les mêmes qu'auparavant et le marché monétaire mondial est toujours profondément troublé par les afflux grandissants d'or anglais et américain en France.

Il apparait pourtant que la phase la plus aiguë de la crise économique mondiale est maintenant terminée. Certaines matières premières, comme le pétrole, tendent à se relever à la suite des efforts faits par les producteurs américains et roumains pour limiter toute surproduction. Des présidents de sociétés commerciales des Etats-Unis ont en outre fait entendre récemment des notes optimistes à l'occasion de diverses assemblées. En France, le chômage n'existe point et seules les industries saisonnières sont touchées par la diminution du nombre des touristes étrangers.

Assurément, l'amélioration de la situation mondiale sera lente. Les producteurs d'étain et de caoutchouc ne peuvent arriver à se mettre d'accord sur les moyens propres à limiter une déprimante surproduction. Les cours du cuivre et du « crêpe » viennent encore de faiblir. Une diminution des recettes des chemins de fer — peu appréciable en France — est constatée dans presque tous les pays. L'industrie charbonnière lutte à coups de baisse de prix. Mais en revanche, il faut noter une légère reprise du trafic par le Canal de Suez et aussi la stabilité d'autres produits : blé, coton, café.

S'il n'y a donc pas encore d'amélioration, il n'apparait pas non plus que la crise se soit aggravée, comme on aurait pu le redouter à cette époque de l'année.

Une baisse des valeurs mobilières peut donc être écartée. Mais on ne peut encore prévoir une hausse, bien que les disponibilités en quête d'emploi soient toujours surabondantes. Aucun fait n'est en effet apparu jusqu'ici à l'horizon boursier qui soit de nature à stimuler la spéculation. L'appât du gain ayant disparu, seule la recherche du rendement domine le marché. Mais ce rendement est généralement faible, les dégrèvements n'ayant pas encore joué, et il n'est pas susceptible d'augmentation en raison des mauvaises conditions économiques de l'heure présente.

Toutefois, le moment approche où les valeurs à revenu fixe seront moins intéressantes que maintes affaires à revenu variable de bonne qualité.

Nos Rentes, que favorise la baisse persistante du loyer de l'argent et les remboursements anticipés d'obligations industrielles, sont en hausse constante.

En revanche, les Banques françaises restent délaissées; mais elles méritent l'attention. Leur revenu est relativement fixe et, comme toujours, le groupe bancaire sera le premier à refléter une amélioration de la situation économique.

Les affaires de transports maritimes ou terrestres ne présentent toujours aucun intérêt, le marché des frets étant déprimé, et les échanges commerciaux restant réduits.

La baisse du loyer de l'argent evrait davantage favoriser nos grands charbonnages, car leurs dividendes sont largement gagnés et faciles à maintenir en toutes circonstances. Le cuivre parait tombé à ses plus bas niveaux; aussi les Cuprifères commencent-elles d'être suivies par la spéculation. Les Pétrolifères sont également retenues par certains, comme devant bénéficier d'une hausse, maintenant que le marché du pétrole est stabilisé.

Si les Aciéries ne présentent qu'un attrait assez relatif, il en va différemment pour les affaires de construction de matériel de chemins de fer qui, assurées de commandes importantes pour plusieurs années, doivent normalement réaliser de beaux bénéfices.

LE MASQUE D'OR.

B24 10

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.

LA REICHSHEER
ET LA PAIX

Onze ans se sont écoulés depuis que les Alliés imposèrent à l'Allemagne un statut militaire qui devait préluder à la limitation générale des armements.

Mais l'Allemagne, du fait de sa situation géographique autant que pour sa sécurité extérieure, revendique le droit d'entretenir une armée qu'elle estime trop affaiblie par le traité de Versailles et l'acte additionnel de Spa; elle pense que la conférence plénière du désarmement sera appelée à réviser les clauses de ces accords.

Désarmement général, — réarmement partiel du Reich, — tel est l'aspect de ce problème pour le gouvernement de Berlin.

Qu'est devenue l'armée allemande esquissée à Versailles? L'activité de son Etat-Major ne procède-t-elle que du double souci de protéger la Civilisation contre le flot révolutionnaire et de sauvegarder la Constitution de Weimar? Par sa puissance et par ses tendances, l'armée allemande risque-t-elle d'ébranler l'œuvre de paix? Plus spécialement, la sécurité de la France est-elle menacée?

Le moment nous paraît venu de dresser le bilan des forces militaires de l'Allemagne, et de procéder à une mise au point d'autant plus nécessaire que les études publiées jusqu'ici n'ont généralement présenté qu'une physionomie indécise de la Reichsheer.

Définir l'état des forces de l'armée de terre allemande,

— de la Reichsheer; rechercher, à la lueur de la doctrine de guerre et des agissements de son Etat-Major, si ces forces mettent en péril les buts de la politique internationale, poursuivis à Genève : tel est l'objet de la présente étude, où l'on fera, avec toute l'objectivité possible, l'analyse critique de documents et de faits rigoureusement contrôlés (1).

I

LES FORCES DE LA REICHSHEER

Les Alliés ont imposé à l'Allemagne le type d'armée le mieux adapté à la guerre future.
VON SEECKT.

PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'ORGANISATION MILITAIRE DE L'ALLEMAGNE

Les institutions militaires ont un but : conserver et transmettre l'indépendance nationale. L'armée est un moyen; elle est la force produite dont les institutions militaires composent la force génératrice. La mission de la Reichsheer est celle de toute armée : sauvegarder l'intégrité du territoire.

Participer « au maintien de l'ordre à l'intérieur » (2) est la mission complémentaire de toute armée, en tout pays du monde.

Quant à l'expression : assurer « la police des frontières » (2), elle signifie, en langage militaire, que l'ar-

(1) La Reischswehr est l'ensemble des armées de terre et de mer de l'Allemagne.

La Heeresleitung est la Direction de l'armée de terre allemande.

La Reichsheer est l'armée de terre allemande. Dans une étude publiée par la *Revue de Paris* du 1er août 1928, M. J.-M. Bourget a prétendu établir que les craintes « qu'inspire la Reichswehr », et celles qu'inspire « spécialement l'armée allemande » ne s'appliquent qu'à des fantômes. Nous ne comprenons pas, du point de vue étymologique, la distinction que cet auteur a voulu faire entre la « Reichswehr » et « l'armée allemande ».

(2) Article 160 du traité de Versailles.

mée doit être capable de garantir au territoire le respect de sa neutralité et de le maintenir dans ses limites actuelles. *Mission purement défensive,* suivant l'esprit du traité, mais qui implique nécessairement qu'en cas de violation des frontières, qu'il s'agisse d'agression ou seulement d'un transit de troupes, la Reichswehr s'opposera par les armes à l'envahissement de l'Allemagne. Il serait ridicule de chicaner sur ce point les conceptions du gouvernement de Berlin.

La « répression d'entreprises montées par des bandes de rebelles armés ou d'aventuriers » (3) incombe à la Schutzpolizei, — éventuellement seulement à la Reichswehr. A cet effet, la Schutzpolizei a été dotée d'un matériel spécial (autos-mitrailleuses, section de transports automobiles, sections sanitaires, etc.) ; véritable gendarmerie mobile, son rôle est de maintenir l'ordre sur le territoire. Au surplus, nous ne vivons plus au siècle où des bandes armées ravageaient les terres de la maison de Brandebourg!

D'autre part, dans l'hypothèse d'une tentative de coup d'Etat, un mouvement révolutionnaire, quel qu'il soit, ne saurait méconnaître l'axiome formulé par Stein lors du soulèvement de la Prusse orientale en 1813, et que l'Allemagne de 1918 a exploité : « Une révolution se fait avec l'armée, non contre l'armée ». Si aveuglés que soient par leurs ambitions les vieux nationalistes allemands, ils n'auraient garde d'oublier qu'un renversement du régime politique actuel ne peut être tenté sans le concours de l'armée.

Ce qu'il faut voir, dans l'esprit du statut militaire octroyé à l'Allemagne, c'est la volonté d'interdire à la Reichswehr toute velléité d'agression. Il reste à savoir si ce système élaboré au lendemain de la guerre mondiale répond bien aujourd'hui au but poursuivi, et si les en-

(3) *La Reichswehr et la politique de rapprochement.* « *Revue de Paris* », août 1928.

seignements tirés d'une étude critique des dernières opérations militaires, ainsi que les progrès de la technique, ne rendent pas caduques les précautions prises par les Alliés. En d'autres termes, la doctrine conçue par l'Etat-Major allemand est-elle susceptible d'assurer au Reich cette puissance militaire dont s'enorgueillissait la vieille Prusse depuis les jours du Grand Frédéric, de Frédéric-Guillaume et de Frédéric II, et de rendre à la Reichsheer une telle capacité de combat qu'elle puisse encore songer à porter la guerre sur le sol étranger (4) ?

L'Allemagne s'est vu imposer une armée de métier au moment où, comme moyen souverain de reconstitution de leurs forces, la plupart des Etats voisins adhéraient au principe de la Nation Armée.

Sur ces deux systèmes d'organisation militaire, l'Etat-Major allemand exprime ainsi son opinion :

La Nation armée n'est le plus souvent qu'une Nation désarmée, immense et bruyante cohue, fatalement promise à tous les désastres quand elle se heurte à une force homogène, organisée et résolue. Le service militaire obligatoire n'est possible qu'à la condition d'entretenir dans l'armée une forte et sévère discipline, *un esprit de devoir sans cesse exalté, le sentiment de l'abnégation patriotique, la montée d'une sève morale qui formera les générations à un amour de la patrie porté jusqu'au sacrifice.*

Le service militaire à court terme ne peut donner aux mœurs et à l'esprit militaire le temps de se développer et de s'affermir. La guerre de 1914-1918 nous a montré que les effectifs massifs et indistinctement levés dans toutes les couches sociales sont éminemment contaminables par les fièvres révolutionnaires; ils peuvent subitement se dérober à l'action du commandement. C'est au sein de l'armée que la révolution allemande de 1918 a fermenté, dans l'armée qu'elle a éclaté,

(4) Que la machine montée par von Seeckt soit ou non « plus redoutable que celle de Gneisenau » (*La Reichswehr et la politique de rapprochement*), c'est là une question qui n'importe pas pour l'avenir, et que M. J.-M. Bourget n'a d'ailleurs pas élucidée. Il importe, par contre, de savoir si la Reichsheer est aujourd'hui assez puissante pour oser affronter des forces ennemies sur un champ de bataille.

par l'armée qu'elle s'est propagée vers l'intérieur de l'Allemagne. C'est l'armée nationale allemande qui a fait voler en éclats l'Empire cerclé de fer par l'armature bismarckienne... La Nation armée a vécu. L'armée moderne doit être une armée de métier, une aristocratie par sa mission et ses qualités morales, une élite par ses connaissances, sa vigueur physique et son armement, une force sélectionnée, d'une souplesse harmonieuse; — un bloc compact et homogène.

Le type d'organisation militaire imposé à l'Allemagne répondait ainsi, par avance, aux vues du réorganisateur et de l'Etat-Major de l'armée allemande. Dans ce cadre aux lignes rigides, avec autant de souplesse que de fermeté, von Seeckt allait inscrire la Reichsheer renfermant, en puissance, les éléments de force épars dans les armées environnantes, — une Reichsheer capable d'accroître et de multiplier sa force selon les nécessités de la guerre future.

De ces vues, dérivent les principes suivants, qui constituent les bases de la défense nationale allemande :

1° *Disposer, dès la première heure de mobilisation, d'une armée de choc, capable d'un effort offensif immédiat et considérable, et dont la valeur militaire et la supériorité technique compenseront l'infériorité numérique.*

A cet effet :

a) Former un Etat-Major clairvoyant et audacieux;

le ramener aux principes immuables et à l'art de la guerre de mouvement;

l'animer d'un esprit offensif qui le force, dans toutes les phases de la bataille, à rechercher la décision par la rapidité de la manœuvre et la violence des coups, sans laisser à l'ennemi le temps de se concentrer (5).

b) Former une troupe :

assez forte pour faire face à toutes les éventualités;

(5) D'après une directive de Ludendorff (1918) reprise par von Seeckt (Janvier 1920).

assez mobile pour se déplacer rapidement;
assez légère pour ne pas nécessiter de stockage (6).
c) Réaliser pour l'armement et le matériel un perfectionnement technique tel :
qu'il assure aux armes légères la supériorité du feu;
qu'il supplée à l'insuffisance de l'artillerie par l'aviation et l'arme chimique;
qu'il garantisse la rapidité des transports stratégiques (6).

2° *Aménager la puissance économique et industrielle de la Nation, pour en obtenir un rendement maximum au profit de l'armée en campagne.*

Tel était le vaste programme dont von Seeckt entreprit la réalisation, avec cet esprit de méthode et de continuité qui est un trait de son caractère. L'œuvre de ce chef mérite de retenir l'attention; elle se décomposait en quatre phases (7) :

A. — Mise au point d'une doctrine de guerre;
Reconstitution du Grand Etat-Major;
Organisation des grandes et des petites unités, sur le pied de paix et le pied de guerre.
Instruction.
B. — Organisation des réserves;
Perfectionnement de l'armement.
C. — Organisation d'une aviation « à tout faire »;
Perfectionnement des divers matériels.
D. — Préparation de la mobilisation militaire, industrielle et économique.

On ne peut qu'admirer un chef, courbé sous le joug de la nécessité, mais résolu à s'en affranchir, qui sut, au milieu d'un désastre écrasant, régénérer l'armée. S'adressant à von Seeckt qui lui transmettait ses pouvoirs (8),

(6) Directive de von Seeckt.
(7) Directive de von Seeckt.
(8) Au Palais du grand Etat-Major, en présence du Maréchal-Président Hindenburg.
On sait que von Seeckt dut démissionner à la suite de l'incident soulevé

le général Heye, paraphrasant le mot de Bismarck, s'écriait :
« Vous avez remis l'Allemagne en selle; il ne me reste qu'à l'y maintenir. » Il convient d'étudier les moyens employés par von Seeckt « pour remettre l'Allemagne en selle » et de considérer les résultats qu'il a acquis.

§

LA DOCTRINE DE GUERRE ET L'ESPRIT DE LA REICHSHEER

« L'organisation générale de l'armée, a écrit Scharnhorst, est fonction de la doctrine de guerre du commandement. » Les termes du problème ainsi posé se trouvaient renversés lorsque von Seeckt fut appelé au commandement de la Reichswehr, dont le traité de Versailles venait de fixer le schéma. A ce système d'organisation, von Seeckt allait adapter une doctrine; son Etat-Major la résume dans une formule pittoresque dont la traduction littérale est : « la stratégie du taureau » :

L'attaque brusquée, foudroyante, lancée à toute allure dès la première heure de guerre, pour semer le désordre parmi les troupes adverses qui se mobilisent et se concentrent. L'irruption brutale d'une force résolue, et supérieurement armée, jusqu'au cœur des rassemblements ennemis, par qui se propagent les ondes de panique vers l'intérieur du territoire.

Limiter ses buts dans le temps et dans l'espace; concentrer ses moyens. La manœuvre, préparée par le mouvement dont la rapidité assurera le succès, — caractérisée par l'agencement d'un système de forces essentiellement mobiles, — réalisée par l'engagement poussé à fond sur un point vital des communications du gros de l'ennemi.

par l'incorporation d'un fils du Kronprinz Wilhelm dans la Reichsheer. Il est resté le conseiller très écouté de l'État-Major allemand.

L'offensive, qui réussit toujours, et d'autant mieux qu'elle est menée plus vite et bien en ordre, — l'offensive à outrance. Percée stratégique en un point, diversions sur d'autres, avec le dessein de déterminer en ce point un important succès tactique qui démoralisera gouvernements et nations ennemis.

La décision, visant, — non la destruction totale des armées ennemies : c'est une chimère, — *mais l'écrasement moral de l'adversaire,* provoquée par la supériorité du feu et la célérité des coups, — *acquise par la volonté de vaincre.*

Tels sont les principes essentiels de la conception allemande, — où le rôle des forces morales apparaît comme prépondérant, aux côtés des préceptes immuables : économie des forces, concentration des moyens, surprise, — que cette doctrine se propose d'animer par les procédés modernes de combat et par des moyens matériels de plus en plus puissants.

La guerre ainsi entrevue est un problème de mécanique meurtrière et accélérée, qui se développe par la combinaison d'intelligences et de volontés humaines réduites au rôle de ressorts et d'engrenages, et conspirant toutes sous l'action d'un moteur unique à ce résultat : l'écrasement scientifique des forces morales d'une nation.

Si audacieuse, si présomptueuse qu'apparaisse une telle conception, l'histoire nous rappelle pourtant la part très large qu'il faut faire aux forces morales dans la phase décisive des batailles. Sa valeur, son efficacité, dépendent avant tout de l'esprit de la Reichsheer.

A l'issue des manœuvres du printemps 1926, dans une conférence à ses officiers, von Seeckt citait ces lignes :

Ce n'est pas par la force des bras, ni par la seule valeur des armes que nous remporterons des victoires; c'est par la vigueur des âmes... Si vous voulez être des hommes, vous verrez encore refleurir une génération qui rétablira notre

peuple, et ce rétablissement sera la renaissance du monde... La lutte des armées est terminée; nous allons commencer la lutte des principes, des mœurs et du caractère. Pour cela, il faut réveiller l'idée du devoir, combattre l'égoïsme, prêcher l'oubli de soi-même à la nouvelle génération et le dévouement à une cause (9).

Le discours à *la Nation Allemande* est aujourd'hui le Credo de l'Etat-Major de Berlin. Que ne peut-on attendre d'une jeunesse inflammable à qui l'on enseigne que « la haine est le dernier trésor des victimes du plus fort » (10), et que « consentir à un abandon de territoire, est-ce autre chose que reconnaître l'impossibilité de la résistance? Un tel contrat n'est nullement un engagement moral, et toute nation tient à honneur de déchirer avec l'épée les traités qui l'humilient » (10).

En dépit des amertumes de la défaite, la Reichsheer a conservé intactes les traditions de l'ancienne armée et la conscience d'appartenir à un Etat dont la suprématie doit s'affirmer par le monde. Il faut noter cependant que la décomposition morale et militaire qui précéda la chute de l'Empire a balayé ce militarisme insolent et ce caporalisme dédaigneux dont l'ancienne armée était imprégnée. Il s'en est émané un pur esprit militaire, qui est la vérité, succédant à l'esprit guerrier qui n'est que la fiction et qui procède de la légende. A tous les échelons de la hiérarchie, la Reichsheer témoigne aujourd'hui d'un remarquable esprit de discipline, figure vivante de l'esprit de sacrifice et d'immolation au devoir et à la patrie. Et cette discipline outrée, qui offense l'esprit français, n'est pas qu'un moyen grossier d'ordre matériel : l'ordre extérieur qui en résulte est le moindre de ses effets; mais elle est une condition essentielle et presque une certitude de vaincre pour les troupes dont l'énergie docile sait se plier à ses lois. N'est-ce pas le

(9) Fichte : *Discours à la Nation allemande.*
(10) Mommsen (cité dans une conférence aux officiers au Wehrkreiskommando VI, août 1926).

soldat le mieux discipliné qui a le plus de chance de commander en pays étranger?

Si la Reichsheer se montre entièrement dévouée à ses chefs, gardons-nous de croire qu'elle le soit autant à la Social-Démocratie allemande! L'esprit d'une armée *dont les chefs demeurent fidèlement attachés à l'Empire et à la dynastie déchue,* n'offre que de bien faibles garanties pour la protection des principes républicains.

Le gouvernement du Reich ne considère pas sans inquiétude les tendances politiques de l'armée. De cette méfiance est née la Schutzpolizei, gardienne de la Constitution, — comme aussi l'antagonisme moral, plus apparent que réel, qui sépare l'armée de la police encasernée.

Plus apparent que réel, disons-nous, car, en fait, c'est seulement dans les troupes de la Schutzpolizei qu'on observe une disposition favorable à la République. Cette tendance a son origine dans le mode de recrutement. Tandis que la Reichsheer n'enrôle que des éléments très choisis, la Schutzpolizei a incorporé pendant plusieurs années, et particulièrement à son début, des recrues de provenance souvent douteuse, en quête d'une situation où l'Empire ne leur eût certes pas permis d'accéder; elle compte jusqu'à des déserteurs de l'ancienne armée (11). Néanmoins, par l'esprit de ses cadres dont 65 % des officiers proviennent de l'armée impériale, la Schutzpolizei constitue une véritable et seconde armée, dont le caractère se rapproche sensiblement de celui de la Reichsheer (12).

Nourrie de rancune et de haine, s'exaltant à mesure que s'éloignent les événements qu'elle veut venger, la Reichsheer présente aujourd'hui une physionomie révélatrice des ambitions dont on l'anime; il se trouve qu'après dix ans de paix, la génération qui prend les armes et qui n'eut pas à nous combattre nous déteste

(11) Signalons quatre cas de ce genre dans un seul bataillon, à K...

(12) Rappelons que depuis 1926 la police urbaine, autrefois service de chaque ville, est devenue police d'Etat, aux ordres directs du gouvernement.

bien plus que celles mises en déroute par nos armées dans le conflit mondial.

Une armée est un Etat en petit, mais elle est un Etat dans l'Etat, quand ses soldats mettent leur force et leur courage au service d'une autre cause que l'intérêt de tous les citoyens, — un principe de division et d'oppression, quand elle s'enferme dans une vie indépendante de celle de la Nation, quand elle est l'instrument d'une caste ou d'un parti, *quand elle brûle de cette fièvre que Dante appelle l'appétit de la rixe et du combat.* Comme Pyrrhus à ses soldats, l'aigle impériale convalescente pourrait dire aux troupes de la Reichsheer : « Vous êtes mes ailes! »

§

DE L'EMPLOI TACTIQUE DES DIFFÉRENTES ARMES ET DES GRANDES UNITÉS

De la manœuvre envisagée par l'Etat-Major allemand découlent quelques particularités d'emploi tactique des différentes armes et des grandes unités; il nous semble nécessaire de les préciser pour la clarté de cet exposé.

La guerre de 1914-1918 a fait apparaître plusieurs facteurs nouveaux dans la bataille : sur tous les fronts, l'accroissement continuel des moyens matériels s'est exprimé par l'importance du rôle de l'artillerie lourde et par l'avènement de l'armée aérienne et de l'arme chimique. Si la préparation secrète de la guerre chimique n'offre aucune difficulté aux laboratoires allemands, la construction d'un matériel d'artillerie lourde était par contre difficilement réalisable, en Allemagne, sans éveiller l'attention des alliés. A ce point de vue, l'Etat-Major de Berlin n'avait pas considéré sans angoisse l'interdiction formulée à Versailles; mais ses inquiétudes allaient s'apaiser à mesure que se précisait sa nouvelle doctrine.

Il pense aujourd'hui, que l'artillerie lourde ne peut plus jouer qu'un rôle secondaire dans une guerre telle qu'il la conçoit. Une armée aussi mobile que doit l'être la Reichsheer ne remplira sa mission qu'avec l'appui de moyens matériels pouvant à tout instant être amenés là où leur action doit s'exercer. A troupe mobile, matériel léger. A chaque étape de sa progression, le chef doit disposer de toute son artillerie,avec laquelle il mène la bataille en l'appliquant toute là où il veut faire effort; une artillerie lourde ne saurait participer à la progression d'unités de toutes armes à qui le plan de manœuvre confie la réalisation d'une opération initiale où la vitesse de déplacement prime toute autre considération.

Pendant la première phase de la guerre, la Reichsheer ne disposera donc que de sa dotation actuelle en artillerie : 24 pièces de 77 et 12 pièces de 105 par D. I., 12 pièces de 77 par D. C. (13).

Le rôle de l'artillerie divisionnaire se limitera à assurer l'appui direct de son infanterie; mais comme cette artillerie ne peut agir partout, elle ne sera employée par le commandement que là où son action doit être véritablement efficace. La faiblesse de ses approvisionnements lui interdit de faire en avant du front un barrage de durée et de densité suffisantes pour protéger toute la ligne d'infanterie. Il importe donc que le commandement soit renseigné le plus vite et le plus exactement possible sur le point précis où l'infanterie rencontre une résistance ou est arrêtée.

Commander, c'est aussi prévoir. L'insuffisance de ses feux d'artillerie allait inciter l'Etat-Major allemand à rechercher le moyen d'y suppléer et d'assurer aux échelons supérieurs à l'unité « division » un matériel capable d'accroître la violence des feux.

(13) L'artillerie de 105 sera très probablement retirée des D. I. qui ne garderont que leur artillerie de 77; elle sera affectée au corps d'armée.
L'Allemagne n'éprouve aucune difficulté à multiplier ses pièces de 77 et de 105 pour doter les nouvelles grandes unités devant être constituées à la mobilisation.

Vitesse de tir, concentration massive de projectiles puissants sur la zone où l'infanterie est arrêtée, rapidité de l'action, par quel moyen satisfaire à ces conditions?

Ce moyen, c'est dans l'emploi de l'arme aérienne que l'Etat-Major allemand l'a trouvé.

Résumons ses vues sur ce sujet (14).

L'aviation est la synthèse des trois armes fondamentales engagées dans la bataille :

a) L'aviation est une « cavalerie aérienne », pour la recherche des renseignements et par la rapidité de ses déplacements;

b) Elle est « l'arme complémentaire de l'infanterie », selon la conception de Ludendorff durant la dernière guerre;

c) Elle est une « réserve volante d'artillerie » de tout calibre, à la disposition du commandement;

d) Elle est enfin une réserve de moyens de transports rapides.

Il est apparu à l'Etat-Major allemand que, seule, une aviation « à tout faire », une aviation de ligne, aux unités interchangeables, était apte à remplir une mission aussi complexe : pas de spécialisations, sauf celles strictement indispensables (bombardements à longue distance); plus de distinction entre escadrilles de chasse, de liaison, d'observation ou de bombardement, mais une aviation susceptible, grâce aux qualités du personnel naviguant, d'être indifféremment employée aux diverses missions qu'exige l'évolution de la bataille.

Ces vues ont pour corollaire l'utilisation immédiate de l'aviation commerciale, mise au service de l'armée au prix de quelques rapides transformations. Des techniciens ont afirmé que l'adaptation de l'aviation commerciale allemande aux nécessités d'une mission militaire

(14) Directive von Seeckt. Le plan von Seeckt prévoit 48 appareils par corps d'armée, chaque armée disposerait en outre d'une soixantaine d'appareils.

exigerait plus de quatre semaines. S'il en était ainsi, la Reichsheer ne saurait jouer le rôle que l'Etat-Major lui destine.

En réalité, l'Etat-Major estime que la construction entièrement métallique est la seule condition nécessaire pour qu'un avion commercial soit apte à travailler au profit de l'armée. C'est vers ce type d'avion que les constructeurs allemands ont été orientés, grâce aux subventions qui leur sont accordées.

L'expérience de la guerre, dit l'Etat-Major, a montré que la vulnérabilité de l'armée aérienne est bien moins grande qu'elle ne le paraît; un avion touché par des projectiles d'infanterie ou d'artillerie réussit généralement à rentrer dans ses lignes, sauf si le pilote est gravement blessé ou si le radiateur est crevé.

Sous la seule réserve de *protéger l'équipage par un blindage*, notre aviation commerciale sera en état d'être engagée dans la bataille.

Rompant avec les traditions de guerre, qui divisèrent l'aviation suivant les diverses missions qui lui incombaient, l'Etat-Major allemand en fait une arme unique : *l'arme de commandement.*

Celle-ci sera toujours appelée à éclairer l'infanterie et à renseigner les organes du commandement, mais sa tâche essentielle sera : *l'appui, l'interdiction, la destruction, le renforcement des feux dans la bataille, aux lieux et place de l'artillerie lourde;* d'où les règles d'emploi tactique énoncées dans les annexes du F. U. G. (15) :

1° Rassemblement instantané du plus grand nombre possible d'escadrilles (munitions transportées par avions) ;

2° Concentration sur les mêmes bases de types d'avions aptes à toutes les missions, de telle sorte que les rensei-

(15) *Führung und Gefecht der verbundenen Waffen* (en abrégé : F.U.G.), annexes confidentielles.

gnements recueillis par les uns permettent l'action immédiate des autres;

3° Utilisation au maximum de bases aussi rapprochées que possible du front de combat (d'où la création de trois ports aériens sur le Rhin, face à la France, et de cinq autres sur la frontière franco-belge);

4° Emploi d'avions légers, dit « sportifs », atterrissant sur tous terrains, pour les liaisons;

5° Emploi d'avions volant à basse altitude, comme éclaireurs de l'infanterie;

6° Emploi d'avions volant à altitude moyenne, pour la recherche d'objectifs;

7° Emploi massif d'avions de bombardement, appelés à déverser leurs projectiles sur tout objectif repéré, et sur toute zone où la progression de l'infanterie se trouve momentanément paralysée;

8° Transports rapides du personnel et du matériel;

9° Action soutenue au cœur du territoire et des rassemblements ennemis.

Mission écrasante, mais qui n'est pas au-dessus des forces de l'aviation allemande; tâche bien lourde et qui ne peut être remplie qu'à la condition de disposer d'une quantité considérable d'avions.

Par ailleurs, les Allemands ont estimé que l'intervention d'une artillerie lourde pouvait cependant être utile si la guerre venait à se prolonger au delà de leurs prévisions. C'est avec cette pensée que l'Etat-Major a fait entreprendre, hors des frontières du Reich, la construction d'un matériel lourd qu'il tiendrait en réserve avec un décalage de deux semaines sur l'heure initiale de l'entrée en campagne.

Quant à la tactique d'infanterie, l'Etat-Major allemand a rompu délibérément avec cette idée que, sur un front de division, l'attaque se présentera toujours sous la forme d'une infanterie débouchant en muraille sur toute l'étendue de ce front. On n'attaquera que là où il

sera possible de pousser l'infanterie en avant, — *avec la seule artillerie divisionnaire qui doit la suivre pas à pas et l'appuyer à tout instant.*

Ce sera le rôle de la cavalerie de combler les vides ainsi creusés, de la cavalerie, à qui l'Etat-Major a restitué ses missions d'avant-guerre : éclairer, exploiter un succès, semer le désordre chez l'ennemi, le harceler; les manœuvres d'août 1926 aux environs de Potsdam ont montré que la cavalerie allemande est capable de jouer un rôle important dans la guerre future.

Ces quelques principes sommairement résumés régissent l'emploi tactique des grandes unités.

La division — unité fondamentale — combine l'action de ses différentes armes, dans le but de réaliser une opération particulière, de conquérir les objectifs qui lui sont successivement assignés, et de s'y maintenir. Sa capacité de combat dépend de son infanterie et de son artillerie.

Le corps d'armée combine l'action d'unités identiquement constituées (divisions d'infanterie) et d'une division de cavalerie dont il se sert pour ménager ses divisions d'infanterie et assurer sa sûreté. Son action se fait sentir dans la bataille par l'appui des feux qu'il prête à ses divisions, grâce à l'artillerie dont il dispose (12 pièces de 105) et à son aviation.

L'Armée combine l'action des corps d'armée avec des vues plus lointaines; elle se préoccupe de l'articulation de son dispositif, qui lui permettra d'exploiter le succès partiel d'un de ses corps d'armée. Son action s'exerce dans la bataille par l'appui des feux qu'une aviation considérable tient à sa disposition. Elle se préoccupe enfin de l'organisation des transports, des ravitaillements et des services.

§

LA RECONSTITUTION DU GRAND ÉTAT-MAJOR

S'il était une impossibilité dans l'application des clauses du traité de Versailles, c'était bien d'empêcher l'Allemagne de reconstituer un grand Etat-Major.

Une seule mesure, dont certains officiers allemands nous ont dit s'étonner qu'elle n'ait pas été prise, pouvait, au lendemain de la paix, paralyser la réorganisation du grand Etat-Major : imposer la participation de nos officiers à la réorganisation de l'armée allemande, par une collaboration permanente à la tâche de la Heeresleitung, un travail côte à côte, face à face, dans les mêmes bureaux, sur les mêmes dossiers, à la manière d'officiers en stage auprès des armées étrangères, — chaque chef de service de la Direction de l'Armée étant en quelque sorte doublé par un de nos officiers. L'œuvre secrète de la Heeresleitung en eût été, pour le moins, singulièrement gênée. Mesure vexatoire, pensera-t-on? Non, si l'on tient pour sincères les affirmations pacifistes de l'Allemagne.

Pendant huit ans, nous avons entretenu à Berlin une Commission de contrôle qui ne put jamais contrôler que ce qu'on voulut bien lui laisser voir; une Commission de réorganisation de l'armée allemande, comprenant un certain nombre d'officiers alliés, pouvait, courtoise autant qu'avisée, entraver la résurrection du grand Etat-Major.

Qu'il s'appelât *Heeresleitung* ou *grosser Generalstab*, l'organe central chargé d'assurer l'existence matérielle et morale de la Reichsheer se devait de puiser ses méthodes de travail dans celles du grand Etat-Major dissous. Il avait pour mission initiale de constituer le système des forces militaires de la nouvelle Allemagne, mais ce système une fois composé, — et la coordination des

différentes armes assurée, — les officiers et la Direction de l'Armée devaient inévitablement se préoccuper de le *mettre en place,* puis de le *mettre en œuvre,* ce qui est le rôle des Etats-Majors. Conçoit-on, en effet, tous les rouages d'une machine aux mains d'habiles ingénieurs qui s'abstiendraient de les assembler? Les calculs des techniciens accompagnent les plans d'une pièce de mécanique; les Kriegspiele (16) de l'Etat-Major allemand allaient suivre l'organisation de la Reichsheer.

Supprimer le grand Etat-Major de Berlin, fermer les portes de son Académie de Guerre, c'était multiplier les risques qu'ils faisaient courir. Leur esprit, leur activité échappaient dès lors à tout contrôle. Derrière le paravent, inattaquable en son principe, que constituait la Heeresleitung, von Seeckt décida de reformer le Grand Etat-Major. Les concours ne pouvaient lui manquer dans un corps d'officiers farouchement résolus à venger la défaite; il sut d'ailleurs choisir.

C'est ainsi que l'on vit tout d'abord augmenter démesurément le personnel officiers du Reichswehrministerium. La Heeresleitung, peu à peu installée dans l'ex-palais du grand Etat-Major, allait bientôt s'engager dans la même voie. Rien ne se révélait cependant du silencieux labeur des officiers de von Seeckt. Seules, les dépenses des divers services accusaient une augmentation continue; mais elles ne se rapportaient dans leur ensemble qu'à la rétribution d'un personnel subalterne. On chercherait en vain, sur les feuilles de solde de la Reichsheer, l'émargement des officiers de rang élevé qui chaque matin franchissent la porte de la Herwarthstrasse; les fonds secrets de l'armée permettent de couvrir les soldes de ce personnel : deux millions trois cent mille marks ont été absorbés par ces dépenses en 1925.

Quel pouvait être le travail de ces officiers? Reconsti-

(16) Les Allemands désignent ainsi les thèmes stratégiques traités sur la carte.

tuer le Grand Etat-Major. Les bureaux nécessaires au fonctionnement de cet organisme réapparaissaient peu à peu sous des étiquettes diverses. On trouvait bientôt à la Direction de l'armée un « chef du service des manœuvres », entouré d'officiers provenant de l'ancien Etat-Major, et qui, en réalité, assurait les fonctions de chef du Bureau des opérations du nouveau Grand Etat-Major, tandis que dans une pièce voisine s'installait le chef du « Service des renseignements militaires », apparemment chef du service géographique...

L'heure d'une retraite prématurée devait sonner pour von Seeckt au moment même où s'achevait cette reconstitution, qui ne modifiait en rien l'organisation apparente de la Reichsheer. Et pourtant, le 16 août 1926, à quelques semaines de l'incident qui le contraignit à démissionner, von Seeckt annonçait à son personnel que le Haut Commandement était complètement reformé, et que sa tâche se répartirait ainsi :

a) Les services du ministère de Reichwehr comprendraient désormais :

1) La direction du personnel des officiers;
2) La direction du recrutement de la troupe;
3) Les directions d'armes;
4) La direction du service de santé;
5) La direction du personnel civil;

(aux ordres du ministre de la Reichswehr).

b) Le commandement du corps d'Etat-Major comprendrait :

1) Le personnel d'Etat-Major;
2) Le bureau des opérations;
3) Le bureau des renseignements militaires;
4) Le service de l'instruction;
5) Le service historique;

(aux ordres du chef de la Reichswehr, qui devient chef d'Etat-Major à la mobilisation).

6) Le bureau de la mobilisation;
7) Le bureau des transports;
8) Le bureau de l'aéronautique;
9) Les services.
(aux ordres du chef-adjoint de la Reichswehr qui devient sous-chef d'Etat-Major à la mobilisation).

Von Seeckt précisait, en outre, que la Reichsheer mobilisée compterait :

3 armées.
10 corps d'armée (à 2 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie, — sauf un C. A. à 2 D. I.);
20 divisions d'infanterie, dont une à effectifs renforcés;
10 divisions de cavalerie.

Enfin, l'effectif du corps d'Etat-Major se répartissait ainsi :

20 colonels, 104 lieutenants-colonels et majors, 140 capitaines et lieutenants.

Pour la formation uniforme de ce corps, pour sa préparation à la guerre future, pour la diffusion de la doctrine, von Seeckt avait décidé de réunir plus fréquemment ses cadres et de leur imposer de laborieuses et continuelles études sur des thèmes stratégiques.

L'Académie de Guerre disparue poursuit ainsi son enseignement dans le secret des bureaux où trimestriellement, et pendant une ou deux semaines, se rassemblent les cadres des divers Etats-Majors. Tous, sans exception, officiers supérieurs ou jeunes lieutenants, sont astreints à traiter des Kriegspiele qui reçoivent en fin de trimestre la critique des chefs de la Reichsheer. Avant la guerre, le Grand Etat-Major allemand effectuait un voyage d'études annuellement; il se livre aujourd'hui quatre fois par an au même travail, en vue d'atteindre à cette discipline d'esprit qui fera jaillir les mêmes lueurs dans toutes les intelligences, pour la solution des problèmes de la guerre.

C'est un fait qu'il faut se borner à enregistrer : le

grand Etat-Major est secrètement reconstitué. Imbu des principes de l'école de de Moltke, von Seeckt ne pouvait s'affranchir de l'idée que le salut de « la Grande Allemagne » repose dans les mains de son Etat-Major.

§

LE PROBLÈME DES EFFECTIFS

Le problème des effectifs plaçait la Heeresleitung en face de deux exigences de l'Etat-Major; d'une part, le choix des recrues; et d'autre part, le minimum des troupes à instruire.

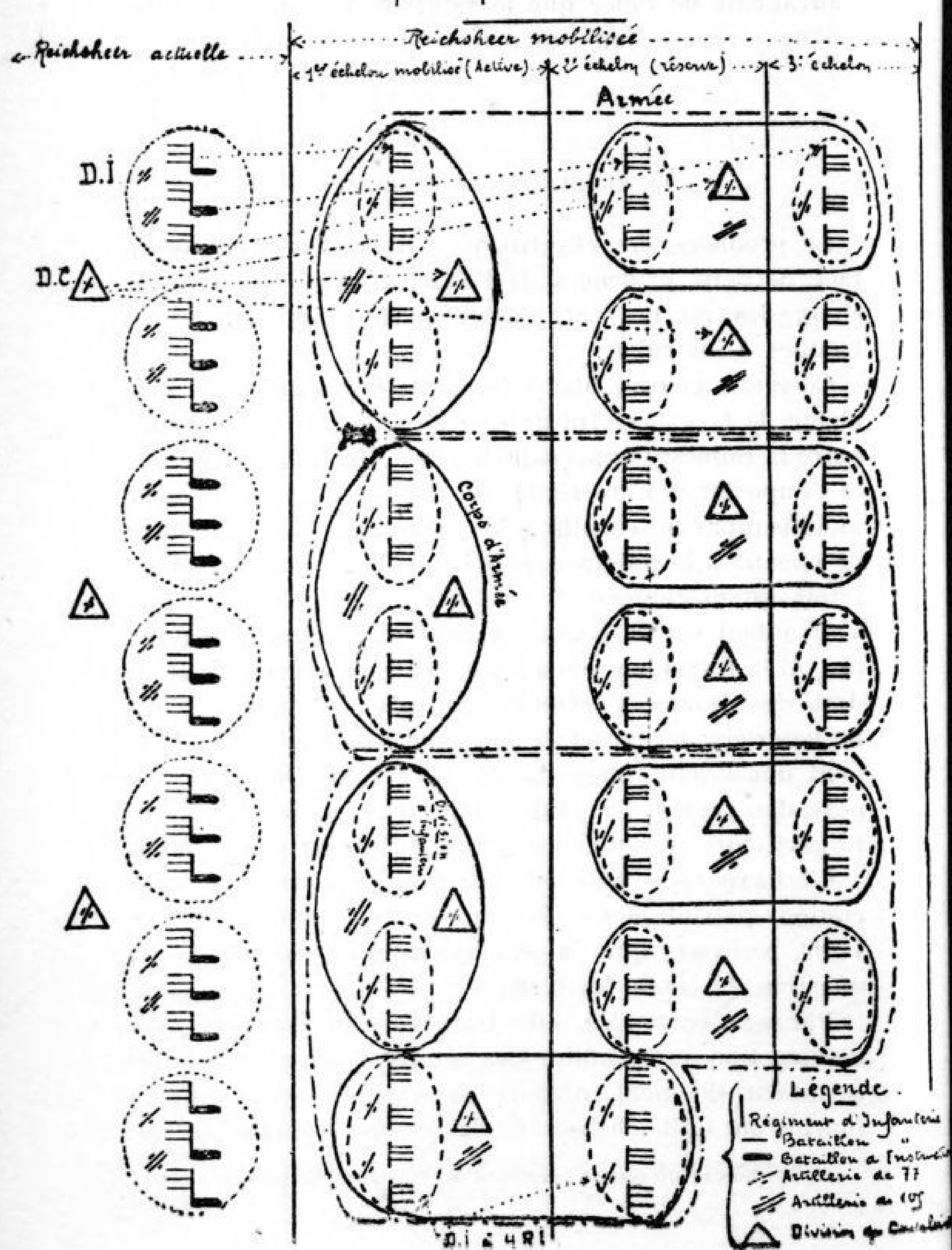
Ce serait méconnaître totalement les données du problème de la guerre future que s'en tenir à un parallèle entre la faiblesse apparente des effectifs de la Reichsheer et l'importance numérique des forces que lèverait notre mobilisation. Si le chiffre des armées sert généralement de mesure à la puissance des Etats, le nombre n'est toutefois qu'un élément de la force. Quand deux peuples s'affrontent sur un champ de bataille, ce n'est ni le nombre, ni la fortune, ni la seule violence qui décide de leurs destinées. Dans ces prétendus jeux de la force, les agents immatériels, le caractère et l'éducation nationale tiennent une grande place. Louis XIV et Napoléon ont disposé des armées les plus nombreuses et les mieux outillées; leurs règnes ont cependant fini par des défaites.

C'est grâce au concours du « Comité central des associations patriotiques » (17), qui ne groupe pas moins de 1.200 sections, que la Heeresleitung a solutionné la question du choix des recrues.

Par son entremise, elle transmet ses directives sur l'instruction prémilitaire des jeunes Allemands soumis à un entraînement intensif que dirigent les moniteurs fournis par la Reichsheer. Ce débourrage militaire accom-

(17) Un bureau du comité fonctionne au Palais du Grand Etat-Major.

Schéma d'une mobilisation de la Reichsheer d'après le plan von Seeckt.



pli, il appartient aux chefs des associations de distinguer dans leurs sections les éléments prédisposés à servir dans la Reichsheer; ils les orientent alors vers la carrière des armes. Ils dressent enfin une fiche de renseignements sur chaque postulant qui se présente devant les services du recrutement de l'armée.

Cette fiche accompagne le soldat jusqu'à son corps, où se regroupent les éléments de même provenance. Signalons la curieuse statistique suivante établie pour un régiment d'infanterie en garnison dans une région où les nationalistes sont en minorité. Au cours de l'année 1925, 13 % de l'effectif total avait été libéré; le contingent de remplacement se divisait ainsi : 80 % provenaient du « Stahlhelm »; 15 % des associations « Wehrwolf » et « Olympia »; 5 % du « Jung deutscher Orden » et de formations diverses.

Le second objet des préoccupations de la Heeresleitung devait être d'instruire le minimum d'effectif exigé par von Seeckt. L'Etat-Major allemand évalue à 350.000 hommes de la Reichsheer les effectifs qui lui sont nécessaires pour le succès de son plan d'opération: 100.000 hommes en service actif, conformément aux stipulations des traités; une réserve de 250.000 hommes constituée par les effectifs libérés. A ce chiffre, s'ajoutent les 150.000 hommes de la Schutzpolizei : au total, 500.000 hommes répartis en vingt divisions d'infanterie et neuf divisions de cavalerie, articulées dans un ensemble d'armée dont nous donnons le dispositif (*voir schéma ci-contre*).

La réalisation intégrale du programme de von Seeckt doit être achevée en 1930. Pour y parvenir, quant aux effectifs, la Heeresleitung a largement pratiqué le système des licenciements anticipés. Les contrôles de la Reichsheer —déjà suspects, *a priori* — montrent que les effectifs libérés sans dissimulation ont atteint le triple du pourcentage autorisé (15 % au lieu de 5 %);

Un formidable abus des mises en réforme a permis de masquer cette dérogation; au bout de trois ou quatre années de service, les soldats quittent l'armée pour raison de santé... En dix années, la Reichsheer, par ce procédé, a pu faire passer 280.000 hommes dans ses rangs.

La Heeresleitung a usé de diverses supercheries pour réaliser ce dépassement des effectifs. Celle-ci, par exemple : elle truque ses contrôles nominatifs et libère des soldats dont l'état-civil demeure sans changement sur les états de la Reichsheer. Le soldat Fritz, enrôlé en 1920, libéré en 1924, figure encore sur les contrôles de 1926; le nom de son remplaçant, le soldat Peter, n'est inscrit que sur les contrôles « annexes ». Seul le service de mobilisation, qui tient à jour ses fichiers, a suivi Fritz dans ses pérégrinations et saura le retrouver à son nouveau poste, le moment venu.

De cette façon, de nombreux étudiants ont passé pendant une ou deux années dans la Reichsheer; nous avons examiné sept cas de ce genre : les sept noms inscrits sur les contrôles lors de la formation de la Reichsheer n'ont pas été changés; cependant un de ces soldats venait d'être remplacé; deux autres l'avaient été trois fois; quatre avaient eu respectivement deux successeurs. C'est ainsi que la Prusse, au lendemain d'Iéna, instruisait sans relâche de nouvelles troupes : Tilsitt limitait l'armée prusienne à 42.000 hommes; 1812 venu, la Prusse fournissait 200.000 hommes à la coalition et se distinguait par un acharnement sans pareil, qui devait nous conduire à Waterloo.

Que deviennent ces soldats dégagés de leurs obligations militaires avant le terme de leur contrat? Ils reçoivent tout d'abord de fortes indemnités; les largesses du Reich, à l'égard de ses serviteurs, sont bien connues... D'autre part, la Direction de l'armée leur assure un emploi dans l'une des administrations publiques. Cette disposition répond à un but : donner à la Heeresleitung la haute-main

sur les autres administrations de l'Etat, et tenir sous sa tutelle des fonctionnaires qui sur l'heure peuvent revêtir l'uniforme et reprendre leur place dans les rangs de l'armée. La portée de cette mesure est considérable.

On constate, en effet, que tous les ministères sont aujourd'hui soumis à l'influence du Reichswehrministerium. La Heeresleitung s'y est employée pendant huit ans; cette ténacité devait avoir pour résultat la création d'un *Service central des liaisons ministérielles* au ministère de la Reichswehr. Par ce service, la Direction de l'armée exerce une autorité incontestable sur tous les services du Reich; par lui, elle tient en main la clef de tous les rouages administratifs, qui joueront selon sa volonté, au jour de la mobilisation.

Quant aux cadres d'officiers, des dispositions similaires ont permis de les grossir sans arrêt : les emplois civils se sont multipliés dans l'armée, et ont été occupés par des officiers A. D. (hors cadre) (18) de l'ancienne armée; nous avons signalé la floraison sans mesure du Service Central; il en est de même dans les Etats-Majors des grandes unités et les services, où, pour un officier régulièrement inscrit sur les contrôles, on trouve de quatre à cinq officiers A. D., civils importants dont l'autorité n'est pas moindre que celle de leurs camarades en uniforme.

Schutzpolizei et Landeskriminalpolizei ont absorbé un certain nombre d'anciens officiers, astreints à suivre périodiquement les évolutions de la Reichsheer (19). D'autre part, la Heeresleitung estime qu'en 1930-32, elle pourrait récupérer les 6/10 des cadres qui ont fait la guerre de 1914-1918, et composés d'officiers âgés de moins de cinquante-cinq ans (environ 84.000 officiers). Ceux-ci, groupés en associations, s'instruisent inlassablement grâce à de fréquentes conférences faites par des officiers

(18) *A. D. : ausser Dienst.*

(19) Dans une ville frontière allemande, sur neuf hauts fonctionnaires de la L. K. P., sept sont d'anciens officiers d'active. La L. K. P. des ports comprend un nombre considérable d'anciens officiers de marine.

de la Reichsheer. Enfin, la Heeresleitung a fait occuper, par des officiers de l'armée impériale, de nombreux postes dans les ministères. Citons le cas du service de la Propagande (rattaché au ministère des Affaires étrangères, mais aussi filiale du service des Renseignements militaires) : sur onze sous-chefs de sections, neuf sont d'anciens officiers de carrière, sept ont appartenu au service d'espionnage allemand pendant la guerre.

§

TROUPES SPÉCIALES ET MATÉRIEL DE GUERRE

C'est une opinion couramment répandue que la Reichsheer ne dispose ni de formations spéciales, sans lesquelles une armée moderne ne saurait s'engager, ni d'un matériel de guerre assez puissant pour soutenir le combat. On répète que l'armée allemande ne compte pas d'éléments non endivisionnés, pas de troupes de transmissions, pas de service automobile, pas de chars de combat, pas d'aviation militaire! Ainsi handicapée, comment oserait-elle s'aventurer sur un champ de bataille?

Ce raisonnement serait irréprochable si la Heeresleitung s'était strictement conformée aux clauses de son statut militaire; il est sans valeur si nous démontrons que l'Etat-Major allemand, par des forces supplétives, a pu organiser les troupes spéciales qui faisaient défaut à la Reichsheer. Nous avons indiqué comment il entendait remplacer l'artillerie lourde; examinons les autres problèmes.

Celui des liaisons et des transmissions, tout d'abord. Dans le concept allemand de la bataille future, comme en tout autre, les liaisons sont indispensables. S'il est vraï que la Reichsheer ne dispose pas de grandes formations spéciales pour les assurer, l'enseignement de leur emploi tactique a cependant été poussé aussi loin que possible

dans les unités existantes. L'étude des liaisons et des transmissions a fait l'objet spécial des manœuvres allemandes du printemps 1926 et de plusieurs manœuvres de cadres, depuis cette date. La critique des manœuvres d'automne 1928 a cru devoir faire répéter — par la presse! — qu'une des grandes faiblesses de la Reichsheer provenait de l'absence d'une aviation militaire d'observation et de liaison. Sachons ne pas être dupes de ces récriminations.

C'eût été affaiblir « l'armée de choc » que d'organiser des troupes de transmissions en prélevant leurs effectifs sur ceux de la Reichsheer : aussi est-ce à la Schutzpolizei que l'Etat-Major allemand demanda de constituer ces troupes.

Par sa composition organique, la Schutzpolizei semblait prédestinée à cette mission : cyclistes et cavaliers pour les petites unités, motocyclistes pour les organes de commandement, tous ces éléments se trouvaient déjà dans la police encasernée qu'il convenait d'entraîner pour son rôle dans la guerre future. Malgré l'opposition du Secrétaire d'Etat Abegg, fondateur de la Schutzpolizei, l'organisation intérieure de celle-ci fut modifiée de telle sorte que l'on trouve aujourd'hui dans chaque bataillon : une compagnie formant des agents de liaison; une seconde instruisant des signaleurs, télégraphistes et radiotélégraphistes; la troisième enseignant la fortification et les destructions. Dotées d'un matériel des plus moderne, ces unités sont destinées à être intégrées dans les grandes unités de la Reichsheer.

Le commandement, a dit von Seeckt, est toujours en état d'être informé et de communiquer ses ordres, si les officiers connaissent leur métier, si les hommes sont instruits, si le matériel est bon (20).

En outre, la Schutzpolizei est appelée à fournir les

(20) A propos de l'emploi des cyclistes dans les troupes légères. V. la *Militär Wochenblatt* du 25.2.27.

sections d'auto-mitrailleuses et les sections sanitaires des grandes unités (ambulances de C. A., hôpitaux d'évacuation).

L'absence de grandes formations automobiles dans la Reichsheer actuelle tient uniquement à ce que leur création n'a été inscrite que dans la dernière partie du programme de von Seeckt, la mise au point de l'aviation marquant le terme de ce programme. L'Etat-Major allemand est acquis au principe de la motorisation (21), mais cette mesure ne nécessitait pas d'être immédiate. Le rôle et l'emploi des véhicules automobiles dans l'armée ont été étudiés au cours des manœuvres d'automne 1926, en Prusse orientale, où l'Etat-Major mit en application sa nouvelle doctrine de guerre (22).

Dès cette époque, la Heeresleitung procédait au recensement des véhicules automobiles en service sur le territoire; elle mettait en usage le système des primes aux constructeurs et des indemnités aux propriétaires de véhicules répondant aux caractéristiques des types adoptés pour l'armée. Elle préparait enfin la mobilisation automobile.

La critique des manœuvres allemandes d'automne 1926 s'est attachée à montrer que l'emploi des véhicules automobiles dans la bataille devait avoir pour conséquence immédiate le développement d'un réseau routier de qui dépend la rapidité de certains transports (23).

Sur ce point encore, la Heeresleitung a obtenu toute satisfaction de la part des Travaux publics : il sufit de parcourir les zones frontières de l'Allemagne pour constater l'extension du réseau routier, comme aussi l'amélioration continuelle des voies ferrées; les chemins de

(21) V. *Heeresteknik* de février 1927 et *Kriegskünste* in *Wort und Bild* d'avril 1927.

(22) L'enseignement tiré de ces manœuvres a été que l'engagement d'une colonne résolument poussée vers l'ennemi, grâce à des moyens de transports rapides et à des armes légères, était toujours réalisable.

(23) L'Etat-Major allemand prévoit le transport des détachements de troupes jusque sur le champ de bataille, par automobiles.

fer allemands sont d'ailleurs, par leur organisation, militarisés à tout instant.

Ces observations nous conduisent à penser que la zone dite démilitarisée ne peut être qu'une vaste illusion, tant que l'Allemagne y entretiendra un réseau ferré et routier qui lui permet de faire franchir ces 50 kilomètres en moins d'une heure par ses troupes et leurs convois.

Quant aux services qui ne nécessitent qu'un personnel technique très réduit, la Heeresleitung les a reconstitués par des éléments prélevés dans certaines associations. Intendance et Service de Santé ont leurs cadres et leurs troupes composés soit à l'aide de la Schutzpolizei, soit par quelques sections spéciales des associations. En ce qui concerne le Service des gaz — attaque ou défense, — des unités ont été formées depuis plus de deux ans. L'importance des industries chimiques allemandes n'a pas besoin d'être rappelée ici; la collaboration des techniciens de ces industries et de l'Etat-Major a permis de régler dans le plus grand secret leur participation à la guerre chimique et bactérique.

L'Etat-Major allemand a aussi prévu l'emploi d'automobiles dites de « protection » (mitrailleuses sur autos blindées). C'est de la Russie, en particulier, qu'il attend livraison de ce matériel spécial.

L'état de la flotte aérienne civile de l'Allemagne est suffisamment connu pour que nous n'ayons pas à montrer qu'en cas de guerre, l'Etat-Major de Berlin y trouverait le nombre considérable d'appareils que nécessite sa tactique de l'aéronautique.

§

LA PUISSANCE DE LA REICHSHEER

Un minimum d'effectifs assuré; des cadres instruits, farouches et disciplinés; une troupe animée d'une haute conscience du devoir, supérieure par la science; un armement et un matériel sans cesse perfectionnés; tous les ressorts de l'Etat commandés par la Heeresleitung, tels sont les caractères distinctifs de la nouvelle armée allemande. De l'agencement général de ces forces et de leur combinaison, de l'excellence des dispositions prises, dépend le succès tactique du soldat allemand dans la guerre future.

Si nous entreprenons de faire la synthèse critique des éléments de force que nous avons dénombrés, la puissance de la Reichsheer apparaît comme considérable, sa capacité de combat se révèle comme équivalente à celle des meilleures armées européennes.

Sans doute certains des facteurs que l'Etat-Major allemand se propose de mettre en action sont-ils essentiellement variables. On a dit, à propos de l'emploi de l'aviation et des industries chimiques allemandes dans la guerre future, qu'il n'y avait dans tout cela « que des possibilités, des virtualités (23 *bis*) ». Mais de telles virtualités en de telles mains ne sont-elles pas le signe avant-coureur de leur réalisation? « Possibilités, virtualités », aussi, que l'œuvre de la défense nationale! Et le problème de la guerre future lui-même se présente-t-il autrement? La défense nationale nécessite des prévisions; elle exige d'être préparée; mais elle ne s'exprime dans toute sa valeur qu'à l'heure où la bataille est déjà engagée. « Possibilités, virtualités », ces forces de l'industrie allemande? Soit! mais qui transformées en fait, la

(23 bis) *La Reichswehr et la politique de rapprochement.* « *Revue de Paris* », août 1928.

guerre déchaînée, ne nous laisseraient d'autre ressource que d'en constater les effets.

On a dit aussi que si la mobilisation allemande était préparée, le secret n'aurait pu en être gardé. Rien de plus faux.

La mobilisation allemande n'est pas une mobilisation générale de la Nation armée. La préparation de la mobilisation de la Reichsheer — armée de métier, — n'intéresse qu'un personnel et qu'un matériel limités; l'Etat-Major allemand s'y est consacré depuis bientôt trois ans. La prolifération des services de la Heeresleitung est due, en grande partie, à ce travail. On ne comprendrait d'ailleurs pas qu'un Etat-Major dont le gouvernement se dit menacé sur ses frontières négligeât de préparer la mobilisation des troupes qu'il peut avoir à conduire dans la bataille.

Mobilisation de l'armée — par le rappel des libérés qui constitueront les nouvelles grandes unités, par la répartition d'un matériel de guerre accumulé, mise en marche instantanée de l'armée ainsi constituée; mobilisation industrielle — par l'intensification de la production des usines de guerre et la construction d'un matériel que l'armée pourrait avoir à employer, si la guerre venait à se prolonger; mobilisation économique — par la prévision des stocks nécessaires, — ce sont là les mesures prises par l'Etat-Major, en accord avec les ministères intéressés. L'alliance de la bourgeoisie industrielle et de la caste militaire a facilité cette tâche. Industries métallurgiques et chimiques sont prêtes à exécuter les ordres de von Seeckt. Dans l'Allemagne où la vie individuelle dans toutes ses manifestations est maintenue sous le joug des pouvoirs publics, le travail des services de mobilisation est singulièrement allégé!

En 1870, de Moltke a dit que l'armée allemande « est en état constant de mobilisation ». On ne saurait trop le répéter de la Reichsheer.

II

QUELS BUTS POURSUIT L'ETAT-MAJOR ALLEMAND ?

Baise la main que tu ne peux pas mordre.
Proverbe arabe.

INQUIÉTUDES ALLEMANDES ET ACTIVITÉ DE LA REISCHSHEER

Depuis que le sort des batailles s'est prononcé contre ses ambitions, l'Allemagne raidie dans la défaite cherche par tout moyen à se dégager des servitudes des traités. On sait à quoi tendent les visées du pangermanisme, soutenues par une active propagande; sur elles, repose toute la politique extérieure du Reich.

Quand on considère, d'une part, ces revendications inlassablement présentées, et, d'autre part, le puissant outil militaire que l'Allemagne a forgé, l'interdépendance de ces deux problèmes éclate à tous les yeux. Les conflits internationaux n'ont jamais été dénoués que par l'arbitrage ou la guerre. Qui oserait affirmer que l'Allemagne enfiévrée d'ambitions se fera scrupule d'utiliser sa force armée pour reconstruire ce IIIe empire germanique dont elle répand déjà les cartes par le monde?

Si, en face de l'évidence, on avoue que les visées pangermanistes ne laissent pas d'être inquiétantes pour l'Europe, si l'on reconnaît aussi que la puissance militaire du Reich s'accroît sans cesse, on s'en va répétant qu'en tout cas, il n'y a dans tout cela aucune hostilité à l'adresse de la France.

C'est vers l'Orient, dit-on, que se tournent toutes les ambitions du Reich et son esprit de conquête, vers l'Orient aussi que gronde l'orage qui peut un jour contraindre l'Allemagne à reprendre les armes. Dantzig et

le fameux corridor polonais entretiennent des ferments de conflits; le Reich se préoccupe, à juste titre, des différends polono-lithuaniens. Sentinelle avancée de l'ordre européen en face du bolchévisme, la Reichsheer ne sera-t-elle pas appelée bientôt à barrer la route au flot révolutionnaire qui déjà menace d'envahir le vieux monde?... Autant de graves raisons qui militent en faveur d'un renforcement de l'armée allemande. Autant de prétextes, aussi, dont on habille de moins louables intentions et de plus sombres desseins!

Mais les manifestations d'activité de l'Etat-Major allemand s'accordent-elles avec ces prétendues inquiétudes du Reich? Conseiller technique du ministre de la Reichsheer, le chef de la Reischeer a l'initiative des mesures relatives à la préparation à la guerre et à la défense du territoire qu'il lui appartient d'organiser selon les dangers auxquels il est exposé. C'est évidemment là où les risques sont les plus grands, où les frontières sont les plus menacées, qu'il doit prendre les dispositions les plus rigoureuses. De l'importance de ces dispositions, de leur orientation vers telle ou telle frontière se déduit aussi la direction dans laquelle un chef entend porter ses coups. Il canalise alors l'effort de ses services de renseignements vers les pays où il prévoit qu'il devra un jour manœuvrer. Il lui est nécessaire de connaître non seulement la capacité des armées contre lesquelles le commandement mènera la lutte, mais encore l'organisation, les ressources de ce territoire étranger. C'est donc à l'activité des services de Renseignements de la Reichswehr que nous demanderons de nous éclairer sur les intentions de l'Etat-Major de Berlin; à cet effet, jetons un rapide coup d'œil sur la tâche qu'ils poursuivent au delà des frontières allemandes.

Au cours de l'année 1925, les crédits absorbés par les services de Renseignements militaires allemands se sont élevés à 28 millions de mars. Les dépenses des sections

installées sur les frontières occidentales du Reich représentent les sept dixièmes de ce total, dont deux dixièmes seulement sont allés aux sections installées de Kœnigsberg à Dresde par Breslau, et un dixième à des dépenses diverses (soldes exceptionnelles).

Jusqu'au début de 1926, ces services ont entretenu 1.200 agents sédentaires dans les territoires occupés (dépense moyenne : 400 marks par agent, mensuellement). Ils ont en outre participé pour deux millions de marks aux dépenses du contre-espionnage allemand dans cette même zone, en 1925. Les résultats obtenus grâce à cette organisation n'ont pas été jugés en rapport avec les dépenses occasionnées; le système des agents sédentaires a alors été remplacé par celui des agents en mission, tandis que les postes avancés étaient multipliés sur le territoire allemand.

Ces quelques chiffres suffisent à indiquer que l'Etat-Major allemand se préoccupe surtout de l'organisation militaire de la France et de la Belgique, alors qu'il ne prête qu'une légère attention à ce qui se passe au delà des frontières orientales du Reich.

Les informations recherchées par les services de Renseignements militaires ont pour objet :

1°) L'étude de l'organisation des armées étrangères, de leurs méthodes et de leur armement, en vue d'en tirer des enseignements utiles à la propre organisation de l'armée qui s'informe.

2°) La connaissance des mesures prises dans ces armées et sur leurs territoires, en vue de la guerre; dans ce cas, si l'Etat-Major qui s'informe projette de porter la guerre sur ces territoires, il prendra des dispositions capables d'anéantir celles de l'adversaire futur; ses projets se traduisent alors par la nature des renseignements qu'il s'efforcera de découvrir.

Les services des renseignements militaires de la Reichswehr en Rhénanie ont eu pour mission de ren-

seigner son Etat-Major sur le dispositif d'ensemble de notre armée du Rhin, sur l'organisation intérieure de ses unités et sur son « plan d'alerte ». Les instructions données dès 1923 aux unités de la Reichsheer stationnées dans les zones frontières montrent qu'en contre-partie l'Etat-Major allemand avait prescrit des mesures dites de résistance, voire même d'action offensive. Parallèlement, dans le but d'étudier en particulier nos moteurs d'aviation, notre matériel d'artillerie, des ingénieurs allemands cherchaient à être engagés parmi le personnel civil employé dans nos parcs d'aviation et d'artillerie; une catégorie plus spéciale d'agents de Berlin, professionnels du cambriolage, recevait l'ordre de se procurer les documents des Etats-Majors français stationnés en Rhénanie. Les chefs de ces services ne craignaient pas de s'aboucher avec des malfaiteurs avérés, et de se prêter aux plus ténébreuses conspirations.

Mais l'activité des S. R. allemands ne se cantonnait pas en Rhénanie. Berlin portait une attention de plus en plus soutenue à toutes les questions relatives à notre armée de l'intérieur. Nos projets de lois militaires n'étaient pas déposés que déjà les S. R. allemands s'ingéniaient à en découvrir la substance. Ce fait révèle, à notre sens, et d'une manière caractéristique, les intentions de l'Etat-Major allemand. Il est en effet frappant de constater que la doctrine de guerre allemande ne s'est précisée qu'au fur et à mesure que se dessinaient les grandes lignes de notre organisation militaire. De 1919 à 1926, von Seeckt et son Etat-Major hésitèrent à s'engager à fond sur une voie; on les trouve alors appliqués à l'étude de nos règlements provisoires. Mais leur labeur devient de plus en plus assidu, leur activité se montre débordante lorsqu'au début de 1926 apparaissent les projets de la réorganisation militaire de la France. A ce moment leur doctrine prend corps; ils passent à l'exécution des mesures arrêtées depuis longtemps et

que l'incertitude sur les lois militaires françaises empêchait de poursuivre. Enfin, lorsque se fixe l'organisation militaire de notre pays, la doctrine allemande se fortifie, se définit, pour aboutir, par un synchronisme vraiment impressionnant, à cette conception de la ruée brutale et massive, d'un dispositif profond, — par opposition à notre couverture infiniment fragile et ténue, à notre défense linéaire, à notre mobilisation forcément lente.

Dans le domaine de la technique, les S. R. allemands ne négligent rien pour percer les secrets de nos laboratoires et les perfectionnements de nos matériels. On reste stupéfait devant l'ampleur des informations qui parviennent à Berlin, alors que des Français qualifiés pour en connaître les ignorent encore. Parle-t-on à mots couverts de découvertes récemment faites au laboratoire de N... ou dans les services techniques d'I...? Sans délai, les S. R. de la Reichsheer dépêchent des spécialistes dans ces directions. Citons encore quelques cas typiques, empruntés à des questionnaires d'agents de la Reichsheer :

Dans l'été 1926, nos chars lourds 2 C, que les Allemands ont d'ailleurs fait étudier à Châlons, doivent être soumis à des épreuves sur le polygone de Metz. Bien avant le jour des essais, Berlin est avisé et dirige des techniciens sur Metz. Ils devront s'informer des résultats obtenus, des conclusions tirées par nos services techniques... Notre nouveau fusil-mitrailleur n'était pas encore en service que l'Etat-Major de Berlin enjoignait à ses équipes spéciales de lui en apporter un exemplaire... De Berlin à Châtellerault, ses agents voyageaient sans répit, comme aussi de Berlin à Avignon, pour y suivre les exercices de lancement de nos nouveaux ponts d'armée.

L'extension des S. R. allemands vers la France est aujourd'hui considérable, supérieure à l'organisation de 1914 dont l'Etat-Major de Berlin avait déploré l'insuffisance! Aucune question n'échappe à la sagacité des « yeux de l'armée » allemande. Les effets des menées

communistes dans l'armée française (24), l'esprit de notre armée d'Afrique, les mouvements pan-islamistes, tout est matière à enquête, tout est classé, mesuré, évalué. Nos manœuvres, les déplacements de nos Etats-Majors sont méthodiquement épiés, tandis que Berlin exploite au profit de la Reichsheer les renseignements recueillis sur notre armée. Celle-ci ne pourrait que ressentir quelque fierté à être citée en exemple aux armées étrangères, si l'intérêt que lui porte l'Etat-Major allemand procédait de ce seul sentiment. On éprouve toutefois quelque inquiétude en constatant que la curiosité de la Reichsheer s'applique spécialement à l'armée française, quand l'Europe en compte tant d'autres; mais cette inquiétude s'aggrave quand on observe que les renseignements recherchés par les services de la Reichsheer tendent vers un but autrement angoissant que la seule étude de cette armée : vers l'envahissement et la destruction de la France (25).

En effet, si les S. R. allemands poursuivent l'étude de notre organisation militaire, de nos fortifications et des mesures relatives à notre mobilisation, ils s'intéressent aussi tout particulièrement à nos forces économiques et industrielles. Il ne s'agit nullement de pures statistiques et de bilans, que peut fournir une documentation puisée dans maintes publications, mais bien d'une étude approfondie et détaillée de chacun des éléments de ces forces, dans le but d'en préparer l'anéantissement.

Ouvrons encore quelques questionnaires de Berlin; nous y trouverons, par exemple, les demandes suivantes, relatives à une usine de produits chimiques du S. E. de la France :

Lever le plan de l'usine, avec voies d'accès, routes, embran-

(24) *La Caserne*, journal communiste destiné aux soldats, était répandu en Rhénanie par les soins d'agents attachés aux S. R. allemands.

(25) Signalons que l'Etat-Major a pris d'importantes dispositions en vue du franchissement du Rhin et de la Moselle dans le cas où les travaux d'art actuels seraient détruits.

chements ferrés. Situer les aiguillages, marquer l'emplacement des fours continus, des hautes cheminées dont les feux ne peuvent être masqués de nuit; situer les réservoirs d'eau, la place des machines qui fournissent l'énergie à l'usine, l'emplacement des transformateurs, etc...

Dans quelle partie de l'usine fabrique-t-on (tel produit)?

Quelles sont les mesures prévues en cas de bombardement aérien et en cas d'incendie? etc...

Suivent une foule de questions techniques relatives à la capacité de production de l'usine, à la nature des fabrications, au personnel employé, aux tendances politiques de ce personnel, etc.

Nous pourrions multiplier ces exemples, puisque l'Etat-Major de Berlin établit de semblables questionnaires pour chacune de nos principales usines, dites de défense nationale, à proximité des frontières comme à l'intérieur.

Il lance de véritables reconnaissances dans les zones frontières, dont la capacité défensive est *minutieusement étudiée;* nous empruntons encore à un autre questionnaires ces demandes :

Rechercher (dans telle ville) les dispositions prévues pour la défense contre les bombardements ou les attaques par gaz. Emplacements des batteries anti-aériennes. Stocks de masques et d'appareils de protection; leurs emplacements. Qui en assurerait la répartition? Le service des sapeurs-pompiers dispose-t-il d'un matériel de protection contre les gaz? Quelles sont les consignes pour les particuliers, les établissements publics, les écoles, en cas de bombardement? etc.

L'objet de ces questions n'échappe à personne : l'Etat-Major allemand prévoit la destruction de cette usine par ses escadrilles de bombardement.

Tenons-nous-en à ces exemples : un volume ne suffirait pas pour rapporter les innombrables questions de l'Etat-Major sur nos voies de communications, nos

arsenaux, nos dépôts de matériel, nos stocks, la capacité de nos usines, des ressources industrielles et agricoles de nos zones frontières.

Que conclure de ces faits? Il apparaît, d'une part, que la réorganisation secrète de la Reichsheer a essentiellement pour objet de la mettre en état de faire échec à notre armée et de s'opposer aux mesures défensives prévues sur notre territoire; d'autre part, que l'Etat-Major de Berlin envisage positivement de conduire un jour la Reichsheer à travers la France. Alors qu'il ne prête qu'un médiocre intérêt aux forces militaires qui environnent les frontières orientales de l'Allemagne, il ne cesse de faire manœuvrer ses cadres sur notre territoire, par des exercices sur la carte. C'est presque toujours sur le sol français que se déroule l'action des thèmes stratégiques ou tactiques imposés par l'Etat-Major de Berlin; les exemples abondent.

Signalons le thème donné en juillet 1927, et qui consistait pour l'armée allemande à reprendre sur d'autres bases les opérations qui se sont déroulées vers le 15 octobre 1918 sur la position allemande dite « Hunding-Stellung », face à la V[e] armée française, à l'ouest de Rethel.

L'espionnage est un procédé familier et préparatoire de la victoire allemande. Le grand Frédéric l'avait porté à la hauteur d'une noble institution; dès 1813, nous voyons la propre fille de Scharnhorst, Julie, organiser des services de Renseignements militaires de Prague à Kœnigsberg. Pour l'Allemagne, l'espionnage n'est pas seulement l'art fort légitime de s'éclairer à la guerre, de chercher à surprendre l'ennemi et à ne pas être surpris; il consiste à tendre sur tout un pays un vaste réseau d'inquisition, à envelopper de ses trames la politique et les lois, les forces productives, le travail, l'industrie d'un peuple; plus encore : il veut connaître ce qu'il y a de plus intime, de plus réservé dans la vie d'une nation, le

secret de ses foyers, ses aspirations, ses sympathies, ses haines. C'est aussi la conspiration permanente avec l'émeute dans le pays qu'il mine sourdement, les menées et les intrigues avec le désordre, qui sont un crime contre l'humanité.

L'Etat-Major allemand a révélé son activité dans le domaine politique, tout comme avant 1914, mais il a, lui aussi, renversé ses alliances : associé autrefois à la noblesse impériale, nous le voyons aujourd'hui tendre la main à cette bourgeoisie industrielle avec qui le gouvernement du Reich doit compter.

C'est à l'influence de l'Etat-Major qu'est dû le vote du lourd et obscur budget de la Reichswehr; c'est à sa pression qu'il faut attribuer le réveil de la politique impérialiste dont le gouvernement de la Social-Démocratie allemande ne voile même plus les ambitions. C'est par l'action de l'Etat-Major que l'orientation de la politique extérieure du Reich a été maintenue dans le sens de la tradition historique. L'entretien d'une puissante armée est à la base de cet impérialisme qui ne peut avoir recours qu'à la force lorsqu'il aura épuisé tous les procédés diplomatiques pour satisfaire sa volonté d'expansion.

Etrange et troublante contradiction entre les discours d'un gouvernement qui se dit animé d'un désir sincère de paix, et les manifestations d'activité d'un Etat-Major dont les desseins ne peuvent plus être niés : préparer la Revanche !

§

LA REICHSHEER ET L'ALLEMAGNE

« Après avoir abattu un arbre, il faut en détruire jusqu'aux racines pour empêcher que des rejetons ne le remplacent avec le temps. » Ce principe de Frédéric-Guillaume, fondateur de la politique et de la stratégie

prussiennes, les alliés l'ont méconnu en laissant à l'Allemagne un embryon d'armée dont la croissance ne pouvait manquer d'être rapide.

S'engager résolument dans la voie du désarmement terrestre, sans tenir compte des capacités actuelles de la Reichsheer, ce serait amonceler sous le ciel allemand les étranges menaces qui déjà voilent l'avenir; un sourd pressentiment nous avertit en effet qu'en dépit des protestations de son gouvernement, la Social-Démocratie allemande demeure fidèle au culte de la force, à la théorie de la conquête.

La guerre qui provoqua l'effondrement du trône des Hohenzollern éveilla dans le peuple allemand une ambition très positive. Pour que triomphe cette philosophie de Hegel qui transforme l'idée en fait au profit du III[e] Empire germanique et pour qui le droit humain n'existe pas, il faut aujourd'hui que le monde appartienne à la jeune Allemagne. Comme la mer battue par la tempête, l'Allemagne se remue dans ses profondeurs et reprend sa course à la recherche de son unité, en vue de « refaire l'Allemagne conformément à sa mission historique » (26). Le peuple allemand veut être le maître de la terre!

D'immenses convoitises s'agitent dans son sein, avec le sentiment obscur des forces que les siècles ont accumulé dans ses veines et dans ses muscles, et dont il usera sans scrupule comme sans mesure pour satisfaire ses appétits illimités, si quelque dieu jaloux ne brise pas une fois encore l'orgueil du Titan. Il ne s'agit pas là d'une domination mystique par la sympathie et l'amour, ni d'une suprématie d'intelligence, d'un rayonnement supérieur de civilisation et de pensée. Il s'agit d'une domination très réelle, d'un empire objectif qui n'a rien d'idéal au fond, et que la force seule peut cimenter. Pour l'Allemagne nouvelle comme pour celle d'hier, « la justice est aux mains du plus fort », selon le mot de Pascal.

(26) Amiral von Hintz.

Le pangermanisme et la nécessité de l'indépendance nationale sont des prétextes dont l'efficacité n'est pas près d'être épuisée. Mais si la diplomatie s'avouait impuissante à régler les conflits dont l'Allemagne se préoccupe, une conflagration vers l'Orient se propagerait immédiatement à travers l'Europe entière. La politique allemande qui, vis-à-vis de l'U. R. S. S., ménage toutes les éventualités n'est certes pas faite pour nous rassurer.

L'Allemagne des accords germano-russes qui lui assurent la livraison d'un matériel de guerre et le concours de l'armée soviétique, l'Allemagne de Rapollo ne doit s'en prendre qu'à elle-même des armements de l'U.R.S.S. Alors que le gouvernement de Berlin entrait en lutte contre le communisme, Moscou confiait à d'anciens officiers allemands la réorganisation de son armée et livrait ses usines aux ingénieurs du Reich.

Rapollo ou Locarno? L'Allemagne doit se prononcer. En ce qui nous concerne, n'oublions pas qu'entre la France et l'Allemagne coule un fleuve dont les Allemands veulent posséder les deux rives. Vienne le signal d'un soulèvement, et nous verrons l'Allemagne entière se lever derrière la Reichsheer pour se ruer à travers nos bataillons. Rousseau croyait qu'enlever au pouvoir exécutif le droit de déclarer la guerre, c'était la supprimer : mais Mirabeau l'a dit à la tribune : « les Nations ne sont pas moins guerrières que les Rois, quand on les mène par des sophismes, quand on les fanatise par un faux-semblant de gloire ». En première ligne de l'histoire de la campagne de 1866, rédigée par l'Etat-Major allemand sous la direction de de Moltke, on trouve ces mots :

> La guerre qui vient d'avoir lieu entre l'Allemagne et l'Autriche était une nécessité historique; elle devait inévitablement éclater tôt ou tard (27).

C'est un trait de philosophie qui se passe de commentaires.

(27) Archives du Ministère de la Reichswehr.

Prétendre que le rapprochement franco-allemand doit être « l'union tranquille de deux hommes forts pour le bien commun » (28), c'est enfermer le problème du désarmement dans une contradiction insoluble. La force n'est qu'un élément de la grandeur d'un peuple; l'intelligence en est un autre; mais seule avec la force, elle ne suffit pas encore; elle multiplie la force à l'infini, elle n'en change pas l'essence; elle n'y ajoute rien dans l'ordre moral. C'est le sentiment du juste, c'est le respect du droit, qui seul consacre le caractère d'un peuple et met le dernier trait à sa grandeur.

Bismarck a dit qu'en politique, il convenait « de ne pas chercher l'inaccessible ». L'inaccessible, dans cette question du rapprochement franco-allemand, n'est-ce pas de vouloir que l'Allemagne renonce bénévolement aux traditions de la vieille Prusse qui firent son orgueil et son unité, et qui lui donnèrent ce dont un peuple est toujours fier : des victoires sur la France? Que tout Allemand, dans son for intérieur, soit sincèrement épris de paix, nous voulons le croire; mais de même que l'on a remarqué que deux Allemands ne peuvent se rencontrer sans fonder une association, deux Allemands ne sauraient non plus se réunir sans devenir « revanchards ». C'est un autre trait de l'Allemagne moderne, que ce patriotisme exalté dont témoigne aujourd'hui tout Allemand, et qui est moins l'amour du sol que l'amour de la terre des ancêtres, de la « terra patrem », l'amour du passé et le respect des générations qui nous ont précédés. Ce fut l'œuvre du Service de la Propagande de ranimer la flamme immatérielle du patriotisme, principe des mâles vertus et de l'héroïsme, et que le souffle glacé des systèmes semblait avoir éteinte au cours de la Révolution de 1918; mais la foi patriotique l'emporte dans l'âme allemande sur la foi révolutionnaire; au-dessus des

(28) *Reichswehr et rapprochement.* « *Revue de Paris* » du 1er août 1928.

humiliations, plane l'orgueil allemand, auprès de qui veille l'esprit de faction.

Ce fut, du reste, par le concours simultané de ces deux forces, la foi patriotique et la foi révolutionnaire, qu'une habile propagande parvint à passionner les âmes. C'est pourquoi nous pensons qu'il serait vain d'opposer l'esprit allemand à l'esprit de la Reichsheer et de croire qu'en cas de guerre ce peuple ne tressaillirait pas du même enthousiasme que son armée.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'examiner le rôle des associations allemandes. Il faut dire cependant que l'Allemagne leur doit le réveil de ses forces morales qui soutiennent la Reichsheer; mais ce serait une erreur de croire que l'Etat-Major de Berlin ait envisagé la mobilisation de ces organisations. Dans l'esprit du commandement de la Reichsheer, leur rôle doit se limiter à constituer des réservoirs d'effectifs pour l'armée, — nullement être une masse de manœuvre en réserve, qu'un dédoublement de l'armée active permettrait d'encadrer. Chose singulière : si paradoxal qu'il semble de soutenir que les associations communistes soient elles-mêmes appelées à renforcer l'armée, la tolérance dont elles jouissent procède pourtant de cette idée. Rien de plus frappant que la protection que leur accordent les Pouvoirs publics; elles le doivent à leur caractère d'organisation militarisée. Le service de la propagande exploite les manifestations communistes pour soutenir les revendications pangermanistes : révision du traité de Versailles, libération des « frères » arrachés à la mère-patrie, sont réclamées au même titre que la réalisation du programme de la III[e] Internationale ouvrière.

Albert Sorel a remarqué que l' « histoire serait le plus frivole et le plus dissolvant des divertissements de l'esprit si, des contradictions qu'elle renferme, on ne pouvait dégager peu à peu une assurance plus ferme dans la conduite du présent... » Rappelons-nous que le

gouvernement qui mérita d'être surnommé « le gouvernement de la paix à tout prix » conduisit la France au désastre sous Louis-Philippe.

La confiance en soi est un puissant ressort, mais qu'il ne faut pas tendre à l'excès. La France a confiance dans ses destinées; ce qu'elle poursuit de ses vœux, c'est la sécurité de ses frontières mises à l'abri de toute insulte, une paix sérieuse et durable où sa grandeur naturelle puisse se développer paisiblement; ce qu'elle est réduite à combattre, c'est la politique qui crée cet état de tension violente où l'on en est toujours à se demander d'où va venir l'orage.

Il restait à la République allemande une victoire à gagner : montrer qu'elle était compatible avec la liberté de tous comme avec l'Ordre européen et qu'elle était la réalisation sincère, équitable et pratique de la souveraineté nationale, désavouant les leçons de la politique bismarckienne. Mais la politique qui prépare l'Allemagne au combat par une ambition sans cesse surexcitée, la politique dont la devise est celle des empereurs allemands : « Toujours agrandisseurs de l'Empire! » (29), la politique qui fait de la force armée son point d'appui, montre qu'elle n'est qu'un autre genre de dictature : l'usurpation permanente du pouvoir par des hommes inféodés aux traditions prussiennes et à la caste militaire.

« Ce n'est ni par des discours, ni par des votes, qu'on améliorera la condition sociale et politique de l'Allemagne; c'est par le fer et par le feu », a dit Bismarck, dont M. Stresemann, le 5 mai 1928, prononçait l'éloge à Heidelberg.

Fidèle à la politique astucieuse, calculatrice et tenace du Chancelier de Fer, le gouvernement de Berlin confie le sort de l'Empire germanique à la Reichsheer, l'âme de la Grande Allemagne!

Quant à nous qui suivons les métamorphoses de cette

(29) « Alle Zeit mehrer des Reiches! »

nation, notre devoir est de fournir des renseignements à l'opinion, dussent ces renseignements lui déplaire. Sachons voir ce qui se passe outre-Rhin; démasquons les desseins de l'Etat-Major de Berlin; regardons la réalité en face, sans illusion comme sans défaillance, si nous voulons que la paix ne soit pas qu'une sanglante chimère.

L'âme de la patrie allemande est retrouvée. C'est la force morale qui précède celle de ses bataillons. L'Allemagne recommence!

XXX.

DON JUAN-LES-PINS

Le roman, c'est l'expérience du romancier.
ANDRÉ GIDE.

— Hermann! Viens ici! Je t'ai déjà défendu vingt fois de jouer dans l'eau. Viens ici!

Elle s'était levée brusquement et s'avançait d'un air courroucé vers l'enfant, qui s'était à peine dérangé.

— As-tu compris, Hermann?

— Non, maman, je n'ai pas compris. Pourquoi m'avoir dit d'aller m'amuser, si je ne peux pas faire ce qui est défendu?

Un éclat de rire narquois fit retourner la jeune femme :

— Eh bien, il promet, ce petit, Madame!

— Oui, mais il ne tient pas, Monsieur.

— Oh! oh! je vois qu'on ne manque pas d'esprit dans votre famille!

— Il l'a sans doute hérité de son père, comme son caractère...

Elle accompagna cette réponse d'un haussement d'épaules volontaire; mais ce fut son peignoir qui tomba. Elle s'exprimait d'une voix lente, posée, en un français appliqué et correct. Le bambin, tête blonde d'Allemand de quatre à cinq ans, était revenu en boudant et se mit à faire des pâtés sur le sable. Sa mère reprit place sur son transatlantique, la tête inclinée vers le baigneur — à plat ventre au soleil — qui manifestement cherchait à lier conversation; elle paraissait d'ailleurs s'y attendre, l'avoir peut-être désiré aussi, en tout cas accepté d'avance,

car elle eut pour lui, dans un léger plissement des paupières et des lèvres, une souriante adresse de sympathie. Le jeune homme ne s'y trompa pas et reprit avec cette familiarité qui est courante, admise et semble toute naturelle entre étrangers sur les plages internationales :

— Ha! ha!... Son père, c'est... ce Monsieur qui était auprès de vous tout à l'heure?

— Oh! non! Il est en Afrique centrale...

— En Afrique? Ah bah! Il trouve qu'il ne fait pas assez chaud à Juan-les-Pins? Moi, je suis rompu; ces bains de soleil sont un vrai passage à tabac.

— Mais, je vous en prie, mettez-vous donc à l'ombre. Mon parasol est bien assez grand.

— Vous permettez? Ah! ça, c'est gentil! Mais ne vous dérangez pas, Madame, je suis confus, merci mille fois.

Il s'installa tout près d'elle, face à face, à croupetons, appuyé d'un coude sur le sable. Ils étaient tous les deux en stricts maillots de bain, — quasi nus. Bien qu'elle révélât ainsi des formes adorables qui avaient déjà provoqué en lui maintes réactions, il ne se permit pas d'être troublé ou diverti par cette promiscuité suggestive à laquelle son heureuse fortune venait de le faire admettre, car, à présent qu'il avait réussi à prendre contact, l'important était d'affermir sa chance au plus tôt. Il engagea donc sans tarder l'entretien plus avant, pour ne pas laisser au silence l'occasion de rompre le charme.

— Alors, comme ça, vous êtes en état de veuvage? Vous ne craignez pas d'être ainsi livrée à vous-même sur cette Côte d'Azur pleine d'embûches?

— Ah! par exemple, voilà bien une chose à laquelle je n'ai pas encore pensé! Non, je ne suis plus une enfant, Dieu merci! Bien que j'en aie encore quelquefois les curiosités...

Elle jeta un regard malicieux sur *L'Eclaireur de Nice*, qu'il roulait entre ses doigts d'un geste machinal.

— Oui. Je serais vraiment très curieuse de connaître...

ce que vous griffonniez tout à l'heure sur cette feuille en m'examinant avec une si vive attention.

Le jeune homme, visiblement embarrassé, fit une moue évasive.

— Heu ! c'est de la politique...

— Quel bonheur ! Moi qui en raffole ! Vous permettez?

D'un mouvement subtil qu'il ne sut prévenir, elle lui déroba prestement le journal convoité, le déplia avec précaution et se mit à déchiffrer sur les marges les mots qui s'y trouvaient hâtivement crayonnés. Un sourire espiègle découvrit aussitôt ses dents, qu'elle avait menues et nacrées. Elle s'exclama :

— Vraiment, Monsieur, c'est ravissant de voir jusqu'où la politique va se nicher, dans votre pays ! D'ailleurs, il n'est pas mal observé, ce portrait, et d'assez habile politique, en effet, pour que je m'y reconnaisse aux premiers mots. Mais relisons-le ensemble, voulez-vous, et j'y apporterai quelques précisions : « Germania... » Non, je m'appelle Mily. « Mily, donc, a l'aspect d'une Allemande de la noblesse du Sud. Admirable, splendide même de corps, elle est douée d'un visage sans beauté propre, mais attachant, dominateur et, pour un observateur attentif, dévoré par une sensualité grave, presque douloureuse, qui lui donne son air sérieux et positif. Sous une attitude, fermement composée, de fierté raide et froide, outrecuidante pour un peu, on découvre, à certains frémissements des paupières et des lèvres, un tempérament hardi, rusé, âpre à jouir, tandis qu'à son insu on sent vivre en elle les exigences d'une nature sensible et ardente, une âme inquiète, éternellement insatisfaite, un cœur de chair. Au moral, elle doit être forte, souple et sociable, car elle paraît physiquement faite pour les sept péchés capitaux. »

La jeune femme resta songeuse quelques instants.

— C'est possible... En tout cas, je me garderai bien d'y ajouter les précisions promises... vous me connaîtriez mieux que moi ! Et maintenant, comme ce petit jeu

m'amuse, vous allez me laisser vous croquer à mon tour.

— Mais vous ne savez rien de moi!

— Comment rien! releva-t-elle avec verve. Depuis huit jours que vous êtes derrière moi à m'épier, je vous connais par cœur.

— Très bien! Vous m'observiez donc aussi?...

— Je suivais avec amusement votre petit manège. J'ai toujours été curieuse de savoir comment les Français s'y prennent pour aborder la femme.

— Ha! ha! Vous êtes à la recherche de sensations...

— A la recherche? Vous oubliez que la femme est faite d'exigences!

En parlant, Mily avait mis son sac sur ses genoux et, au milieu d'un fouillis hétéroclite, en avait retiré un papier qu'elle s'appliqua à dissimuler sous son peignoir.

— Voilà, dit-elle, c'est déjà fait! Il n'y manque que le nom.

— Yves, fit le jeune homme, intrigué.

— Parfait. Maintenant, écoutez bien : « Yves a de la race et un sang jeune; il attire par sa distinction et retient par sa joie de vivre. L'extrême droiture de sa haute silhouette laisse présumer un caractère viril et loyal, mais elle est tempérée, lorsqu'il agit, par une souplesse dans les mouvements qui dénonce un mélange très féminin d'idéal et de sens pratique. Un sourire exquis illumine des traits réguliers qui font préjuger une intelligence logique, bien ordonnée, comme un jardin à la française; le nez mince, de très pure ligne, suffirait d'ailleurs à lui seul à convaincre de tradition latine. Le front, sans rides, rendrait impénétrables les yeux d'un bleu limpide et cependant troublant, s'ils ne paraissaient moins tourner leurs regards à l'intérieur que refléter le monde entier. Entreprenant, rapide, impulsif et à la fois distant et quelque peu hautain, il donne l'impression de tenir fermement dans la société la place qui lui appartient. Il est harmonieux et son monde aussi, et la plus belle expres-

sion de son harmonie se manifeste par la netteté de son regard et par la confiance qu'il inspire. Il a du charme et de la passion; il est sympathique et séduisant. Il plaît. Le président Briand a dit de lui : « C'est un garçon très bien », et le général Gouraud : « C'est un des beaux types de l'officier français. » Quant aux femmes, qui le connaissent mieux, elles disent entre elles qu'il en est très aimé. »

— Ah! par exemple! protesta Yves, interloqué. Mais comment donc...?

Mily s'égaya silencieusement quelques secondes de sa stupéfaction, puis lui tendit la feuille qu'elle venait de lire.

— Tenez, Monsieur, c'est votre bien, et une autre fois n'oubliez pas vos notes sur la plage. Vous êtes journaliste, sans doute? Non? En tout cas, vous vous mêlez d'écrire. Moi, je ne suis que le public qui a toujours son mot à dire, comme vous savez; alors vous m'excuserez si je me suis permis d'ajouter à votre prose quelques impressions personnelles.

— C'est bien ce qu'il y a de meilleur dans cette esquisse, fit Yves, au fond très mortifié de sa distraction.

Et, après avoir repris possession du papier qu'il avait tant cherché depuis deux jours, il ponctua :

— D'ailleurs, ce n'était pas ma prose, comme vous dites, mais celle d'un de mes amis. Je m'appliquais seulement à la rectifier selon mon point de vue.

Mily avait repris l'*Eclaireur de Nice,* qui avait glissé sur le sable, et relisait avec attention les lignes crayonnées dans les marges. Brusquement, elle releva la tête :

— En tout cas, ce portrait de moi est excellent. Vous avez une façon de disséquer un être, qui rappelle celle du professeur Härtsch.

— Comment dites-vous? Ertche?

Il fit épeler, ne cacha pas sa surprise de l'orthographe bizarre, et poursuivit :

— Ah! c'est un philosophe allemand?

Elle eut une expression d'étonnement sincère :

— Voyons, Monsieur! C'est le directeur du laboratoire de chirurgie expérimentale de Zurich! Vous ne le connaissez même pas de nom? C'est inconcevable! Il est une des gloires de la science moderne!

— Vous m'en voyez navré, jolie madame, mais...

— Il est pourtant membre de l'Institut de France!

— Alors, je suis excusé! D'ailleurs, j'avoue ne fréquenter guère le monde des savants. Je n'aime pas beaucoup leur mentalité.

Le visage de Mily se rembrunit légèrement; sa voix eut un fléchissement.

— C'est à coup sûr votre droit, Monsieur, mais il faut cependant bien reconnaître que ce sont des êtres supérieurs, des surhommes que les anciens auraient élevés au rang de leurs dieux...

— Tristes dieux, que des dieux sans âme! s'exclama Yves.

La jeune femme ne put retenir un tressaillement et un cri, vite étouffé. Il s'excusa sur-le-champ, confus :

— Je vous ai blessée? Pardonnez-moi!...

— Non! Mais... c'est étrange!... Des dieux sans âme! C'est bien la formule que je cherchais depuis mon mariage. Des dieux sans âme! Oui, c'est cela!...

Elle avait abaissé ses paupières et prononcé ces paroles dans une expression de concentration douloureuse. Mais elle fit aussitôt un effort sur elle-même, rouvrit les yeux, et, pour expliquer son trouble et se faire pardonner sa faiblesse, elle acheva d'éclairer sa pensée, d'une voix grave :

— Le professeur Otto Härtsch a pour collaborateur son fils, un autre savant, le docteur Karl Härtsch, mon mari.

A ces mots, Yves eut le sentiment précis qu'elle portait en elle une plaie secrète bien bridée. Comme il se sentait depuis plusieurs jours impérieusement attiré vers elle, il

aurait voulu tout de suite lui venir en aide, s'offrir, se dévouer. Mais il comprit que, quel que fût le sentiment qu'il paraissait lui avoir inspiré de prime abord, elle n'en dirait pas plus à l'inconnu qu'il restait pour elle. Aussi, pour autoriser l'épanchement qu'il sentait difficile à contenir, prêt à jaillir, s'inclina-t-il avec douceur :

— Puisque vous venez de me faire la grâce de n'être plus pour moi une inconnue, dit-il, voulez-vous me permettre, Madame, de me présenter à mon tour?

Mais Mily Härtsch s'était entièrement ressaisie, et pour donner un nouveau tour à la conversation, elle le devança en jetant rapidement, d'une voix enjouée, avec une ironie charmante :

— Don Juan-les-Pins!

— Comte de Vezet! rectifia-t-il aussitôt, d'un petit ton sec.

Et, sortant de la poche de son peignoir de plage un portefeuille timbré d'une minuscule couronne d'or, il y prit une carte qu'il lui remit sans mot dire. En le remerciant d'un signe de tête, elle y déchiffra rapidement :

YVES DE VEZET

Secrétaire d'Ambassade,

Chef adjoint du Cabinet du Ministre des Affaires Etrangères.

La particule, le titre, la fonction, l'impressionnèrent en dehors de toute autre considération. C'était, pour une étrangère, une relation flatteuse; aussi, comme il avait eu l'air contrarié, elle chercha à être aimable :

— Vous avez un joli nom, comte. Il est doux, bien français. Je suis très francophile, vous savez. J'ai passé deux années à l'Université de Genève... Ça vous étonne? Ah! oui, c'est vrai, vous croyez que je suis Allemande ...

Elle releva la tête avec une expression fougueuse d'indépendance et de fierté.

— ...Allemande? non! Suissesse! D'une ancienne famille de Lucerne qui n'a pas une goutte de sang ger-

manique dans les veines! Cela a l'air de vous faire plaisir, j'en suis heureuse... Mais vous n'aviez tout de même pas reculé à venir chaque matin entreprendre des travaux d'approche, — pour une Allemande...

Yves, piqué, voulut se donner une excuse :

— Mon Dieu, Madame, j'appartiens a cette génération qui eut vingt ans en 1918...

— L'année de la Victoire!...

— Non, l'année de l'Armistice. Je ne suis pas en effet de ceux qui ont entrepris la guerre, mais de ceux qui y ont mis fin. Il y a là une nuance qui a fait tout le conflit spirituel d'après-guerre. Je ne fus qu'un soldat de la paix. Alors, vous comprenez, une Allemande, pour moi, c'est une femme, comme ma mère... Et les Allemands, ce sont des hommes comme nous, Français...

— Ce sont des hommes, mais pas comme vous, interrompit vivement Mily Härtsch. Croyez-moi! Il y a là aussi une nuance qu'une Suissesse perçoit mieux qu'une autre, à cause de la situation de son pays. Mais, dites-moi, puisque vous avez effleuré ce sujet, est-ce que... Vraiment, j'ose à peine...

— Je vous en prie!

— Oh! c'est une affreuse curiosité qui m'a souvent agitée au cours des hostilités... Est-ce que... vous avez eu la certitude, au front...

Elle hésitait. Il crut avoir pénétré sa pensée et lui vint en aide :

— ...d'avoir tué?

Elle acquiesça de quelques brefs hochements de tête. Il reprit alors, soudain soucieux :

— J'étais officier, Madame, et j'avais des chefs. D'ailleurs, un homme qui tombe n'est pas un homme mort; alors, on ne sait jamais... Heureusement!

— Et... est-ce que cela donne, ensuite, des remords?

— Oui, Madame, — d'être homme.

— D'être homme! Et des regrets?

— D'avoir une âme, quelquefois!

— Une âme!...

Elle répéta ce mot d'une voix frémissante où s'éveillait une émotion profonde.

— Une âme! Vous savez donc ce que c'est qu'une âme, vous? Vous avez donc le respect des âmes?

Yves de Vezet, troublé par ces exclamations qui étaient pour le moins inattendues sur cette plage mondaine et dont un regard fiévreux accentuait l'étrangeté, allait questionner à son tour pour chercher le vent d'une réponse favorable, lorsque quelques mots prononcés derrière lui en un dialecte germanique qu'il ne comprit pas le dégagèrent de sa fausse situation. Il se leva aussitôt rapidement.

— Ma sœur Hanni! fit Mme Härtsch en lui présentant la jeune fille, blonde, musclée et un peu fade, qui venait d'arriver.

— Ah! don Juan-les-Pins! dit aussitôt cette dernière avec un sourire qui fleurait de malicieux sous-entendus. Le beau don Juan moderne qui se distrait à rendre les femmes folles de lui, — et puis, c'est tout!... Je vous connais! Mon amie Yanka m'a parlé de vous; d'autres aussi...

— Non! Mademoiselle, je n'aime pas ce surnom, ne m'appelez pas ainsi! Ni vous non plus, Madame, n'est-ce pas? Je vous en prie!

Il y avait dans sa voix une douceur suppliante qui frappa les deux femmes. A l'arrivée de sa tante, Hermann était accouru avec une joie stridente et sautait d'un bond dans ses bras. Mily Härtsch en profita pour se rapprocher d'Yves de Vezet, et à mi-voix :

— Alors, c'est pour cela que vous appelez les savants : des dieux sans âme? Parce que leurs découvertes font s'entre-tuer?

— Plus encore, Madame! C'est parce que j'ai acquis

la conviction que la valeur humaine baisse en proportion que la valeur scientifique monte!

— Ah! mon Dieu! comme ce que vous me dites là me remue! Je serais très désireuse de poursuivre cette conversation...

Et, comme sa sœur s'avançait pour prendre congé, elle continua à haute voix :

— Je suis en tout cas très heureuse d'avoir enfin rencontré un Français qui ait pu causer avec une inconnue sans l'assassiner de fadaises et de madrigaux.

— Mais, Madame, repartit Yves galamment, tout le mérite en revient à la femme spirituelle qui a su goûter les compliments par la manière dont ils n'étaient pas dits.

— Ah! comme vous autres, Français, êtes donc habiles à bien tourner vos phrases! s'exclama-t-elle avec envie.

Puis elle ajouta en souriant, conquise :

— Ce n'est pas grand'chose, mais ça fait tellement de plaisir!

Et, lui tendant une main énergique :

— Allons! A demain, comte! acheva-t-elle.

Mais il avait visiblement trop de regret à la voir le quitter déjà, pour ne pas essayer de la garder encore un peu, et il enchaîna, très vite :

— C'est vrai! On ne vous voit jamais l'après-midi sur la plage!

— Il fait si chaud! Plus de 30°, pensez donc! Et puis, je travaille, ma voix se rouillerait.

— Ah! vous chantez? Mais oui, j'avais remarqué que vous respiriez avec le ventre, à la façon des cantatrices. Mes compliments! Mais, ce soir...? continua-t-il avec un intérêt plus pressant. Vous dansez? Je vous ai vues hier au Pré Catelan...

— Non, ce soir, nous nous promènerons, n'est-ce pas, Hanni? C'est trop sot d'aller à la mer pour se reposer, et

de se coucher tous les jours à une heure du matin. Si vous vouliez vous joindre à nous, nous en serions enchantées. Nous passerons vers neuf heures devant le « Provençal », — ce n'est pas trop tôt?

— Pas du tout! Je vous y attendrai. Merci mille fois. Alors, à ce soir!...

Mily Härtsch ébaucha de son visage toujours souriant un remerciement discret, inclina légèrement la tête en signe d'adieu et s'en alla au bras de sa sœur.

Yves de Vezet resta sur place, figé dans une admiration sans réserve, jusqu'à ce qu'elle eût disparu par l'escalier de la Pinède. « Ma chance est belle, se félicita-t-il en lui-même en la caressant de loin du regard. Mais quelle drôle d'idée de me demander si je sais ce que c'est qu'une âme! A son âge, il n'y a que les Allemandes cultivées, quoi qu'elle en dise, pour avoir de ces questions baroques! Une âme! Ma foi, ce serait peut-être une bonne occasion de faire un bref retour sur moi! C'est vrai, au fond, on vit comme des sauvages, ici... »

Il fut brusquement troublé, dans ces bonnes dispositions à la méditation, par des hurlements jaillis d'un tourbillon de couleurs vives et de chairs nues dont il se trouva être le centre de gravitation avant d'avoir compris ce qui lui arrivait. Bras dessus, bras dessous, une dizaine de jeunes filles en maillots de bain l'avaient investi et, telles des girls de music-hall, tournoyaient autour de lui dans une sarabande échevelée. A travers les rires nerveux et les cris spasmodiques dont l'hommage animal le pénétrait par tous les pores, Yves huma délicieusement l'enivrante et inconsciente sensualité de ces pubères en liberté. Elles scandaient :

— Don Juan-les-Pins! Don Juan-les-Pins! Perlimpinpin!

— Voyons! Yanka! Ingrid! Betsy! Vous êtes folles, mes petites!

Ravi et flatté, il souriait à ce déchaînement. Têtes en

arrière, jambes hautes, ventres tendus et seins dressés, elles goûtaient, telles de jeunes bêtes échappées et sans la moindre idée malsaine, cette joie physique de la libre détente des corps.

Brusquement, il se trouva seul debout sur la plage, un peu stupide et étourdi; accroupies en cercle sur le sable, où elles venaient de choir, elles en riaient à perdre haleine. A son tour, il s'assit au milieu d'elles; des prénoms furent échangés, suivis de vigoureuses poignées de main. Yves s'amusa à énumérer leurs nationalités :

— Yanka, Polonaise; Betsy, Américaine; Ingrid et Ingeborg, Gunhild, Scandinaves, naturellement; Natacha, qui se baigne avec sa croix d'or autour du cou, Russe; Anna, Tchéco-slovaque; Ergika, Hongroise; Ilse, Allemande; Carmen, Argentine... Oh! il n'y a pas de Française!...

Elles se récrièrent bruyamment :

— N'en faut pas! N'en faut pas!

— Manquerait plus que ça! précisa Yanka. Il n'y en aurait que pour elle!

— Ah! ah! Vous êtes jalouses des Parisiennes, taquina Yves. Qu'est-ce que vous leur trouvez donc de si remarquable?

Elles affectèrent de n'avoir pas entendu. Gunhild fit la moue :

— Nous n'aimons pas les poupées qui mettent tout leur esprit sur leur corps.

— Vous êtes injuste! protesta mollement Yves tandis qu'il saluait du regard une jolie mannequin en maillot, qui faisait les cent pas sur la plage avec sa meute « d'amoureux fous ».

— Pas du tout, et vous le savez très bien, puisque vous aimez vous-même vous entourer d'étrangères.

— Et vous croyez, mes petites amies, échapper à cette fameuse loi d'airain de l'offre et de la demande?

Mais elles avaient compris, sans qu'il y prît garde, « loi

des reins » et se mirent à échanger des sourires fripons.

— Riez! Riez! N'est-ce pas pourtant à celle d'entre vous qui cherchera à être la plus remarquée, si j'en juge par vos maillots aussi courts que collants. Quant au sérieux de votre esprit!... Pourriez-vous seulement me dire quels sont vos buts de vie?

Elles se regardèrent entre elles avec ahurissement.

— En voilà oune question'e! hurla Betsy en se mignotant les seins de ses doigts écartés. Dites donc, mon t'cher, nous ne sommes pas neurasthéniques!

— Bravo, darling! fit sa voisine. Mais quels sont donc les vôtres, don Juan-les-Pins?

— Oh! pour moi, c'est bien simple. Ils se résument dans un seul mot.

— Lequel? Lequel? L'argent? L'amour? La gloire?

Il se leva d'un bond souple et alerte, bomba son torse bronzé, s'étira et, laissant son regard s'épandre sur la plage où les corps des jolies baigneuses s'offraient aux ardeurs du soleil autant qu'à celles de ses trente ans, il répondit, d'une voix fervente et nuancée infiniment :

— Vivre!

— Bien, cher ami! cria quelqu'un, loin derrière lui. Mais pour vivre, il faut manger. Venez déjeuner, je vous enlève.

Yves, au son de cette voix, donna des sourcils un signe de surprise contrariée et se retourna vers une jeune femme d'une unique beauté blonde dont une sortie de bain transparente ombrait adroitement les lignes froides d'un beau corps de marbre. Il s'empressa de la débarrasser des paquets hétéroclites dont elle avait les bras chargés.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'exclama-t-il. Vous êtes allée faire votre marché?

— On pique-nique, aujourd'hui, mon cher.

— Sur la plage?

— Mais oui! Olga Bolcsway vous attend depuis une heure, cruel! et Teuf-Teuf peste contre vous.

Les jeunes filles s'étaient levées en chuchotant : « C'est une Française! C'est une Française! » et leurs regards s'immobilisèrent sur l'élégante parure de la nouvelle venue avec une envie qu'elles auraient été incapables de dissimuler. Elles brûlaient d'être présentées; Yves s'exécuta de bonne grâce :

— La Société des Passions! fit-il en désignant le cercle de ses amies cosmopolites, qui pouffèrent. Elle est seulement un peu plus encombrante que celle de Genève.

Puis il lança, pour les jeunes filles :

— Duchesse d'Eylau.

Le nom fit sensation. Mais Natacha, authentique princesse russe alliée à la Maison impériale, ne se laissa pas éblouir par ce titre pompeux de l'Empire.

— Et quand nous ferez-vous connaître Dekobra, don Juan-les-Pins? Vous nous faites languir depuis huit jours. Vous êtes un lâcheur!

— Oui, oui, et René Lacoste? fit une autre.

— J'attends cela pour vous introduire auprès de Bernard Shaw, dit Ilse.

— Et moi auprès du grand-duc André, reprit Natacha.

— Et moi auprès de Dolly Davis, chargea Betsy. Et vous savez, il paraît qu'elle vient de réassurer ses jambes pour cinq cent mille dollars!

Yves de Vezet feignit d'être accablé.

— Eh bien, demain, c'est promis. Allons, au revoir!...

— Au revoir, don Juan-les-Pins!...

Bras dessus, bras dessous, sur une seule ligne et au pas de danse, elles s'esquivèrent en sifflotant le dernier *blue* en vogue.

La duchesse d'Eylau se dirigea vers la plage du Casino, où elle avait son parasol. Le comte de Vezet la suivit docilement avec les provisions qu'il entourait de précieuses attentions, pour éviter de se tacher. « Ho! ho!

elle n'a pas l'air content! pensa-t-il. Après qui donc en a-t-elle encore? »

La duchesse se retourna tout à coup :

— Vous croyez que c'est digne de vous, cette conduite?

Yves prit un air infiniment poli.

— Mais... c'est vous qui me conduisez, chère amie, et je pense vous avoir déjà donné certaines preuves que je vous jugeais digne de moi.

— Vous m'agacez, Yves, quand vous prenez ces airs impertinents.

— Vous êtes jalouse de ces enfants, vous? Allons donc!

— Des enfants? ces filles folles de leurs corps! A d'autres! D'ailleurs, non, je ne suis jalouse que de votre temps, de votre esprit, de vos travaux...

— Et moi, Mathilde, je suis jaloux de mon indépendance d'abord. Et puis, je vous ai répété vingt fois que j'étais ici pour me distraire, me détendre et me reposer. J'ai besoin aussi de me ressaisir...

— Non! tu ne m'échapperas pas, mon petit. N'essaye pas!

Elle avait jeté ces mots d'une voix nette et décidée; une colère froide la ravageait, — en profondeur, car son visage imperturbable de femme du monde très exercée n'avait trahi à l'extérieur aucun mouvement de l'âme. Yves chercha ses yeux pour qu'elle pût lire en lui sa parfaite maîtrise de soi, et ne répondit pas. Ils étaient arrivés aux abords du Casino et les parasols devenaient si pressés les uns contre les autres qu'ils durent, pour rejoindre le leur, commencer à enjamber, en se baissant, les corps dorés des baigneurs de soleil allongés côte à côte comme des cigarettes blondes dans leur boîte. Des bribes de conversation en toutes langues les happaient au passage. Soudain, des mots français les accrochèrent :

— Les femmes? Si, c'est amusant quand on a du temps à perdre...

— Moi, j'aime trop l'amour pour les prendre au sérieux.

Ils se regardèrent.

— Voilà ce que vous mériteriez, dit-il en désignant avec mépris les greluchons qui s'esclaffaient.

La duchesse serra les lèvres, puis, à mi-voix :

— Je vous verrai ce soir?

— Non, pas ce soir; je me repose.

— Ma petite Amilcar est réparée; je peux vous prendre. J'ai envie d'une promenade au Cap. Ça me ferait plaisir! Vous ne voulez pas? Non? C'est bien, j'irai seule...

Ils étaient parvenus auprès d'un groupe joyeux en tenue de bain, qui fêta par des cris enthousiastes la vue des sacs de victuailles. « Du poulet! Des sandwiches au caviar! Des fruits! Oh! ils ne sont pas mûrs! C'est une trahison! »

— C'est votre faute! riposta Yves. Vous faites un tel vacarme!...

Ils se regardèrent, ahuris :

— Qu'est-ce qu'il raconte?

— Je connais mes classiques, moi! C'est Paul Valéry qui l'a dit :

> Chaque atome de silence
> Est la chance d'un fruit mûr.

Alors, ne faites pas tant de bruit, et ils seront peut-être à point au dessert. N'est-ce pas, Olga? Mais d'abord, que je vous baise les mains! Et les vôtres, jolie mistress Webb, qui ne comprenez pas le français. Bonjour, Teuf-teuf! Tiens, Méan! Ah! par exemple! Vous ici! Quelle bonne surprise! Je vous croyais toujours en Autriche, chez votre mère.

— Hélas! Finies les vacances, mon cher ami! répondit un grand homme blond à la quarantaine noble et énergique. Je suis au travail depuis huit jours.

— Au travail? A Juan-les-Pins? Au mois de juillet? Qu'est-ce que vous me chantez là?

— C'est très sérieux, je vous assure. Je viens y préparer notre prochain Congrès...

— Quel Congrès? questionna le baron de Teuflize, dit Teuf-teuf, les lèvres déjà barbouillées de caviar.

— Le Congrès de l'Internationale des Elites, que le prince a fondée à Vienne au lendemain de l'armistice, répondit Yves de Vezet. Voyons, cette fameuse Fédération des Intellectuels... Vous ne connaissez pas?

— Si, si! fit Teuf-teuf d'un ton poliment convaincu.

Puis, soudain inquiet :

— Et... il va avoir lieu à Juan-les-Pins, ce Congrès d'hommes chauves à lunettes?

— A Varsovie, mon cher, au mois d'octobre. Si vous voulez venir...

— Non, justement! interrompit le prince de Méan, — pas à Varsovie, c'est changé, et c'est pourquoi je suis ici; mais à Zurich, un peu plus tard...

— A Zurich?...

Yves n'avait pu réprimer son saisissement. Le prince en resta tout interloqué.

— Vous n'aimez pas cette ville?

— Si, si! Ou plutôt, je n'en sais rien, je n'y ai jamais passé. Zurich! comme c'est bizarre! Et pour quelle raison, cette brusque modification au programme?

— Pour quelle raison? Mais je ne vous ennuie pas? demanda le prince à ses voisines qui s'occupaient bien plus de manger que de suivre ses paroles.

— Au contraire, répondit la duchesse d'Eylau, sa cousine. A condition qu'Olga arrête son gramophone. Il fait un bruit!...

— Eh bien! reprit-il lentement — pour ne pas avaler de travers, — Grosinski, le président de notre section polonaise, s'est tué il y a une semaine, comme vous le savez, dans un accident stupide d'automobile...

— Grosinski est mort?... Je n'en savais rien! C'est

épouvantable! Je n'ai pas ouvert un journal depuis que je suis ici... Grosinski!...

— Oui. Naturellement, nos fêtes devenaient impossibles à Varsovie. J'ai dû chercher ailleurs. Prague déclina l'offre à cause des élections; les Anglais aiment prendre leur temps et refusèrent devant le trop court délai; à Paris, comme toujours, je ne pus joindre personne; bref, j'étais rentré à Vienne à peu près désespéré, quand notre ami de Marck, vous savez, le directeur de mon « Agence Mondiale de Presse », à Genève, m'informa qu'il venait enfin de constituer un Comité en Suisse. C'était le salut. Je ne fis aussitôt qu'un saut au lac Léman, et grâce à de Marck, qui a été une fois de plus d'un dévouement sans limite, j'ai pu organiser notre Congrès à Zurich, où réside le président. J'ai pris contact avec le Bureau, actif, homogène, — sauf avec un de ses membres les plus importants, puisqu'il couvrira nos frais, le richissime soyeux Strühl, mécène susceptible que j'ai dû venir joindre ici, où il villégiature. Voilà!

— C'est parfait, tout s'explique! Mais comment Genève, Berne et Zurich ont-ils pu se mettre d'accord sur le choix d'un président? C'est un fier succès pour de Marck! Et qui ont-ils choisi?

— Un grand savant assez retiré du monde, et dont ils ont en quelque sorte forcé le consentement, — le professeur Härtsch.

— Le professeur Härtsch! s'exclama Yves, absolument stupéfait. Otto Härtsch?

— Oui, c'est bien cela. Vous le connaissez?

— Oui!... Non!... c'est-à-dire... C'est extraordinaire! Quelle histoire!... Et vous l'avez vu?

— Avant-hier, dans son laboratoire. Un homme sévère, d'aspect même brutal, fils d'une Allemande et très germanisé. Mais on sent une force... il nous sera précieux.

A ce moment, Teuf-teuf détourna vers lui son attention en lui tapotant le genou :

— Tenez! gouailla-t-il d'une voix forte, voilà un type qui ne se chauffe pas à la houille blanche!

Il désignait du doigt un nègre superbe, vêtu d'un mince caleçon crème, qui longeait ostensiblement, sur le bord de l'eau, les rangées de parasols. La duchesse, que la saillie avait d'abord divertie, songea aussitôt à son amie américaine qui n'avait encore rien vu ni compris, et se mit à genoux devant elle, le dos tourné à la mer pour lui masquer l'individu. Mais Mrs Webb avait flairé quelque chose d'anormal; ses sourcils épilés et peints se froncèrent, ses ongles vernis du même carmin que ses lèvres étincelèrent dans un geste de répulsion, et brusquement la catastrophe se déclencha sur un ton de soprano enrhumé :

— *Aôh!... my dear! A nigger here! A nigger!...*

Elle s'était levée d'un bond furieux et ses vociférations alertaient les baigneurs voisins. Des cris divers se firent entendre, et cela fit bientôt un fameux tapage. Toute la plage, ameutée, fut en ébullition, et des discussions passionnées s'enchaînèrent entre inconnus, de parasol à parasol.

— Qu'est-ce qu'elle raconte? demanda le prince, assez ennuyé de l'incident qui interrompait son récit.

Teuf-teuf, radieux, se frottait les mains.

— Elle dit qu'elle va porter plainte au consul des United States, qu'elle ne remettra plus les pieds sur la Côte, que le directeur de la plage est un goujat, etc... Si ça vous amuse d'apprendre le reste, mon cher prince, demandez à votre cousine. Pour moi, je suis Mrs Webb, on va rire!

Le noir, en apparence indifférent au tumulte que soulevait sa présence, continuait à pas lents son exhibition sur la plage. Il restait; manifestement, il narguait; des gens partirent en toute hâte, les lèvres blêmes.

— Vous me revaudrez ça, mon petit Teuf-teuf! cria la duchesse au fuyard.

Et, s'adressant au prince, que la scène avait fini par ahurir :

— Il y a au moins un scandale par jour à Juan-les-Pins; ça fait sa délectation! Aujourd'hui, il y a joué un rôle, et naturellement il est fou de joie. Mais il faut que je vous quitte, excusez-moi! Je ne peux vraiment pas le laisser seul avec Mrs Webb. C'est un grand gosse, pas mal sadique, et il lui ferait faire des bêtises. Vous venez, Olga?

Les deux hommes restèrent seuls, assez perplexes. Devaient-ils suivre aussi?

— Bah! dit le prince, l'Autriche n'a pas de colonie. Alors, moi, les nègres, je m'en fiche!... Et vous, Vezet, qu'est-ce que vous en dites?

Yves était visiblement contrarié.

— Ce que j'en dis? Qu'il est bien attristant de voir un pays qui a le deuxième empire colonial du monde, traité par ses hôtes comme un terrain conquis. Autrefois, on parlait de l'Europe française; de nos jours, on appelle la France le *Playground,* le terrain de jeu où l'on vient satisfaire, sans se gêner, ses vices et ses querelles. Qu'on ne s'étonne pas alors si l'étranger y est si souvent pris en grippe ou méprisé par le Français moyen qui, ne l'oubliez pas, a des opinions bien plus humanitaires qu'internationalistes.

Un des gérants du Casino, envoyé aux renseignements, s'approcha d'eux, congestionné, et s'informa...

— Je ne suis ni gardien de plage ni journaliste, lui répondit le prince d'un petit air dégoûté. Mais Monsieur — il désignait Yves — est un diplomate romancier. Si vous voulez des détails, vous serez servi!

L'homme se retira poliment.

— Enfin, Monsieur, intervint près d'eux en s'adressant à Yves avec son sourire le plus photogénique une brune piquante vêtue d'un pyjama de plage tapageur, qu'est-ce que ça peut bien leur faire, aux Américains,

de voir un nègre? Ces gens-là se croient tout permis parce qu'ils ont donné au monde le phylloxera, les dettes de guerre et la prohibition. Ils commencent à nous taper sur les nerfs, vous ne trouvez pas? D'ailleurs, est-ce qu'ils ne cherchent pas tous ici, comme nous, à obtenir une peau semblable à celle des noirs?

— La peau, oui, mais pas le sang! coupa Yves.

— Pourtant, c'est bien la couleur de la peau qui fait la race?

— Non, Madame, c'est le sang. Voyez les Juifs.

Le prince se pencha vers lui :

— Qui est-ce?

— Julia de Morvan, l'actrice d'avant-garde lancée par un Rothschild.

— Vous êtes rosse!

— Elle me cherche depuis plusieurs jours. Elle m'agace.

Le prince se redressa et, à haute voix :

— Etes-vous bien sûr que ce soit le sang? J'en ai justement discuté avec le professeur Härtsch avant-hier. Vous savez que ce savant est un spécialiste de ces questions?...

— Ah! j'ignorais.

— Si, si. Eh bien, il prétend, au contraire, que des organes de nègres transplantés, par des greffes spéciales qu'il étudie, sur le corps des blancs et en place d'organes atrophiés ou malades, sont rapidement assimilés, sans aucun trouble. C'est donc que le sang des noirs a bien les mêmes propriétés, la même nature.

Yves de Vezet haussa les sourcils.

— Comment, le professeur Härtsch est un disciple de Voronoff? s'étonna-t-il, intéressé plus que jamais.

— Oui et non. Il fut en effet un de ses collaborateurs de la première heure, mais il est aujourd'hui son pire adversaire. Ne prononcez jamais ce nom devant lui, vous lui feriez voir rouge.

— Question de gros sous?

— De doctrine. Si ça vous intéresse, d'ailleurs, vous pourrez l'entreprendre au Congrès, s'il a le temps. Dès qu'on lui parle de ses travaux, il s'épanouit. Et puis, vous trouverez peut-être là un sujet neuf. Pour mettre au point sa thèse, il a expédié Herr Doktor son fils en Afrique où il se livre depuis deux mois à des... disons des expériences scientifiques sur certaines peuplades arriérées... Vous ne trouvez pas ça excitant?

Yves de Vezet, qui s'était allongé sur un transatlantique, se leva avec un air de confidence et s'installa sur le sable, près du prince, en tournant le dos à Julia de Morvan.

— Oh! oh! modula-t-il, voilà en effet qui me paraît mériter la plus vive attention. Vous n'avez pas de détails? C'est dommage. Il faudra que vous m'introduisiez ferme à Zurich.

— Je m'y emploierai, je vous le promets.

— Vous me rendrez là un vrai service. Je cherche justement un sujet de roman. Figurez-vous, mon bon ami, que depuis mon dernier livre, je suis vidé. J'ai produit alors un tel effort que je me demande si je pourrai jamais me remettre à écrire. Je n'ai plus d'idées; je suis incapable d'imagination. Mon esprit baisse, exactement comme une lampe qui manquerait de voltage. C'est bizarre, n'est-ce pas? Peut-être est-ce aussi un peu la faute à l'atmosphère de Juan-les-Pins. On y respire trop de joie, trop d'amour, trop de plaisir, vous ne trouvez pas? Mais si! on vit trop bien, on se laisse aller, on s'abandonne. On ne pense plus et l'on s'oublie...

— L'air de la mer est pourtant en général un stimulant.

— Aphrodisiaque, oui, concéda Yves. Pour ça, il n'y a pas à se plaindre. Mais l'esprit! l'esprit! Ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est que chez moi, d'ordinaire, l'un entraîne l'autre. Ici, quand je fais l'amour, je me vide

tout. Expliquez ça! Et ce doit être ainsi pour tout le monde, si j'en juge d'après les conversations. Vous n'avez pas remarqué aussi, depuis que vous êtes sur cette plage, que l'on s'exprime par petites phrases, faciles, légères, sans portée? S'il me fallait écrire un roman à Juan-les-Pins, je serais incapable de le faire autrement qu'en dialogues. Pas de style, des mots. Ici, c'est le royaume des corps; la femme est chez elle, elle triomphe. L'homme n'y est plus que la proie de la chair...

Le prince de Méan l'interrompit : « Vous m'excusez! » et, faisant signe à une petite Provençale qui passait en écorchant à tue-tête des titres de journaux étrangers, il lui acheta la *Neue Freie Presse*, de Vienne. Puis, revenant à Yves :

— Vous disiez?... Ah! oui! Vous n'êtes pas amoureux?...

— Pas pour l'instant. C'est d'ailleurs un mot qui de nos jours a trop mauvaise réputation. Mais j'aime l'amour!

— Oui, je sais, j'ai lu vos bouquins. Alors vous avez le cœur libre?

— Oh! uniquement parce que je me méfie des femmes passionnées! Depuis que l'aventure, l'an dernier, en jeta trois dans ma vie!...

— C'était beaucoup!

— Ce fut trop! Un mois après, l'une voulait se tuer; l'autre voulait me tuer; la dernière nous tuer tous deux... Vous croyez que c'est drôle?

— C'était votre faute; vous n'aimiez pas, vous jouiez! Vous devriez vous surveiller davantage, Vezet. De pareilles attitudes aboutissent surtout à vous faire passer pour un homme en effet très recherché des femmes, mais qui n'a jamais aimé profondément, on insinue même un romancier au cœur sec qui ne se livre à aucune, mais joue perfidement avec toutes pour en utiliser dans son œuvre les confidences et les réactions.

— Il y a bien trop d'enthousiasme en moi pour que ce soit exact! La vérité est que je suis très discipliné, trop peut-être, et le monde s'y méprend. D'ailleurs, non, je n'aime pas le jeu. Je n'aime que le sport.

Le prince eut un léger mouvement d'impatience qu'il détourna par politesse en jetant au loin sa cigarette.

— Les femmes vous ont trop gâté, mon cher ami, dit-il. Comme tous les survivants de votre génération que les hécatombes de la guerre ont eu pour résultat de surcoter et de pourrir de femmes, — sept pour un homme, disent les statistiques, — vous avez joui, vous n'avez pas vibré. Votre chance d'homme a été trop belle; elle vous a perverti et en fait vous a détourné de la vie profonde du cœur, qui seule compte et n'avilit pas. Vous me permettez de vous parler ainsi, puisque pour une fois nous sommes seuls? J'ai beaucoup d'affection pour vous, vous le savez, et j'ai confiance en votre cerveau. Eh bien, croyez-moi, ne vous dispersez plus; concentrez-vous pour vous réaliser. Vous venez d'avoir trente ans, vous entrez dans le plus bel âge. C'est pour un homme le départ des belles courses vers la vie. Dans dix années, vous en atteindrez la cime; dans quinze, vous commencerez à descendre la pente... Attention! Vous allez vivre vos années d'or; ne vous gâchez pas! Pensez que chaque seconde est un commencement, et que, pour vivre, l'amour est la plus grande des forces, parce qu'il contient toutes les autres : l'idéal et l'instinct!

Yves chercha la main du prince et la serra avec effusion entre les siennes.

— Je sais. Merci, Méan, vous êtes un vrai ami. Votre cousine d'Eylau aussi m'a dit ces choses, souvent, — mais elle est une femme et je savais ses raisons. Vous, vous êtes désintéressé, et cela me fait du bien. Merci!

— Mathilde a sans doute vu juste, comme moi, parce qu'elle vous aime.

Yves devint tout à coup méfiant.

— Elle vous l'a dit?

— Vous êtes donc le seul à ne plus vous en apercevoir? Vous vivez bien trop par l'esprit et pas assez par le cœur! Suivez plutôt les élans de cette femme adorable, unique, aux pieds de laquelle vous devriez rester en extase, heureux élu! Mais oui! Vivez donc votre roman, mon cher ami, au lieu d'aller le chercher dans le domaine des idées et de la fiction. Ne vivez plus en égoïste, vivez à deux! Le voilà, le secret de l'inspiration et du renouvellement...

Yves s'était rembruni. Il venait de comprendre ce que plaidait le prince, et il se contracta orgueilleusement.

— L'égoïste est celui qui ne vit que pour soi; moi, je ne vis que par moi. Et puis, ajouta-t-il d'un ton enjoué, pour se donner de l'air, il ne faut jamais paraître céder à une femme; elle croirait qu'on a quelque chose à se faire pardonner.

— Voyons, Vezet, soyez sérieux! Vous savez bien qu'il ne s'agit pas de céder. Si Mathilde a eu l'honnêteté de vous avouer sa stérilité congénitale parce que vous avez un nom à perpétuer, c'est qu'elle ne cherche pas à se faire épouser. Ignoreriez-vous aussi qu'après la mort héroïque du duc à Verdun, elle avait fait le vœu de ne pas se remarier? Non? Alors? Au fond, Mathilde a été trop honnête. Pour justifier ou pour racheter son amour pour vous devant sa conscience, elle n'a cherché qu'à vous élever intellectuellement, à se consacrer au développement de votre personnalité; elle s'est vouée à votre destin, comme elle dit; mais, comme il y a en elle autant de délicatesse physique que morale, elle vous a laissé vous habituer peu à peu à subir davantage son influence de collaboratrice que de femme. Eh bien, non! Faites attention, Vezet! Vous auriez tort de penser à reléguer au second plan de votre vie une femme pareille, — une femme selon le cœur de France, comme vous écriviez il y a trois ans. Vous vous diminueriez de tout ce que vous lui devez, et vous qui êtes ambitieux...

— Ah! j'ignorais qu'elle vous avait mis au courant, fit Yves d'un air pincé. Si je l'avais su, je vous aurais répondu au début d'une façon différente. Quoi qu'il en soit, c'est vrai, je commence à me détacher d'elle physiquement, mais que voulez-vous que j'y fasse? On peut violenter les sens, on ne les raisonne pas... D'ailleurs, vous l'avez dit, c'est elle la coupable. Elle m'a appris à rechercher dans la femme ce qui peut m'élever, m'être utile moralement... Tout démontre qu'elle a réussi, — ce n'est pas en vain que l'on m'a surnommé don Juan-les-Pins, et que lorsqu'on prononce ce nom, on évoque un don Juan fait à l'image de cette plage-ci où les hommes ont sous les yeux un si grand nombre de jolies femmes nues qu'ils en sont vite blasés et ne se laissent séduire par quelqu'une que dans la mesure où elle est en vedette dans le monde ou qu'ils lui découvrent une personnalité propre.

Méan, estimant qu'il en avait assez dit, et que davantage compromettrait le succès de son intervention, revêtait lentement son peignoir sans avoir l'air d'entendre.

— Vous rentrez? demanda Yves.

— Je vais faire un tour au baccara. Est-ce que je vous verrai à cinq heures, au concours de maillots et de sorties de bain? Miss Autriche, vous savez bien, celle qui vient de remporter à Galveston le premier prix dans le championnat du monde de beauté...

— Une Viennoise?

— Oui, une de mes compatriotes, elle y sera. Hein! ça vaut la peine d'un dérangement! Et vous savez, on raconte qu'elle est encore vierge...

— Vierge ou pas vierge, ça ne change rien à l'immoralité de ces exhibitions. Et puis, qu'est-ce que ça signifie? Eve, la première femme, fut une femme séduite... Alors?

— Ho! ho! vous devenez méchant, je vous laisse à votre humeur. A tantôt.

Yves demeuré seul, irrité d'avoir été joué comme un

collégien, baissa son transatlantique au dernier cran et s'y étendit de tout son long. Il aurait aimé, dans un de ces retours sur soi qui lui étaient familiers, regrouper, de mémoire, les événements de ces heures vagabondes; mais la chaleur était écrasante, et il ne put lutter davantage contre la torpeur qui l'engourdissait. Une brise de mer se mit à folâtrer sournoisement le long de son corps nu, et, paupières closes, bouche entr'ouverte, il s'abandonna sans remords à cette légère jouissance physique. Puis, insensiblement, délicieusement, il s'endormit.

Julia de Morvan l'épiait; elle se leva et, en passant près de lui, glissa entre ses mains un petit mouchoir à son chiffre.

Un baigneur blond, qui la guettait elle-même, en la suivant happa l'objet.



Le comte de Vezet habitait au premier étage de la villa Dianah une chambre-salon dont les fenêtres paraissaient conduire à une terrasse en équilibre sur la mer. En fait, dix mètres de jardins fleuris s'interposaient, juste ce qu'il fallait pour permettre aux oiseaux juchés haut dans les arbres de rehausser de leur gazouillis le murmure nonchalant des vagues mélancoliques, et aux essences fortes des corbeilles multicolores de poivrer et de pimenter les effluves alanguissants des eaux méditerranéennes. Calculs de femme. La maîtresse des lieux, en effet, était une fine Viennoise, d'origines italiennes, comtesse Greco.

De la plage du Casino, il avait remarqué l'ensemble harmonieux, — feuillage bombé aux reflets d'or coiffé d'un toit rouge incurvé, tel un sein bronzé sous des lèvres peintes, — poussant sur le golfe surchauffé une pointe de fraîcheur et de rêve qui avait aiguillonné sa curiosité. Une heure après sa découverte, il était l'hôte heureux de cette volière parfumée, ravi d'avoir réalisé,

plus débrouillard que d'autres, la promesse toute gratuite d'une alléchante publicité : « Juan-les-Pins, l'été, c'est le Paradis sur la terre. »

Le Paradis! Assis sur sa terrasse, devant une table à thé anglaise chargée de deux tasses vides, de toasts, de beurre glacé et de marmelade de Dundee, il éprouvait à ce moment-là la véritable sensation d'y être parvenu. Le spectacle qu'il offrait en effet à la jouissance de ses yeux était d'un enchantement sans pareil. Droit devant lui, les montagnes de l'Esterel dressaient vers un ciel sans nuages la révolte de leurs cimes sombres, déchiquetées et tourmentées comme des lambeaux de chair arrachés à pleines dents. Vision énorme. A gauche, la mer, mystérieuse et hallucinante comme une courtisane de légende, offrait la tentation de ses larges horizons à tous les mirages insidieux des grands voyages vagabonds. A droite, tremblant encore sous les éperons sanglants d'un Empereur livré au destin, le Golfe-Juan mirait le cirque de ses douces collines dans une des plus belles rades du monde, couronné d'un côté par les pentes vertes de Super-Cannes, et de l'autre par le cube blanc du « Provençal », super-palace. Un peu partout, de hauts palmiers éventaient machinalement des villas brunies au pinceau, tandis que plus près, à ses pieds, sur les trois plages de Juan-les-Pins où mille corps dénudés s'offraient aux amours du soleil, des parasols se chevauchaient en cavalcade, comme des crapauds. Enfin, au-dessus et très haut, un soleil rond s'épanouissait, perçant comme une coulée de métal en fusion un ciel pur, suave, bleu, de ce bleu héraldique fait d'azur, seul digne d'émailler le champ des étoiles de Dieu ou des lis d'or des princes français.

Yves, une nouvelle fois, en fut tellement ému qu'il ne put s'empêcher de noter rapidement quelques-unes de ses impressions. Il les relut.

— Au fond, murmura-t-il, quand mes amis prétendent que je procède par tableaux, ils font erreur. La vérité,

c'est que je procède par visions. Eh! parbleu, c'est bien pourquoi je ne sais pas résister à l'appel des horizons, et que je suis un passionné des vues d'ensemble et des idées générales. Non, je ne suis pas l'homme des détails. Tiens! mais... la voilà peut-être, la fameuse raison qui m'a toujours poussé à aimer *la* femme, et non pas *une* femme... Ho! ho! c'est à creuser. Il faudra que je revoie ça ce soir...

Il se parlait à mi-voix, par une pratique qui lui était devenue coutumière en composant ses romans. — « Ce soir! »

Sa tête fit un geste en point d'interrogation.

— Ce soir?... Mily Härtsch et sa sœur! Non, décidément, ici, sauf l'amour, il ne faut rien espérer faire.

Il jeta un bref coup d'œil sur l'écran doré d'une pendulette de voyage gainée de cuir vert qu'il consultait de préférence à la Harwood de son poignet, parce qu'une main amie l'avait glissée dans sa valise avant son départ de Paris. Il bougonna :

— Cinq heures vingt! Elle ne viendra plus. Elle est stupide, cette petite Olga Bolcsway. Elle aurait pu me prévenir! Dommage!... Une Hongroise, cela manquait à mon expérience (il ricana) ...cette fameuse expérience qui rend sage!

Visiblement, il s'énervait. S'il avait pu rester maître de lui, il se serait avoué qu'il était vexé. Pour s'occuper, il se versa une tasse de thé. L'eau était tiède, il la jeta dans le jardin, en sifflotant. Cela lui donna envie de phono; il mit un disque, brancha l'appareil à sa lampe de chevet après en avoir retiré l'ampoule, et fit tourner. C'était par malheur l'*Halleluyah* de l'orchestre hawaïen, qui l'horripilait. D'un coup sec, il le cassa en deux, en prit un autre, l'hallucinante *Rapsodie in Blue,* de Gerswin, qui l'apaisa. Tout à coup, il éclata de rire.

— Mais qu'est-ce qui me prend? C'est moi qui contre-

mande ce rendez-vous et j'attends cette petite depuis une heure!... Je deviens idiot!...

Il s'amusait à présent de sa mésaventure.

— Ça, c'est un signe! Etourderie, trouble, inquiétude... Est-ce que, par hasard...?

Il se tâta le pouls par enfantillage. Une psyché lui renvoya comme une balle son image, et il en éprouva un tout petit choc de plaisir. Les pieds nus dans de fines sandales de cuir mat, les jambes gainées dans de larges pans à plis nets, blanc jusqu'au cou qui émergeait en pointe, comme un bronze de facture moderne, d'une chemise de crêpe à col Danton, il portait véritablement une élégance de bonne lignée. Cela lui fit penser à Cachouta, son habile statuaire argentine, qui l'appelait familièrement : « Mon joli pur sang élancé!... » et il lui sourit de loin en hommage, ou plutôt se sourit à lui-même, car il portait en lui, dans sa chair, toutes les femmes qu'il avait aimées.

Il ne s'attarda pas davantage dans cette chambre vide, où il ne se sentait plus de raison d'être, et, après quelque hésitation sur l'emploi des heures creuses qui le guettaient, il se dirigea vers la Potinière, dont l'assistance cosmopolite était toujours utile à la documentation de ses romans. Il y serra des mains diverses, internationales et sans occupations bien définies, observa de très authentiques personnalités du Tout-Paris, reconnaissables à leur accent étranger, laissa parler quelques femmes, écouta quelques hommes et, peu avant huit heures seulement, en sortit pour aller dîner à la Frégate.

Plusieurs tables accueillirent son entrée avec des sourires épanouis sur des vases d'œillets et de roses. Il s'assit à une place solitaire, salua du regard des visages plus ou moins connus, mangea lentement, laissa trente francs et se retira.

Neuf heures sonnaient. La nuit était venue, comme une nouvelle femme dans sa vie, sans qu'il s'en aperçût. Il

craignit de faire attendre et hâta le pas. Du plus loin qu'il put distinguer les abords du Provençal, il chercha les sveltes silhouettes de Mme Härtsch et de sa sœur, mais il ne discerna qu'un film lent d'autos, aristocratiques anglaises ou souples américaines, qui déversaient sans coupure habits noirs et capes claires dans la gueule flamboyante du Palace monstre. De l'autre côté de la route toute illuminée du scintillement de cette richesse, la Pinède, tel le populaire aux portes des boîtes de nuit, étendait jusqu'à la plage désertée le chaos anarchique et la masse ténébreuse de ses pins plusieurs fois centenaires.

Yves, poursuivant sa marche sur la route du littoral, passa aux pieds du jardin suspendu de l'hôtel, haute terrasse en plein air où, sous des guirlandes de lumières électriques qui virevoltaient des arbres, les soupeurs dansaient et les danseurs soupaient, selon le caprice d'un jazz argentin nostalgique. Il connaissait l'endroit parce que sa villa somnolait à cent mètres plus loin sur la droite, et cependant il dut s'immobiliser quelques instants pour adapter ses yeux à la soudaine obscurité de ce couloir dont une municipalité socialiste avait concédé l'éclairage à la lune et aux phares d'autos.

Tout à coup, il crut entrevoir une chose claire qui s'avançait, ombre blanche dans la nuit, et fut sur lui avant de l'avoir reconnue. Une main se tendit; d'instinct, il la porta à ses lèvres.

— Bonsoir, comte! Vous m'excusez de mon retard? J'ai été retenue par votre amie Yanka, qui m'a raconté le scandale de ce nègre s'exhibant sur la plage. Ça va faire des départs; c'est navrant!

— En effet. Il paraît que c'est un coup monté par le Casino de Monte-Carlo, à qui la vogue de Juan-les-Pins porte un préjudice très sensible depuis deux ans.

— Qu'est-ce que ça peut lui faire? Il a toujours le monopole de la roulette!

— Oui, mais les joueurs de baccara viennent ici, où il fait moins chaud. D'ailleurs, le péril n'est pas contestable puisque la Société des bains de mer, qui gouverne en fait la principauté...

Tout en causant, ils avaient dépassé les dernières villas du bord de l'eau et se trouvaient en vue du refuge de pêcheurs qui surplombe la crique romantique de Cabé.

— Mais où est votre sœur? demanda soudainement Yves. Elle est souffrante?

— Oh! j'oubliais! Hanni m'a priée de l'excuser auprès de vous. Elle est au cinéma avec Nettli, notre petite femme de chambre — dix-huit ans et pas un mot de français, vous comprenez! — Elle lui avait promis cette soirée depuis plusieurs jours et n'a pas voulu la contrarier. Il faut faire aujourd'hui des concessions aux domestiques, mon cher comte, ou on les perd. Vous connaîtrez ça quand vous serez marié.

— Ho! le mariage ne me tente guère. Ne serait-ce qu'après ce que vous m'en avez fait entrevoir ce matin!

Mily Härtsch flaira un danger et se fit prudente :

— C'est que vous en avez entendu plus que je ne vous en ai dit...

— Méfiez-vous de moi, chère Madame. Les femmes sont radio-actives et je récepte étrangement leurs ondes les plus secrètes. Autrement dit, je passe pour psychologue.

— Ah! oui? Eh bien, tantôt, en vous quittant, ma sœur chérie m'a confié : « Voilà un homme qui doit savoir parler aux femmes! »

— ...Parce que je les laisse parler.

— Soyez sérieux, ou je vous gronde! Elle avait donc raison; vous savez leur parler parce que vous les comprenez. C'est bien cela?

La voix était ardente, la tentation vive... Yves se laissa aller à parler de lui, ce qui était encore une façon de faire sa cour.

— Peut-être! Et je les comprends parce que je les

aime. Pour être franc, je n'en ai d'ailleurs aucun mérite, — je suis né sous l'influence des femmes. J'ai besoin de leur ambiance pour vivre et travailler; leur atmosphère, c'est mon élément, l'air qui nourrit mes poumons, le souffle qui vivifie mon être. J'en suis imprégné jusqu'aux moelles, à tel point qu'aujourd'hui, véritablement, mon esprit est femelle! Il a besoin d'être fécondé pour engendrer et pour créer.

— Don Juan-les-Pins!

— Non! Je vous en prie! Ce surnom m'irrite dans votre bouche. Il m'a été donné par une Argentine qui voulait se venger de m'être refusé à ses caprices. Quand on sait que Juan-les-Pins, injustement d'ailleurs, passe pour un rendez-vous d'excentriques, on saisit la dérision. Ne croyez pas que je me disperse. C'est tout le contraire. Je concentre en mon être, je ramène à moi l'univers féminin, qui est aussi indispensable à ma vie que l'univers cosmique. Mais pourquoi dire tout cela? Je vous ennuie.

— Non, non! Si vous saviez comme vous m'intéressez!

— Vrai? Alors, j'achève ma pensée. Où en étais-je? Ah! oui! Je disais que toute présence féminine crée en moi de l'électricité; elle est comme un alcool puissant dont la boisson ne me grise pas, mais dont les effluves m'exaltent. Certes, tout n'est ni parfait ni bienfaisant dans ce que les hommes appellent, par politesse pour eux-mêmes : le beau sexe, mais, d'instinct, je n'en assimile que les radiations favorables, les propriétés qui me sont utiles, exactement comme un ingénieur extirpe la force motrice de la houille et rejette au loin les déchets. Cela m'a amené à écrire que mon cœur est une force explosive. J'ai voulu exprimer par là ce miracle perpétuel d'ardeurs qui éclatent en moi pour me recharger sans cesse et m'actionner. Bien plus encore, grâce à ce potentiel vital entretenu et renouvelé par d'incessants contacts féminins, j'ai réussi, au milieu des mille tentations que vous pouvez deviner, à me défendre contre moi-même d'abord,

contre les autres ensuite. En vérité, ma joie de vivre, ma discipline, mon idéal — en un mot ce que je suis devenu et ce que je cherche à être — je le dois aux femmes. Elles me recréent chaque jour, elles me nourrissent, elles me font homme. Elles me font vivre! Vivre!

— Comme vous devez être heureux, et rendre heureux!...

Emporté hors de lui par ce sujet qui lui tenait jusqu'à la fibre, Yves s'était peu à peu laissé envahir par une exaltation grandissante. Sa voix avait revêtu ces intonations chantantes et ardentes dont il savait jouer en amour et dont il connaissait, pour l'avoir maintes fois mis en œuvre, le merveilleux et infaillible sortilège sur les cœurs. Néanmoins, à ce moment, il était sincère avec lui-même, et ce n'était nullement une déclaration qu'il préparait, mais une confidence profonde. L'exclamation de Mily Härtsch le coupa net. Il devint grave.

— Heureux? C'est possible, je ne sais pas. Et pourtant!... Je suis toujours insatisfait. Plus la vie me comble, plus j'ai d'impérieuses exigences. Mon âme fervente d'élans inexprimables, l'insatiété me dévore! J'espère... J'attends... Quoi? Je ne sais! J'ai beau me livrer, tout me possède, rien ne me contient. Je me cherche, je m'interroge... Hélas! Lorsque je pèse mes destinées, j'ouvre en moi le débat du monde... Alors, d'avoir abordé le domaine de l'âme, je reste anéanti, misérable, et insuffisant à moi-même!...

La jeune femme s'arrêta, chercha dans l'ombre les yeux d'Yves et lui posa doucement la main sur l'épaule.

— C'est en sortant de soi, dit-elle, qu'on accède en son âme. Ne brisez jamais ces appels extérieurs, suivez-les. Je connais des êtres qui sont devenus des monstres d'inhumanité pour les avoir méprisés chez les autres et combattus en eux. Laissez-les vivre! Réalisez-les totalement! Vous le pouvez; vous vous le devez. Tout ce que vous venez de m'avouer avec une confiance qui m'émeut

témoigne de votre beau destin. Je ne sais si je suis psychologue, mais sans doute un peu médium : je sens les âmes. Eh bien, avec une telle ferveur et de tels combats, je crois que vous êtes tout près d'atteindre le sommet de votre personnalité, la profondeur de votre « moi ». Vos découragements, mais c'est simplement de l'espoir en vous-même ! C'est que vous sentez, inconsciemment encore, que vous êtes appelé à une autre vie, à une vie profonde, totale, glorieuse qui satisfera à la fois votre âme, votre cœur, vos sens. Alors, pour y parvenir, croyez-moi, ce n'est plus des femmes que vous avez besoin...

Yves écoutait avec émotion cette révélation de sa conscience. Il balbutia :

— C'est vrai, je sens bien qu'elles m'ont tout donné. Mais alors, qu'est-ce qui me sauvera de moi-même?

D'une voix très douce, elle affirma :

— Un amour vrai, peut-être... Mais prenez garde !

Violemment, elle l'avait attiré contre elle, juste à temps pour lui éviter d'être accroché par une torpédo-bolide qui glissait dans l'ombre, phares éteints, — vipère silencieuse et mortelle. Des imprécations, hurlées en anglais, le fouettèrent au passage en pleine figure et se perdirent dans la nuit du Cap.

— Sauvages ! s'exclama Yves, indigné et furieux.

Par ironie, un projecteur arrière s'alluma, les chercha comme au lasso et les fixa. Mais ils avaient deviné la manœuvre et avaient aussitôt tourné le dos.

— Et on vient de créer une police spéciale de la route, s'indigna-t-il. Parlons-en ! Vingt fois par jour, on manque d'être écrasé par ces sales métèques en bombance ! Quand on se décide à en pincer un, le Casino ou le Syndicat des hôteliers le font relâcher, et avec des excuses, encore ! La Côte est livrée à leurs excentricités de détraqués ! C'est un scandale ! C'est une honte !

Mily Härtsch s'écarta légèrement.

— Vous n'aimez pas les étrangers? demanda-t-elle.

Yves se détendit :

— Mais si, au contraire, beaucoup! Je sais très bien tout ce que j'ai à gagner à leur contact; je les recherche même, ils m'apportent des sensations insoupçonnées, des idées imprévues. Ils m'ouvrent, comme je dis, des fenêtres sur le monde; ils renouvellent mes horizons, élargissent mes limites... Je le sais bien, et c'est justement cela qui me révolte de voir des fous saccager toute cette richesse d'impressions. D'ailleurs, j'ai dit métèques, et non étrangers.

— Ah! Quelle différence y a-t-il?

— Les métèques sont des étrangers que je n'aime pas.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Mais vous venez presque de me sauver, reprit-il vivement, et je ne vous ai pas encore remerciée.

Il chercha la main de Mily et la baisa avec une grâce enjouée.

— Je vous le dois d'autant plus que vous étiez en train de me rappeler que vous êtes une femme!

— Non! Ne vous fatiguez pas, je n'aime pas le flirt. Et puis, vous êtes resté jusqu'ici à la hauteur de mon amitié, ne me gâtez pas mon plaisir.

Yves, un peu refroidi, devint distant.

— Ho! l'amitié! Dites sympathie, camaraderie, si vous voulez! L'amitié des femmes, pour moi, ça n'a pas de sens; c'est un sentiment trop petit pour un cœur qui a connu leur amour.

Il attendait une réplique qui ne vint pas. Il marqua le point et se radoucit.

— Ne vous imaginez pas surtout, je vous en prie, que je me suis laissé aller à vous entretenir tout à l'heure aussi intimement de moi pour chercher à me disculper des soupçons ou de la mauvaise impression qu'a pu faire naître en vous mon surnom de don Juan-les-Pins! Non! j'éprouve pour vous une confiance très grande, et j'ai été vraiment sincère. J'en ai d'ailleurs eu une récompense

immédiate, car vos paroles m'ont permis de voir un peu plus clair en moi. C'est vrai, je me rends mieux compte que je marche vers quelque chose qui me fera sortir de moi-même et me réalisera enfin. Vous avez tout à l'heure évoqué le flirt; en vérité, je n'en ai plus le goût depuis longtemps. C'est un mets trop sucré, il m'en faut à présent de plus amers. Et puis, c'est tellement toujours pareil, et décevant! La première semaine se passe dans une petite guerre en dentelles; lettres ou conversations ne font que broder autour du même dessein : « On ne joue pas avec moi », dit la femme. « On ne se joue pas de moi », répond l'homme. Finalement, après l'inévitable « accident » consenti d'avance, chacun, parce qu'il n'y avait pas d'amour, s'aperçoit qu'il a été joué.

— Tiens! tiens! taquina Mily Härtsch. Voilà une sortie qui m'a l'air de contredire pas mal ce que vous m'avez précédemment dit des femmes...

— Je ne crois pas, repartit Yves de Vezet. Je vous ai expliqué que leur ambiance m'était nécessaire, mais non leur possession. Je ne les cherche pas physiquement. C'est même curieux, dès que je sens qu'elles sont à moi, je n'en ai plus envie. Une femme qui ne donne que son corps ne donne jamais plus, souvent pas même mieux, que n'importe quelle autre. Alors? Et d'ailleurs, je suis solide et exercé, mais je n'y résisterais pas! Elles sont trop! On en meurt plus sûrement que de désespoir, croyez-m'en! Non! J'ai besoin d'elles pour ce que je leur prends, et non pour ce qu'elles pensent à me donner. Jeu cruel, peut-être, mais excitant, énergétique, et en tout cas pas plus répréhensible que celui du voluptueux qui cherche et raffine son plaisir sans s'inquiéter s'il agace sa femme.

Mily Härtsch l'arrêta doucement.

— Je vous demande pardon, vous avez parlé si vite que je n'ai pas pu vous suivre.

Yves répéta lentement la phrase en s'appliquant à en

détailler et à en nuancer chaque mot. Il y prit même quelque plaisir, trouva l'idée intéressante et se promit de la noter dès son retour.

— ...semblable au voluptueux qui cherche et raffine son plaisir...

— Ah! fit la jeune femme.

Il fut surpris du ton étrange de l'exclamation.

— Vous ne comprenez pas?

— Si, si! Ou plutôt... pas très bien...

Elle paraissait émue et gênée.

— Voyons! Vous êtes mariée!...

Elle ne répondit pas.

— Enfin, vous avez un enfant!... Hermann a eu un père... Votre mari serait-il malade?

— Oh! si ce n'était que ça, je l'aurais soigné, — et guéri.

Yves, perplexe, hocha la tête.

— Mais alors?... Excusez-moi, c'est moi qui ne comprends plus.

Elle eut une courte hésitation, puis, le regardant bien en face :

— Le docteur Härtsch est tolstoïen, dit-elle.

— Tolstoïen!

Brusquement, cette révoltante assertion du grand philosophe russe avait illuminé son esprit : « Les femmes nous inspirent tous les vices; elles nous font perdre toutes nos qualités naturelles. Elles sont une nécessité odieuse de la vie sociale; il faut s'éloigner d'elles autant que possible! » Il s'exclama :

— Ah! mon Dieu! ma pauvre petite!

Des mains, il l'avait prise aux bras, et il scrutait avec une pitié navrée le visage soudain douloureux. Ils étaient parvenus au croisement des routes qui conduisent à Antibes, l'une en hauteur par le Sémaphore, et l'autre en pointe par le Cap. Des autos muettes brossaient une fuite de paysages nocturnes à larges coups onctueux de leurs

pinceaux de lumière; l'émail du ciel semblait cristallisé d'étoiles; l'atmosphère était étourdissante. Yves et Mily se taisaient. Un abîme venait d'apparaître, au bord duquel leurs cœurs se joignaient sans se mêler; un mystère les rapprochait et les éloignait tour à tour. Lui, n'osait interroger; elle, n'osait poursuivre. Cela faisait un murmure d'âmes. Ils sentaient que s'ils parlaient, ils s'égareraient... Une route menait au Cap, l'autre menait au Sémaphore... Entre les deux, ils étaient là, avec la nuit sur eux.

En une caresse imperceptible, machinale, Yves avait laissé descendre ses doigts le long des bras de Mily. Il la tenait à présent par les mains, les regards vagues, lointains, perdus dans l'immensité d'une mer où flottaient des étoiles, des ombres et des souvenirs... Tout à coup, il éprouva un incompréhensible malaise d'où émergea brusquement la saisissante sensation d'être guetté. Quelqu'un l'épiait, il le sentait. Il se retourna comme une vipère.

— Ah! quelle chance! C'est vous, cher ami! Venez à mon secours, je suis en panne.

Blanc, un pull-over sans manches, serré sur des plis clairs flottants, jaillit de l'obscurité. La duchesse d'Eylau s'avança :

— Croyez-vous ça! Une voiture sortie ce matin de l'atelier! Hein! Quand je prétends que tous les ouvriers sont communistes sur la Côte! Oh! mais, excusez-moi! Je vous croyais seul. Il fait si noir!...

Mily Härtsch s'était écartée au premier mot, mais trop tard. Le comte de Vezet n'avait plus qu'à présenter; il s'y prêta de mauvaise grâce pour faire entendre à l'importune qu'elle les gênait. La duchesse, sans paraître y prendre garde, poursuivait :

— Vous allez être assez gentil pour venir me dépanner, n'est-ce pas? Je vous éclairerai avec un projecteur.

Ils se dirigèrent vers la voiture qui avait stoppé à vingt

mètres. Yves releva le capot et inspecta le moteur sans découvrir rien d'anormal; il se mit au volant, alluma et démarra aussitôt avec douceur, fit cent mètres, vira et revint à son point de départ avec la régularité la plus parfaite. Une petite rage froide le brûlait. « Naturellement, il n'y a pas trace de panne. Elle me le paiera! »

— Eh bien, c'est réparé?

— Oui, répondit-il sèchement, vous pouvez repartir.

— Vous êtes un ami précieux. Que pourrai-je faire pour vous remercier? Oh! voulez-vous? Une coupe de champagne au Grand-Hôtel du Cap? La nuit est belle, la promenade sera charmante. C'est dit? Je vous enlève. Montez, Madame!

Yves s'impatienta. Il l'aurait volontiers jetée à l'eau.

— Mais vous savez bien, chère amie, que votre cabriolet n'a que deux places...

— Pas possible!... Allons, asseyez-vous là. Vite! Bien. A vous, Madame. Mais oui, sur ses genoux, il a l'habitude et ça lui fait toujours tellement de plaisir!...

Elle s'exprimait avec une petite voix narquoise, susurrante, ravie de la situation fausse dans laquelle elle empêtrait Yves. Lui, gêné extrêmement et de plus en plus, sentait fondre en lui le corps chaud de Mily Härtsch, qui s'abandonnait au rythme de la voiture, tandis que le coussin en cuir de reptile sur lequel il se raidissait lui semblait dégager d'étranges sensations de piqûres.

A leur arrivée au palace, le gérant les prévint qu'ils ne pourraient être admis à danser, en raison de leur tenue claire, mais les autorisa à prendre place à une table dressée en retrait.

— Heidsick sec frappé, commanda la duchesse d'Eylau.

Yves de Vezet, poliment furieux, ne desserra d'abord les dents que pour répondre par monosyllabes, puis trouva le champagne détestable, déclara qu'il n'aimait que le Mumm, celui d'avant-guerre, précisa-t-il, et

finalement affecta de se concentrer dans l'étude des couples enlacés, jetant au hasard quelques notes sur son carnet. « Smokings, robes du soir, Américains; habits, robes de soirée, Anglais; vêtements, Tchéco-Slovaques, Allemands... Pas de Français apparents. Le champagne est à trois cents francs. » Son regard, qui vagabondait sans intérêt sur « ces gens-là », vint finalement se reposer sur ses deux compagnes assises côte à côte et mêlées familièrement dans une conversation déjà pleine de sourires et d'embûches. Ainsi opposée, en pleine lumière, à Mily Härtsch, dont l'aspect de grande bourgeoise allemande s'en trouvait fortement accentué, jamais la duchesse ne lui avait paru incarner aussi brillamment la Française dans ce qu'elle a de plus noble. Sa beauté même semblait acquérir à ce contraste un relief et un éclat inaccoutumés, qu'il attribua généreusement à la joie qu'elle éprouvait de triompher si lumineusement de sa rivale. Car elle était vraiment jolie, extrêmement même et sans doute possible, avec son tendre visage expressif, son ovale unique, ses cheveux d'or coiffés en arrière à la Pompadour de Van Loo; jolie avec ses clairs yeux bleus, ses attaches fines, sa grâce exquise et son rayonnement; jolie... à la manière d'une femme d'esprit qui ne se laisse pas conduire par les sens et peut se permettre toutes les élégances, toutes les délicatesses, parce qu'elle se sait un jugement ferme, un équilibre solide et sain, du bon sens et un caractère. Il se souvint alors des remontrances du prince de Méan, et reconnut qu'il devait paraître en effet, à ne plus désirer une telle femme, privé de sentiment et de raison.

Il jeta un coup d'œil furtif sur son poignet. La duchesse, qui contemplait les danseurs, le surveillait.

— Quelle heure avez-vous? Il serait peut-être temps d'aller se coucher.

— Onze heures, je suis à vos ordres.

Elle mit dans une petite moue impertinente une façon

de lui signifier : « Non, merci ! » qui l'exaspéra. Elle s'était levée.

— Réglez pour moi, je vous prie.

Yves tira trois billets de son portefeuille et y ajouta trente francs pour le service. « Quelle folie ! murmura-t-il. Quand on pense qu'il y a tant de misères !... »

Sa mauvaise humeur rejaillissait sur tout. Il était particulièrement mécontent d'avoir terminé dans un dancing les heures profondes qu'il avait si bellement commencées avec Mily Härtsch. Il aurait voulu une harmonieuse conclusion à cette promenade charmante où leurs âmes s'étaient rencontrées. Il gardait l'espoir qu'il arriverait tout de même à se débarrasser de Mathilde, et ensuite, sans la compromettre, à pouvoir conduire Mily jusqu'à sa porte. Derrière cette porte, il savait qu'il y avait un jardin, et dans ce jardin il improvisait un banc...

Ce rêvant, il suivait les deux jeunes femmes et les rejoignit devant l'auto. La duchesse eut à son intention un doux sourire cruel.

— Mme Härtsch a bien voulu accepter que je la dépose chez elle. Je vous porterai ensuite à la villa Dianah. Ça vous va ?

Le retour fut maussade. Yves sentait moins le poids qui ankylosait ses genoux qu'une sorte d'écrasement qui émanait de sa voisine de gauche ; oui, c'était bien cela, l'oppression lui venait de côté. Il avait hâte de s'en dégager et de retrouver, avec le libre jeu de ses muscles, la détente de son esprit. La fine Amilcar semblait le comprendre et, précédée de son onduleuse langue de lumière, comme une tigresse en chasse, dévorait l'espace selon la bonne formule.

— Stop ! fit Mily Härtsch. Voici « Bel Abri », je suis arrivée !

Elle sauta d'un bond souple par-dessus la portière et tendit à la duchesse d'Eylau une main franche qu'Yves saisit au retour et baisa.

— Merci, Madame, de vos gracieuses attentions, dit-elle. J'ai été ce soir véritablement comblée. Bonsoir, mon cher comte; à demain.

L'auto repartit, chargée de pensées orageuses qui cherchaient à s'exprimer en termes polis. Les formules n'en avaient pas encore été déterminées qu'un arrêt brusque les bouscula pêle-mêle.

— Pardon, j'ai dépassé votre porte. A quoi je pense!

Yves descendit, suivi à sa vive surprise par Mathilde. Ils firent dans un côte à côte taciturne les quelques pas qui les séparaient de la villa Dianah. La lueur éblouissante qui jaillissait des phares de l'auto, en sens inverse, rendait à la fois plus ténus de leur côté l'obscurité et leur trouble. L'un et l'autre s'étonnaient autant de ne pas entendre de reproches que de n'en pas faire, et plus ils se taisaient, plus ils sentaient que les mots cruels devenaient impossibles. Cela leur donnait à chacun, malgré soi, une meilleure opinion l'un de l'autre, dont ils ne savaient pourtant s'ils devaient se décider à se féliciter.

Yves avait tiré de sa poche la clé du jardin et l'introduisit lentement dans la serrure. A ce moment, une main se posa sur sa main, comme un baiser, et il sentit un bras nu, tiède, ferme, qui glissait derrière sa nuque et l'attirait, irrésistiblement, vers un battement de cœur. L'appel se précisait; il ferma les yeux, se raidit, puis brusquement faiblit, céda, et ses lèvres, dans la nuit, s'unirent à d'autres lèvres qui tremblaient. Alors, il perdit toute pensée, saisit à pleins bras et l'écrasa sur lui fiévreusement, le corps brûlant, dont fauves et folles, à travers la fine robe d'été, toutes les ardeurs le pénétrèrent. Ses doigts frôlèrent, vagabonds, des lignes souples et harmonieuses dont il reconnaissait les promesses; des seins gonflés pointèrent, il se pâma. Ses lèvres s'ouvrirent sur un souffle : « Tu veux?... »

Mathilde, radieuse, épanouie, livrée entière à sa passion, murmura, plus bas encore : « Et toi?... » Pour toute

réponse, il la serra plus fortement, mais elle se dégagea de son étreinte, courut à sa voiture, donna un tour de clé et mit ses projecteurs en veilleuse. Quelques secondes après, la porte de la villa se referma, silencieusement, sur deux ombres qui se cherchaient...

YVES DE CONSTANTIN.

(*A suivre.*)

FRÈRE TRANQUILLE A ELSENEUR

— Heure à heure je marche vers la porte close,
Close par rien qu'un rideau noir;
Le soulever? faut-il? je n'ose :
Que vais-je voir?

— Il est plus tard que tu ne crois,
M'a dit le vieux cadran solaire,
Tandis que l'ombre de la croix
Du clocher, sur l'antique pierre
S'étirant comme une prière,
Répondait : — « Qu'importe? je crois. »

— Les éphémères sont névroptères infimes;
Ils naissent au matin, ils s'envolent, ils s'aiment;
Au soir, le mari dit à la femme : — Chère âme,
Bonsoir : il fera jour demain. — Et c'est les hommes.

— Le sage reconnut tout au long de sa vie
Ce qu'apprennent à peine au dernier jour les fous :
Qu'au plus fort de la vie,
La mort est en nous.

— Enfin le chœur dansant des nues élyséennes
Comme un peuple d'oiseaux se suspend immobile
Dans un silence frémissant :
Seigneur, la mort, Seigneur, est une vie immense,
Danse immobile, chant d'un printemps du silence,
Et pour l'éternité des temps.

— En tout, partout, chez tous, on trouve l'adversaire,
La vie est sans trêve une guerre :
Mourons les armes à la main,

Ce soir, tout à l'heure, demain,
Humains,
Humains de qui la meilleure arme est la prière.

— Douter de Dieu c'est mourir dans la vie
Et croire en Dieu c'est vivre dans la mort.
C'est chercher la mort dans la vie
Que ne savoir trouver la vie
Par delà la mort.

— Vous qu'un rayon d'en haut en vain a visité,
Vous qui vous obstinez dans votre cécité,
Offrez du moins à Dieu votre incrédulité!

— Coquille d'œuf ou coquille de noix,
C'est ton crâne humain que tu vois,
Et qui craque de succulence.
Mais toi, frère, avec ta science,
Oui, toi, mon pauvre frère, toi,
C'est sous quel vide obscur et froid
Quand ne le distend point le spasme de la foi!

— Fuyez, affres, croulez, terreurs,
Réjouis-toi de la mort, ô mon cœur;
Le corps glacé va rejoindre la terre :
Fin des terreurs et fin des pleurs,
Fin des misères,
Mort, guérisseuse ubiquitaire!
A l'heure où je quitte la terre,
Ton aile m'effleurant évente mes douleurs,
Loyale et juste mort, régulatrice austère;
Des ailes m'ont jailli, un vol d'anges m'accueille :
En vain m'enferme le cercueil,
Je monte à travers la lumière.

— La radiographie implacable répète
L'enseignement divin qui jadis nous nourrit;
A travers ton mensonge elle exhibe un squelette,
Délabré plus ou moins quand il n'est pas pourri :
Memento mori.

— Quand le vent passe sur les tombes,
Il balaye l'âme des morts :
N'entendez-vous frémir ces trombes,
Cerveaux murés des esprits forts?
Sonore ouragan de colombes,
Elles chantent parmi le vent
Qui les balance sur les tombes :
« — Gloire à Lui qui seul est vivant! »

— La mort est l'ombre de la vie et sœur jumelle,
Aussi naturelle qu'elle,
Elles deux surprenant d'identique façon;
A peine sentons-nous leur tout pareil frisson :
Pourquoi redouter plus l'une que l'autre vie
Et l'une plus que l'autre amie?
La mort n'est rien de plus qu'un instant de la vie.

— L'un l'autre les enfants s'effraient de leurs visages
Quand, masqués, les voient apparaître :
Otons les masques aux choses comme aux êtres!
L'appareil de la mort effare davantage
Que la mort elle-même ou tout cet équipage,
C'est de mourir, ce n'est pas elle que l'on craint :
Dépouillons-la du masque qu'elle feint.

— Les tourmentes d'en haut sur nos crânes se tendent,
Un orage plus noir martelle leurs dessous :
Qu'est-ce auprès des foudres là-bas qui nous attendent,
Quand ce crâne et ce cœur sont mêmement dissous?

— Ce crâne est un grelot, une araignée y danse,
Et c'est quoi? notre vie et notre intelligence,
Et tout ça tremble : Dieu juste a pris sa balance :
Miserere mei, Domine!

— Fragile musique,
Incertains accords
D'un soleil oblique
Aux lents rayons d'or
Dans ce bois qui dort :

Est-ce toi mon âme,
Qui palpites là,
Et cherche et réclame
D'obscurs au-delà?
Est-ce toi, lumière,
Qui nous dis adieu,
Ou bien ma prière
S'efforçant vers Dieu?

FAGUS.

LA RÉVOLUTION DE JUILLET
ET LE DÉPARTEMENT DU GARD
D'APRÈS DES DOCUMENTS DES ARCHIVES NATIONALES

—

I

L'histoire de la Révolution de Juillet en province n'est pas encore écrite. L'opinion courante est que la province « ne bougea pas ». La vérification de cette thèse s'impose, surtout à l'heure actuelle où on fête le centenaire des Trois Glorieuses. Une étude approfondie de la vie de province en 1830 nous révèle nombre de faits qui ne correspondent pas à l'opinion établie. Déjà les contemporains s'inquiétaient de la façon dont serait reçue dans le Gard la nouvelle du changement du régime. Alphonse d'Herbelot écrivait de Paris à un de ses amis le 12 août 1830 :

> On attend avec impatience des nouvelles des provinces, la secousse y sera probablement terrible. On craignait quelques troubles dans le Gard entre les protestants et les catholiques au reçu de ces nouvelles (1).

Les dissensions religieuses et politiques qui divisaient les habitants du Gard en deux camps ennemis étaient connues de tout le monde en France. Leurs causes dataient de loin; elles prenaient leur point de départ dans les guerres de religion, s'étaient envenimées à l'époque de la Grande Révolution et calmées sous le Premier Empire, pour reprendre avec une véhémence extraordinaire lors de la Terreur Blanche en 1815. La pacification du

(1) Lanzac de Laborie : *La Jeunesse libérale de 1830. Lettres d'Alphonse d'Herbelot à Charles de Montalembert*, etc. Paris, 1908, p. 183.

département, après cette période sanglante, s'effectuait difficilement et lentement. Le baron d'Haussez, qui fut préfet du Gard de 1820 à 1823, s'efforçait en vain de ramener l'union et la concorde dans la bonne société de Nîmes; il finit néanmoins par être révoqué à la suite d'une plainte des dames royalistes de la ville qui l'avaient accusé de donner sa préférence aux protestants (2).

La même division en deux parties s'observait depuis des temps immémoriaux dans d'autres classes de la population nîmoise. « La foule d'artisans qui inonde les boulevards des Casernes ne se mêlera jamais, le dimanche soir, au peuple qui se promène sur les boulevards de la Comédie, » fait remarquer un observateur contemporain (3); on fréquentait des cafés différents; les ouvriers protestants ne trouvaient du travail que dans les entreprises de leurs coreligionnaires, les ouvriers catholiques seulement dans celles des patrons catholiques; on allait jusqu'à demander sa confession à un malade qui se présentait à la porte d'un hôpital (4).

Sous la Restauration, l'état des esprits subit un certain changement. La vivacité des passions resta la même (« Le climat de Nismes étant des plus vifs, les habitants de

(2) *Mémoires du baron d'Haussez publiés par la duchesse d'Almazan*, I-II, Paris, 1896. — Pour arriver à une entente entre les catholiques et les protestants de Nîmes, le baron d'Haussez organisait des réunions à la préfecture auxquelles il invitait les uns et les autres. « Mais elles servaient à rendre plus sensible la haine que chacun se portait, raconte-t-il dans ses *Mémoires*. Dans le principal salon de réception, les femmes catholiques avaient adopté le côté droit, les femmes protestantes le côté gauche de la cheminée. Les hommes se rangeaient également par secte, et peu d'entre eux osaient franchir la ligne fatale de séparation pour aller causer avec des femmes du bord opposé. A table, les noms inscrits à l'avance et les places désignées amenaient forcément un mélange, mais il était très rare que les voisins causassent entre eux, et le plus souvent les propos s'échangeaient d'un travers de la table à l'autre. C'était à désespérer du succès. Je pris le parti d'abandonner ces enragés à leurs antipathies et de ne plus chercher à les réunir. Par une convention tacite, ils s'accordaient au moins dans un point : ils ne vinrent plus à mes réunions que d'une semaine à l'autre, en sorte qu'un jour était consacré aux protestants et l'autre aux catholiques. » (T. I, p. 281.)

(3) Frossard F., pasteur : *Tableau pittoresque, scientifique et moral de Nîmes et de ses environs*, I-II, Nîmes, 1835, t. II, p. 163.

(4) *L'Ermite de la Guyane : Mon arrivée à Nîmes. La Minerve Française*, v. III (septembre 1818), pp. 322-324.

cette ville ne peuvent que l'être aussi, » écrivait déjà en 1768 l'abbé Expilly, auteur connu du *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, T. V, p. 191), mais elles se transportèrent sur un autre plan, de celui de la religion sur le terrain politique. Sous l'influence du régime parlementaire inauguré par les Bourbons, un rapprochement entre les catholiques et les protestants qui professaient les mêmes opinions politiques s'était effectué; les royalistes, indépendamment de leur confession, se réunissaient dans le café Bolze, les libéraux catholiques et protestants chez Grailhe. A mesure que la vie politique de la France se développait, la division en partis progressait à Nîmes. En 1819, le correspondant local de la *Renommée* y distinguait trois groupements politiques : les ultras, les ministériels et les libéraux, celui du *Censeur Européen* en comptait quatre : les ultras, les doctrinaires, les ministériels ou « ventrus » et le parti constitutionnel (5). Mais l'ancienne désunion religieuse n'avait point disparu; invisible elle restait à la base des divisions politiques, les protestants étant la plupart du temps les libéraux et les catholiques formant le parti royaliste (c'étaient les deux partis qui comptaient, les doctrinaires ne constituant à Nîmes qu'un groupement insignifiant et les ministériels changeant de position suivant le moment). En ce qui concerne la position sociale, le parti royaliste comprenait presque tous les anciens aristocrates, une partie de la noblesse impériale

(5) *L'Ermite de la Guyane. Mœurs nimoises. La Minerve Française*, t. III (octobre 1818), pp. 553 et 554; — *La Renommée* du 6 novembre 1819; — *Le Censeur Européen* du 14 août 1819. — « Les ultras, disait le correspondant nimois de la *Renommée*, sourient à la Charte, les ministériels en parlent, les libéraux *la défendent*. Les libéraux sont ce *qu'il* faut *qu'ils* soient; les ultras ne sont rien de ce qu'on devait être, les ministériels sont tout ce que l'on veut. Les libéraux veulent la liberté pour tout le monde, les ministériels ne la veulent pour personne, les ultras la veulent pour eux. Les ultras passent leur temps à rêver, les libéraux à méditer, les ministériels à dîner. Il en résulte que les ultras maigrissent, les libéraux grandissent, les ministériels jouissent. » La description est fort spirituelle, mais le correspondant du journal de Benjamin Constant flattait ses amis politiques et noircissait les partisans des opinions opposées.

et les nouveaux anoblis, le clergé, les cadres des hommes de 1815 et une partie du bas peuple. Dans le parti libéral on comptait les hommes éclairés, tous les commerçants et industriels, des anciens militaires et des habitants des campagnes. Les publicistes de gauche étaient portés à estimer les forces de leurs adhérents de Nîmes comme supérieures, au point de vue du nombre, à celles des royalistes : aux 18.000 protestants que comptait la ville, sur un total de 40.000 habitants, ils ajoutaient encore plus de 8.000 « bons citoyens » parmi les catholiques (6). Ce calcul était faux : le choc porté au pays par les Trois Glorieuses ressuscita les passions religieuses endormies; les personnes qui croyaient peut-être elles-mêmes être partisantes des idées libérales se placèrent dans le camp opposé dès que l'heure de la tourmente générale eut sonné. Il ne faut pas oublier que la classe des artisans et des pauvres était très nombreuse à Nîmes (« le village domine dans la ville », dit un écrivain contemporain) et que c'est elle qui prit la part prépondérante dans l'émeute dont nous allons exposer les péripéties d'après les documents des Archives Nationales.

II

L'agitation commença dès l'arrivée de la nouvelle des ordonnances du 25 juillet. Les ultras et les ministériels jubilaient, les libéraux étaient désappointés et opprimés. Une réunion de leurs chefs eut lieu autour du lit de Madier de Montjau malade, ancien député, conseiller à la Cour de Nîmes, qui avait eu, le premier, le courage de soulever à la Chambre des députés la question de l'impunité des fauteurs des assassinats à Nîmes, en 1815. On y discuta les événements de Paris. Les esprits s'échauffèrent, plusieurs orateurs, dont Adolphe Crémieux, avocat déjà connu de toute la France, étaient d'avis que la disso-

(6) L. Gallois : *Observations rassurantes sur les opinions politiques des habitants du Midi de la France*, Paris, 1831, pp. 13 et 23-24.

lution de la Chambre des députés ordonnée par le ministère de Polignac constituait une violation flagrante de la Charte, que la royauté avait commis un parjure en cassant les élections nationales (7).

Au bout de quelques jours eut lieu une nouvelle secousse causée par la nouvelle de la révolution à Paris. Une grande émotion s'empara de Nîmes. Dans la nuit du 5 au 6 août, le correspondant anonyme du *Courrier Français* écrivait de cette ville à son journal :

Le drapeau national n'a point encore été arboré. On a eu beaucoup d'inquiétude pendant plusieurs jours. Le préfet ne savait quel parti prendre. Point de garde nationale et des jésuites pour garnison. Heureusement le zèle et le patriotisme des négociants a suppléé à tout. Ils ont parcouru tous les quartiers où se trouvent les manufactures, engageant les ouvriers à la paix et à l'union. Les cercles s'étaient également réunis dans le même but, quelles que fussent leurs opinions politiques et religieuses. Cependant tous les lieux publics étaient fermés, et l'on avait envoyé dans les Cévennes pour empêcher les montagnards de venir faire une descente et de compliquer encore la position si embarrassante où se trouve la ville (8).

Il y avait à Nîmes, dans les deux partis, des gens raisonnables qui s'efforçaient d'empêcher des discordes civiles. Au début leur tâche fut couronnée de succès. On lit dans le *National* une lettre expédiée de Nîmes le 6 août :

Nîmes va être sauvée du danger qui le menaçait. Hier, journée à jamais mémorable pour les Nîmois, les deux partis, qui depuis quatre jours étaient en présence, ont mis bas les armes. Le peuple, oubliant ses dissidences religieuses et politiques, parcourt la ville et les faubourgs aux cris mille fois répétés de « Vive la paix! Vive l'union! » A cette heure (six heures et demie du soir), le drapeau tricolore flotte sur la Tourmagne, l'Amphithéâtre et la Maison carrée (9).

(7) Sarrut et Saint-Edme : *Biographie de nos jours*, Paris, 1838, p. 325.
(8) *Courrier Français* du 11 août 1830.
(9) *Le National* du 13 août 1830.

Le conseil municipal lança une proclamation à la population en l'exhortant à la paix et à l'union. Le calme fut maintenu, mais il s'agissait de proclamer et de fermement établir le nouveau régime. Pour faire arborer le drapeau tricolore, Adolphe Crémieux avait dû aller à Lyon chez le lieutenant-général commandant la 19e division militaire, Bachelu, afin de prendre des ordres positifs (10). Bien que le maire de la ville, Chastellier, député à la Chambre, et le préfet du Gard, Planelli de la Valette, eussent donné leur assentiment à la proclamation du conseil municipal, il était manifeste qu'ils ne pouvaient plus rester à leurs postes. Une députation de la ville, de l'avis du préfet lui-même, se rendit auprès du baron Chabaud-Latour, ancien député de gauche, qui était à la campagne et malade, pour l'inviter à venir se mettre à la tête de l'administration. Plusieurs hauts fonctionnaires durent abandonner leurs postes. Le procureur-général, qui, ayant sollicité un congé pour la date du 29 juillet, avait prévenu l'ex-ministre de la Justice que, venant d'avoir connaissance des *salutaires* ordonnances du 25, il oubliait ses affaires personnelles et ne sentait plus que le besoin de rester en ville jusqu'après les élections annoncées par le Gouvernement déchu pour le mois de septembre, fut remplacé par Viger, avocat à la Cour locale (11).

L'administration en partie renouvelée ne sut pas dominer la situation. Celle-ci restait indéterminée, les nouvelles de la capitale étaient contradictoires, les bruits les plus invraisemblables circulaient à Nîmes. Dans les milieux royalistes on annonçait soit le débarquement prochain de Charles X à Cette ou à Aigues-Mortes, soit l'arrivée de l'armée d'Alger pour procéder au renversement de l'ordre nouveau. Les quartiers populaires compre-

(10) *Courrier Français* du 9 août 1830. — Sarrut et Saint-Edme, *op. cit.*, p. 325.

(11) *Courrier Français* du 9 août 1830; — *Le National* du 14 août 1830; — *Gazette des Tribunaux* du 5 août 1830.

naient encore nombre d'anciens membres des *verdets* de 1815 (environ 500) qui profitaient de la confusion générale pour fomenter les troubles et se livrer au pillage. En peu de temps, la situation se tendit tellement qu'un libéral ne pouvait pas se montrer, revêtu des couleurs nationales, dans ces quartiers, en particulier dans la Bourgade, sans être maltraité (12).

L'esprit de concorde céda la place à l'inquiétude. Partout, dans le pays, les maires nommés en 1815 continuaient à gérer les affaires municipales; la formation d'une garde nationale patriote tardait toujours; les fauteurs des déplorables événements de l'époque de la Terreur Blanche se promenaient dans les rues impunément; leurs protecteurs haut placés jouissaient comme auparavant de leur fortune et de leurs honneurs, courtisés par les nouvelles autorités qui s'évertuaient à les faire rentrer dans le giron du nouveau régime (13). Un incident qui eut lieu au commencement du mois d'août vint augmenter la confusion. La majorité des membres du barreau, qui professaient des opinions libérales, réclamaient la prestation du serment par les juges au nouveau Gouvernement et en signe de protestation ne se présentaient pas aux audiences. Des réunions tumultueuses d'avocats eurent lieu, mais les partisans de l'ordre établi ne purent pas convaincre leurs confrères intransigeants. Lasse de cette obstruction passive, la Cour convoqua le barreau pour lui annoncer qu'elle désirait reprendre le lendemain le cours de ses travaux. Une longue discussion s'engagea. Adolphe Crémieux, le porte-parole des libéraux, soutint que jusqu'à prestation de nouveau serment par la magistrature il n'y avait plus de Cour, que le serment même qui liait les avocats à Charles X avait été annulé le jour où l'on avait appris que le roi avait

(12) Arch. Nat. BB18 1315 (3998). *Rapport du procureur-général près la Cour de Nîmes au Grand Juge* du 17 août 1830.
(13) Arch. Nat. BB18 1315 (3998). *Lettre de M. Gasquet, négociant à Sommières, au Garde des Sceaux,* du 3 septembre 1830.

fait tirer sur son peuple. Il fallut que Cassaignols, premier président de la Cour, qui jouissait de l'estime générale des avocats, s'entretînt avec Crémieux pour que ce dernier cessât de s'opposer au vœu des magistrats. Cédant aux instances du digne président, Crémieux ne voulut pourtant pas témoigner par sa présence aux audiences de la Cour qu'il approuvait la décision prise. Il remit alors tous les dossiers des affaires en cours, dont il détenait un grand nombre dans son cabinet, aux avoués et annonça son départ pour Paris. Crémieux occupait une place en vue à Nîmes; c'est à lui qu'on était redevable, en grande partie, de la concorde qui s'était établie aux premiers jours après les Trois Glorieuses; aussi la nouvelle de son prochain départ fit-elle sensation en ville et augmenta-t-elle l'inquiétude des libéraux (14).

III

C'est dans ces conditions que, le 15 août, s'effectua la proclamation du nouveau gouvernement. Elle fut faite le matin et suivie du cortège réglementaire. A cette occasion, on put remarquer que le régime ne jouissait pas de la sympathie de la majorité des Nîmois. Peu d'habitants se rendirent à la fête. Le régiment suisse, dont l'attachement aux Bourbons ne faisait mystère pour personne, refusa d'assister à la solennité. La force militaire y était donc absente, puisque, en dehors des Suisses, il n'y avait à Nîmes que quelques chasseurs et des gendarmes. Le spectacle fut peu réjouissant. Quand le cortège défila dans certains quartiers, les cris de « Vive Charles X » se firent entendre dans les groupes qui stationnaient sur son passage (15). Les fameux *verdets* de 1815 entraient en scène. Comme c'était l'été et jour de fête, tous les habitants étaient dehors, les cafés étaient bondés; par-

(14) *Gazette des Tribunaux* des 5, 6, 7, 8 et 16-17 août 1830; — *Le Constitutionnel* du 11 août 1830.

(15) *Le National* du 6 septembre.

tout des attroupements se formaient. Le quartier populaire des Casernes était très animé; ses fameux cafés, le café Riche et celui de la Garnison regorgeaient de monde; il s'y trouvait beaucoup de gens de Bourgade, quartier voisin habité par la lie du peuple. On y discutait les événements du jour, on poussait des cris de *Vive Charles X*, on invectivait les passants qu'on savait appartenir au parti libéral.

Le soir, vers les neuf heures, on ne se borna plus à de simples provocations; divers jeunes gens qui traversaient le quartier pour voir les illuminations furent séparément assaillis à coups de pierres et de couteau. On se jetait sur eux en criant : « *A bas les libéraux! Les Bourbons ou la mort!* » Un jeune homme fut blessé mortellement au cri : « *Voilà pour toi, chien de libéral!* » Cinq libéraux tombèrent victimes de ces excès. La populace royaliste n'était pourtant pas seule à commettre des crimes. Une bande de libéraux qui, chantant la *Marseillaise,* était venue du centre de la ville, entra en querelle avec un nommé Duprat, partisan des Bourbons, qui fut frappé à coups de couteaux.

Le lendemain 16, les autorités, dans la crainte de collision, firent évacuer les boulevards; mais la jeunesse libérale se réunit en nombre dans la partie de la ville où elle comptait le plus d'adhérents, du côté du pont de Beaucaire, et organisa une manifestation. Les royalistes qui s'y trouvaient furent maltraités. Dans la nuit, deux hommes furent tués dans des circonstances restées inconnues (16).

Les événements des 15 et 16 août divisèrent Nîmes en deux camps ennemis. Les libéraux réclamèrent avec plus d'insistance l'organisation de la garde nationale, l'appel des troupes de Lyon, le désarmement des anciens gardes

(16) Arch. Nat. BB18 1315. *Rapport au ministre de la Justice sur les résultats de la procédure criminelle instruite devant la Cour de Nîmes, à l'occasion des troubles qui ont eu lieu dans cette ville.*

nationaux de 1815, etc., mais « une petite coterie qui entourait les autorités et en rendait l'abord impossible à tout ce qui ne lui appartenait pas, qui avait résolu d'exploiter la révolution à son profit, connue sous le nom *l'oligarchie protestante,* suscitait mille difficultés », comme on l'écrivait de Nîmes à la *Gazette des Tribunaux* (17). Les royalistes envoyèrent dans la campagne des émissaires chargés de répandre une proclamation de Charles X qui invitait les habitants à s'armer et annonçait que bientôt une coalition formidable viendrait les appuyer (18). Les autorités, en prévision des troubles, demandèrent de la force armée; un régiment d'infanterie arriva dans la ville et prit position aux Arènes, d'où l'on pouvait se porter aisément partout où le besoin l'exigerait (19).

Lors des collisions des 15-16 août, neuf personnes furent tuées — sept protestants et deux catholiques dont un faible d'esprit qui se trouvait par accident sur le lieu des attroupements (20). Les autorités judiciaires en attribuèrent la faute principale aux catholiques, partisans de la dynastie déchue. Les protestants étaient désespérés. « Les libéraux furent indignement traités, il y a quinze jours, pour avoir osé se réjouir de ce que nous avions un roi constitutionnel, » se plaignaient-ils dans une lettre à la *Gazette des Tribunaux* (21), mais grâce aux précautions prises, une quinzaine de jours s'écoulèrent assez tranquillement. Le 29 août, dans la matinée, eut lieu le départ du dernier bataillon du régiment suisse qui se transportait à Besançon pour y être licencié. Les royalistes le regrettaient fort. Un millier d'individus, plus de 200 ayant en tête un drapeau blanc, et chacun

(17) *Gazette des Tribunaux* du 17 septembre 1830.
(18) *Le National* du 10 septembre 1830.
(19) *Courrier Français* du 25 août 1830.
(20) Arch. Nat. BB18 1315. *Rapport du procureur général au Grand Juge* du 17 août.
(21) *Gazette des Tribunaux* du 9 septembre 1830.

une cocarde blanche au chapeau, comme l'affirmait le correspondant nîmois de la *Gazette des Tribunaux* (22), accompagnèrent la troupe jusqu'à la sortie de la ville aux cris de : « Vive Charles X ! Les Bourbons ou la mort ! »

A la séparation, « des paroles imprudentes furent prononcées, de coupables espérances furent hautement manifestées », constatait dans son rapport le procureur général. La foule rentra dans la ville et resta à stationner sur divers points. L'animation était grande, les esprits étaient montés. Quelques libéraux qui passaient tranquillement sur les boulevards furent attaqués et ne durent leur salut qu'aux personnes qui vinrent à leur secours. Le colonel de Lascours, commandant militaire du département, membre de la Chambre des députés où il siégeait sur les bancs de gauche (23), parvint à faire saisir quelques malandrins et à les faire conduire en prison. Cet acte ne calma pas l'effervescence qui, au contraire, grandit d'un moment à l'autre. Au milieu du tumulte général, le bruit se répandit qu'on avait tiré sur le colonel, qu'il était tué. C'était inexact : un coup de fusil avait bien été tiré à une certaine distance du colonel au cours d'une rixe entre deux hommes, mais personne n'avait été atteint (24).

Le bruit de l'attentat sur le colonel de Lascours joua un rôle fatal, portant à son comble l'exaspération des libéraux qui avaient grande confiance dans le commandant militaire du département. Bien plus, la nouvelle réveilla un souvenir douloureux : en 1815, le général Lagarde, le seul homme qui avait osé arrêter Trestaillons, le chef des

(22) *Gazette des Tribunaux* du 9 septembre 1830.

(23) Braun : *Nouvelle biographie des députés ou statistique de la Chambre de 1814 à 1829*, Paris, 1830, p. 284.

(24) Ce fait avait été constaté publiquement par de Lascours lui-même; pourtant, dans une lettre circulaire expédiée de Nimes le 30 août aux journaux de gauche de Paris, on lisait : « Le général avait failli être tué. Un coup de fusil, tiré sur lui presque à bout portant, ne l'a heureusement pas atteint. » V. *Courrier Français*, *le Constitutionnel* et *le Journal des Débats*, tous du 6 septembre 1830.

assassins nîmois, avait été tué et son assassin acquitté par le jury composé de catholiques (25).

Les sanglants événements de la Terreur Blanche étaient toujours présents à la mémoire des protestants de Nîmes, et si la jeunesse s'en souvenait vaguement, elle les connaissait cependant fort bien, d'après les récits des anciens.

Un groupe de jeunes gens libéraux s'était rendu à la mairie pour demander des armes et des munitions; on les leur refusa. Ils se portèrent alors sur le boulevard de l'Hôpital et, après avoir inutilement essayé de pénétrer dans la maison d'un armurier, forcèrent la porte d'une boutique de poudre de chasse, où ils enlevèrent une grande quantité de poudre et de plomb. On réunit ainsi quelques centaines d'hommes armés de mauvais fusils de chasse, fourches, bêches, etc. et on fit des patrouilles. La journée s'acheva dans une agitation fébrile.

Les habitants s'arment, écrivait dans la soirée du 30 août le procureur général au ministre de la Justice, les partis s'observent et tout est à craindre (26).

Dans la soirée, le maire distribua lui-même des armes à une centaine d'habitants connus par leur sang-froid. La nuit se passa assez tranquillement, d'après le rapport du procureur général; elle fut très orageuse, la force armée ne parvint qu'avec la plus grande peine à disperser les attroupements nombreux, d'après le correspondant nîmois de la *Gazette de France* (organe royaliste) (27).

(25) Vaulabelle : *Histoire des deux restaurations*, t. V, p. 21 — [Durant] : *Marseille, Nîmes et ses environs en 1815 par un témoin oculaire*, Paris, 1818, p. 54.

(26) Nous nous basons, dans notre récit des événements des 29-31 août et du 1er septembre, sur des rapports du procureur général, en particulier sur celui du 7 octobre 1830, en les complétant par des détails qu'on trouve dans les journaux de Paris de l'époque.

(27) *Gazette de France* du 7 septembre 1830. Les informations du correspondant en question sont sujettes à caution. En rapportant les événements du 29 août, il écrivait : « A peine les troupes licenciées furent-elles sorties de nos murs, qu'une horde composée de 300 ou 400 hommes se pré-

Le lendemain matin la ville présentait l'aspect le plus sinistre : les marchands n'avaient pas osé rouvrir leurs boutiques, les ouvriers n'avaient pas repris leurs travaux, on s'attendait à de plus graves événements. La garde nationale, dont la formation venait d'être décidée et dont les chefs provisoires avaient été désignés par l'autorité, ne fonctionnait pas encore pour des raisons administratives. Las de cette incurie, les libéraux organisèrent eux-mêmes une milice bourgeoise : on prenait tous ceux qui étaient disposés à se défendre en cas d'attaque et on en formait des compagnies. « Tous nos amis s'y mettaient », dit le correspondant de la *Gazette des Tribunaux* (28). « On courait aux armes de tous côtés. Les deux partis avaient formé deux camps », dit-on dans la *Gazette de France* (29). Le peuple était armé principalement de fourches, de faux et même de bêches. Un poste de la milice bourgeoise s'était établi dans l'auberge de la Basigue, rue de la Porte-d'Alais, dans un quartier presque exclusivement habité par des catholiques de la classe du peuple. L'apparition des bourgeois protestants provoqua un mouvement dans la population, des attroupements armés surgirent sur quelques points de la Bourgade. Les autres se retranchèrent dans les vignes sur les hauteurs des moulins à vent qui couronnaient la Bourgade. Grossis en nombre, ils quittèrent, ainsi que leurs complices de Bourgade, les retranchements et vinrent attaquer le poste protestant de Basigue. Une fusillade s'engagea. Une pa-

sente à l'hôtel de la mairie pour demander des armes. Au milieu des vociférations qu'elle faisait entendre par intervalles, les âmes religieuses entendirent avec effroi d'horribles blasphèmes, accompagnés de menaces contre les signes de notre religion qui décorent nos places publiques. » Nous savons qu'en réalité les événements se passèrent tout autrement. « Chose remarquable, certifie le procureur général dans son rapport au ministre du 1er septembre, c'est que la population protestante, armée et maitresse de plusieurs points de la ville, a fidèlement respecté tous les signes extérieurs du culte catholique. On avait beaucoup parlé d'un complot qui aurait eu pour objet de renverser les croix. Mais rien n'en a confirmé l'existence. »

(28) *Gazette des Tribunaux* du 9 septembre 1830.

(29) *Gazette de France* du 7 septembre 1830.

nique indescriptible s'empara de la ville. Les uns se rendirent à l'Hôtel de Ville pour demander des armes, les autres se portèrent hâtivement au secours du poste assailli, pénétrèrent dans le faubourg et forcèrent leurs ennemis à se replier. A l'Hôtel de ville, le maire voulut distribuer des armes à des personnes choisies et fit amener dans cette intention des fusils sur la place de la Commune, mais le peuple se précipita sur la charrette et les fusils furent enlevés sans qu'on pût savoir par qui. Vainement les chefs provisoires de la garde nationale exhortèrent-ils les divers corps de la milice bourgeoise à garder leur sang-froid et à ne pas quitter leur poste, tous leurs efforts demeurèrent inutiles et plusieurs capitaines furent même obligés de marcher sur la Bourgade à la tête des hommes armés et de participer avec eux au combat. Les groupes de libéraux opéraient des perquisitions dans les maisons habitées par des royalistes pour les désarmer.

La veille, un faux bruit avait semé la panique dans les rangs des libéraux; maintenant c'était le tour des royalistes. Dans une rixe violente qui eut lieu entre les deux partis devant l'église Saint-Charles, quelques pierres lancées par la foule atteignirent la boule dorée qui surmontait le piédestal de la croix plantée par les missionnaires (30). Le procureur général Viger, dont nous reproduisons ici le récit, était d'avis que la croix avait été atteinte par accident. Mais si l'on se rappelle le mécontentement qu'avait provoqué à Nîmes antérieurement le bruit seul de l'arrivée des missionnaires (31), on est libre de supposer que la pierre avait été lancée par un protestant fervent ou un catholique provocateur. Quoi qu'il en soit, à

(30) « Hier, après-midi, un combat s'est engagé dans la rue de l'église Saint-Charles; les pierres volaient jusqu'à la hauteur des croisées du second étage », lit-on dans une lettre adressée, le 30 août, de Nimes, à la *Gazette des Tribunaux*, n° du 9 septembre 1830.

(31) « Le bruit court que les missionnaires viendraient à Nimes. On ne peut se figurer l'effroi que cause cette nouvelle », écrivait-on de cette ville à la *Renommée* (n° du 27 novembre 1819).

l'instant même le bruit qu'on voulait abattre les croix et persécuter les catholiques se répandit dans Nîmes.

En expédiant, dans la soirée, son rapport au ministre, le procureur général y ajouta de sa main ce post-scriptum :

Il est huit heures du soir. La ville est dans la désolation. Plusieurs engagements sérieux ont eu lieu entre les partis. Il y a eu des tués et des blessés de part et d'autre.

Dans la journée, il avait voulu que la Cour d'assises continuât de siéger, mais les jurés voulaient tous se retirer; un magistrat faisant partie de la Chambre ne s'y était pas rendu; au tribunal civil plusieurs juges manquaient (32). « Aujourd'hui la terreur était panique, chacun voulait quitter son poste », écrivait au ministre le procureur général.

IV

« Aujourd'hui ce qu'on craint par-dessus tout, c'est l'arrivée des troupes désorganisées des villages voisins, » lit-on dans le même rapport de Viger. Ces craintes n'étaient que trop fondées. Déjà, le 29 août, divers habitants de Nîmes s'étaient rendus à la campagne et avaient cherché à soulever la population catholique par de faux rapports sur l'état de la ville; ils annonçaient que les croix avaient été renversées, que deux maisons avaient été pillées, que s'en était fait des catholiques de Nîmes si ceux des villages voisins ne venaient à leur secours. L'agitation des paysans s'accrut de plus en plus dans la journée du 30 par l'arrivée d'un plus grand nombre de Nîmois, qui annoncèrent qu'on massacrait les catholiques, qu'on avait tué un frère de la doctrine chrétienne et qu'on était en disposition de tuer tous les prêtres. Les émissaires venus dans la commune de Marguerittes criaient : « *Aux armes! Vive la Croix! Il faut marcher!...*

(32) Arch. Nat. BB18 1315. Rapport du 30 août 1830.

Les croix sont abattues, on assassine les catholiques, il faut que tout marche pour défendre la religion! » Ce n'était plus une lutte entre deux partis politiques, l'ancienne guerre religieuse se rallumait, le camp catholique se dressait contre le camp protestant. Partout des attroupements armés se formaient et se dirigeaient vers la ville blasphématrice. Venus de divers côtés, ils parvinrent aux environs de Nîmes, à l'aube du 31, et prirent position au pont du Car et ensuite sur divers autres points des environs de la ville, poussant des reconnaissances jusqu'à ses portes. Leurs effectifs ne cessèrent de grossir en nombre au cours de toute la journée du 31.

Les protestants, de leur côté, avec l'assentiment des autorités, envoyèrent des messages dans l'Ouest du département, dans la Gardenenque habitée par des montagnards de la même confession; la commune de la Vaunage, étant la plus voisine, envoya, au matin du 31, une troupe de 2.000 gardes nationaux. Au cours de la journée, de nombreux détachements de toutes les communes arrivèrent en ville (33). « La population protestante des Cévennes accourait, transportée de fureur pour venger ses frères », communiquait-on dans une lettre adressée au *Précurseur de Lyon* (34).

Les autorités de la ville, cédant à la panique générale, lancèrent des appels de secours dans toutes les directions. Dès qu'on fut informé à Lyon, le 10e régiment de ligne fut expédié à Nîmes.

Dixième régiment, déclarait dans un ordre du jour aux soldats le lieutenant-général Bachelu, je vous envoie à Nîmes. Les bandes des Trestaillons, ceux qui égorgeaient dans le Midi, en 1815 et 1816, excités par les ennemis de notre régénération

(33) *Le Constitutionnel* du 6 septembre 1830; *Gazette des Tribunaux* des 9 et 17 septembre 1830; — *Courrier Français* du 6 septembre 1830; — Arch. Nat. BB18 1315. Rapport du 7 octobre 1830.

(34) *National* du 6 septembre 1830.

politique, menacent de se reformer et de recommencer les scènes de carnage qui ont désolé cette contrée (35).

De Montpellier arrivèrent des mineurs avec deux pièces d'artillerie. Dans la journée du 1er septembre, on vit venir des troupes de Tarascon et d'Arles (36).

Le 31, Nîmes présentait ainsi l'aspect d'un camp militaire. L'équipement de la plus grande partie des forces qui allaient s'affronter était assez piteux, mais la bravoure, surtout celles des gens de la Vaunage, connus par leur ardeur protestante, suppléait à l'insuffisance de l'armement. Dans la matinée, un gendarme d'ordonnance alla sur le chemin de Beaucaire au-devant d'un régiment d'infanterie qui devait arriver à Nîmes. Il fut entouré d'une vingtaine d'hommes armées qui le conduisirent au pont du Car où étaient campés les paysans catholiques. Là on se livra à quelques voies de fait envers lui. Sur la représentation de personnes qui firent observer que ce gendarme pourrait être utile à une négociation, on le fit retourner en ville, suivi de trois parlementaires. Chemin faisant, le groupe rencontra un officier envoyé par le colonel de Lascours en reconnaissance; tous se rendirent chez le commandant militaire. Les parlementaires lui remirent une note, sans signature et d'une écriture inconnue, dans laquelle les campagnards catholiques protestaient de leur soumission au Gouvernement et faisaient connaître qu'ils s'étaient réunis dans l'unique but de défendre les pères de familles qui avaient fui la ville et les catholiques qui y étaient restés. Ils demandèrent le renvoi immédiat de la milice de la Vaunage, assurant qu'ils déposeraient les armes dès qu'elle serait partie.

Entre temps, les autorités, afin d'éviter une collision sanglante, s'étaient adressées à l'évêque de Nîmes pour le prier d'user de son influence pour rétablir le calme. Le

(35) *Gazette de France* du 7 septembre 1830.
(36) *Le National* du 10 septembre 1830; — *Gazette des Tribunaux* du 8 septembre.

vénérable vieillard accéda à cette demande et fit une tournée dans la ville, en exhortant les fidèles à la réconciliation et à la paix; mais ses paroles ne trouvèrent pas d'écho favorable (37). Dans les milieux protestants, on affirmait que l'évêque de Nîmes avait fait de sa propre initiative des démarches auprès des autorités, accompagné du curé Bonhomme et qu'il avait déclaré que si l'on promettait de laisser impunis les paysans insurgés et de ne point les inquiéter dans leurs foyers, lui et son adjoint se faisaient forts d'aller les désarmer à la tête de la troupe de ligne (38).

Le curé Bonhomme était présent à la conférence de la délégation avec le colonel de Lascours. Celui-ci ayant refusé de traiter avec des rebelles et ayant insisté sur le départ des paysans sans conditions, le curé Bonhomme transmit aux parlementaires une lettre pour les insurgés dans laquelle il leur parlait de l'état de la ville et les priait instamment de se retirer. Au moment où l'on reconduisait la délégation, la troupe des paysans catholiques s'était avancée jusqu'à environ 500 pas de Nîmes. Elle comptait de 1.700 à 1.800 hommes, la plupart mal armés de fourches et même un grand nombre étant sans armes. On convint qu'ils se retireraient pendant la nuit à deux lieues de la ville et que les parlementaires emploieraient toute leur influence pour les engager à se séparer. Les parlementaires tinrent parole; vers les quatre heures du matin, la plus grande partie des paysans qui se trouvaient sur le pont du Car se dispersèrent. Jusqu'à ce moment, ils s'étaient gardés militairement, ayant devant eux une troupe de 600 hommes d'infanterie et 200 cavaliers. Des deux côtés, à la portée du pistolet, on avait mis des sentinelles (39).

Le rassemblement du pont du Car se retira, mais au

(37) *Gazette de France* du 7 septembre 1830.
(38) *Courrier Français* du 6 septembre 1830.
(39) Arch. Nat. BB18 1315. Rapport du procureur général du 7 octobre 1830; — *Le National* du 10 septembre 1830.

point du jour du 1er septembre un autre attroupement de paysans, moins considérable que celui de la veille, fut signalé du côté du chemin d'Arles. Sur l'ordre du préfet, le colonel de Lascours avait avancé la troupe contre ce rassemblement et, après sommations en règle d'avoir à se retirer, avait donné l'ordre d'employer la force. A l'approche des soldats, les individus qui faisaient partie de l'attroupement s'enfuirent et jetèrent leurs armes. Les chasseurs les poursuivirent dans toutes les directions, arrêtant indifféremment tout homme qu'ils rencontraient sur les chemins. Environ 80 personnes furent ainsi conduites en prison.

De la sorte prirent fin les troubles de Nîmes, suivis d'une invasion des paysans d'alentour, au mois d'août 1830. Dans son rapport sur les événements, le procureur général écrivait :

> La guerre civile était imminente, mais quelque grave que fût un pareil fléau, il en est un autre que nous redoutions bien plus encore, celui d'une anarchie complète et d'un nouveau 1815 en sens inverse du premier. Les citoyens de la basse classe du peuple poussaient à ce parti. Ils méconnaissaient la voix de leurs chefs et les hommes les plus populaires avaient entièrement perdu l'influence qu'ils exerçaient sur eux. Le général lui-même a été menacé par des forcenés de ce parti qui voulaient détruire les autorités existantes et tout bouleverser (40).

L'état de siège fut proclamé. La police fut confiée à l'autorité militaire. L'ordre du jour affiché dans les rues portait que tout habitant de Nîmes qui circulerait sans être paré des couleurs nationales serait arrêté sur-le-champ. Il était défendu de se promener après 8 heures du soir sans lanterne. Il n'était pas permis de se réunir à plus de cinq personnes (41).

(40) Arch. Nat. BB18 1315. Rapport du procureur général du 1er septembre 1830.
(41) *Gazette de France* du 10 septembre 1830.

A la suite des événements des 29, 30 et 31 août et du 1er septembre, cent douze personnes furent poursuivies judiciairement; mais sur ce nombre vingt-quatre seulement furent traduites soit devant les assises (II), soit en polices correctionnelle; les autres furent relachées, faute de prévention. L'instruction faite au sujet des attroupements des paysans démontra qu'ils n'avaient pas eu de chef, que tout y avait été concerté sans discipline et sans ordre, qu'aucun signe extérieur n'avait annoncé un projet « contre-révolutionnaire ».

Ce n'est pas, faisait remarquer pourtant le procureur général, que les insurgés ne fussent animés d'un esprit d'hostilité contre ce gouvernement. S'il fallait rechercher leurs opinions, leurs dispositions au désordre, nul doute qu'on ne trouvât en eux tout ce qui pourrait former des séditieux d'une autre époque (42).

Pour résumer ce que nous venons d'exposer, nous devons constater que la paix et l'union qui régnèrent les premiers jours à Nîmes après les Trois Glorieuses firent bientôt place à une lutte politique qui se transforma en peu de temps en une lutte religieuse; partie des classes aisées et éclairées, elle s'étendit à toute la population non seulement de la ville, mais aussi de ses environs; les sentiments de classe y ont joué un certain rôle, mais relativement peu important.

V

Le 3 septembre, le procureur général de Nîmes écrivait au ministre de la Justice : « Le pays jouit depuis hier de la tranquillité. » C'était une tranquillité de surface. Les protestants du Gard gardaient rancune aux autorités. Ce même jour du 3 septembre, un nommé Gasquet, négociant à Sommières, disait dans une lettre adressée au même ministre :

(42) Arch. Nat. BB18 1315. Rapport du procureur général du 7 octobre 1830.

Je doute fort que nos autorités vous aient signalé leur apathie et la fausse direction adoptée par elles.

Les protestants étaient mécontents surtout parce qu'on ne sévissait pas contre les protecteurs des pillards de 1815.

Les grands coupables, disait Gasquet au ministre, jouissent en paix de leur fortune et de leurs honneurs acquis au prix du sang de leurs concitoyens, ou intriguent peut-être, préparant des émeutes et des révoltes nouvelles, comptant sur une impunité qui ne leur a jamais manqué (42 bis).

En faisant cette supposition, Gasquet, négociant à Sommières, ne se trompait pas. Nous en avons la preuve dans une lettre, interceptée par la police et gardée aux Archives Nationales, d'un abbé Ginestière au supérieur du séminaire de Nimes, M. Bouccarut. Cette lettre, expédiée en automne 1830, nous révèle les sentiments qui animaient le parti catholique. Elle commence par un exposé de l'état d'esprit général dans le Gard.

Ici, dit l'abbé à son correspondant, toujours la même folie pour la Révolution et l'impiété. Il faut donc encore des plus grands maux pour nous châtier. Tel est l'avis de tous les gens de bien.

Puis nous y apprenons les bruits qui couraient dans les milieux bien pensants. On y parlait d'une nouvelle invasion des étrangers, qui n'étaient pas encore venus à cause de multiples obstacles qu'ils avaient rencontrés dans leurs pays, mais viendraient sûrement au printemps prochain.

On dit, écrivait l'abbé, que les souverains ont résolu la destruction de Paris. Les personnes pieuses parlent de certaines prophéties qui annoncent la même menace : Dieu les entende tous! Paris fait le mal de la France, de l'Europe et du monde

(42 bis) Arch. Nat. BB18 1315. Lettre de Gasquet, négociant à Sommières, au Garde des Sceaux du 3 septembre 1830.

entier. Les doctrines qui en partent vont tuer partout la foi et la société.

Le passage suivant est assez caractéristique des milieux où circulaient ces bruits.

On dit, communique Ginestière, qu'on vient de découvrir que Philippe est le chef secret de la franc-maçonnerie, et que le plan est de placer ses enfants à la tête des nations de l'ancien continent : alors la vieille Europe perdrait la foi.

En cas d'une invasion étrangère, il fallait, d'après l'auteur de la lettre et ses amis politiques, soulever le Midi et l'Ouest simultanément : « les chefs royalistes s'en occupent ici », faisait remarquer l'abbé. Passant aux affaires en cours, il racontait qu'en septembre une société secrète s'était formée dans le département du Gard, dont le but était de lutter contre le mouvement libéral. Les adhérents de cette organisation allaient aux théâtres siffler « les pièces impies » et dans les réunions publiques «pour adoucir l'irritation soulevée contre les ex-ministres »; on adressait des lettres anonymes aux rédacteurs en chef des journaux et de divers côtés « pour inviter à la circonspection ».

N'était le désir de sauver les ministres, terminait l'abbé, on pousserait ferme au mouvement; Paris tomberait dans la fureur des révolutionnaires, c'est un grand mal, mais il est nécessaire (43).

Nous ne savons pas dans quelle mesure les événements ultérieurs, dont nous allons parler, eurent pour cause l'agitation royaliste. Ils étaient plutôt la suite naturelle de l'excitation et de l'animosité provoquées par ce qui s'était passé à Nîmes au mois d'août. Comme nous l'avons indiqué, la lutte religieuse s'était étendue, à la fin de ce mois, aux environs de la ville. Arrêté à Nîmes, le mou-

(43) Arch. Nat. BB18 1315 (3998). Lettre de l'abbé Ginistière à M. Boucarut.

vement ne laissait pas de progresser et de s'étendre sur tout le département. Le 30 août encore, on écrivait d'Alais au *National* que le curé avait refusé de faire chanter le *Domine salvum fac regem,* que l'un des députés envoyés en cette ville pour demander aux protestants s'ils avaient besoin d'un secours avait été frappé et blessé, etc. (44). Le 8 septembre, le procureur général rapportait au ministre de la Justice que dans l'arrondissement d'Alais deux communes, l'une catholique, l'autre protestante, étaient entrées en conflit et que dans la commune d'Aimargues le drapeau tricolore avait été enlevé et le drapeau blanc réarboré. Ce même rapport nous apprend que les autorités militaires conseillaient d'opérer le désarmement des villages et des habitants de Nîmes; examinée à Paris, l'opération fut déclinée comme illégale (45).

Les autorités du Gard s'efforçaient de leur mieux de faire oublier les tristes événements du mois d'août. Dans ce but, elles adressèrent au pouvoir central une demande d'amnistie pour tous ceux qui avaient pris part aux troubles. Une des raisons de cette démarche était d' « éviter l'éclat d'un long procès et les plaidoiries irritantes des avocats ». La demande fut favorablement accueillie en haut lieu; l'amnistie fut accordée (46).

Cette sage mesure de clémence n'apporta cependant pas une accalmie. Le 27 octobre, Viger annonçait de nouveau au ministre que de tous côtés il recevait des avis inquiétants sur l'état de fermentation du département. Il y eut des troubles à Aymargues, à Saint-Quentin, à Soumène, à Alais, à Saint-Gilles et sur d'autres points.

La population, écrivait-il, était hier [à Nîmes] toute entière

(44) *Le National* du 5 septembre 1830.

(45) Arch. Nat. BB18 1315 (3988). Rapport du procureur général au ministre de la Justice du 8 septembre 1830.

(46) Arch. Nat. BB18 1315 (3998). Rapport du ministre de la Justice au roi, du 9 octobre 1830.

sur les boulevards, des groupes nombreux s'adressaient des provocations atroces.

Le 7 novembre, une collision entre les soldats et la foule eut lieu à Sommières; on tira sur les soldats; ceux-ci firent feu à leur tour : un tué, une femme et un soldat blessés. « L'exaspération du parti absolutiste était au comble (47). »

Les plaintes adressées à Paris sur la conduite arrogante des royalistes du Gard n'émanaient pas seulement des autorités locales. Le ministre de la Justice communiquait, le 14 novembre, au procureur général de Nîmes qu'il avait reçu un grand nombre de lettres où on lui annonçait que les partisans du gouvernement déchu se montraient à découvert, arboraient la cocarde blanche, insultaient ceux qui portaient la cocarde tricolore, ainsi que la garde nationale, etc. D'après ces informations, des troubles avaient eu lieu à Alais, à Soumène, à Uzès, à Apaillargues, à Sommières, à Manduel, etc. Le procureur général, confirmant ces plaintes, parlait dans sa réponse du « mauvais » esprit qui animait le département, dont « les 2/3 sont imbus d'un esprit carliste et fanatique », et rappelait, en outre, à son chef « les ressentiments haineux qu'inspirent les souvenirs des traitements atroces » dont le Gard avait été victime en 1815 (48).

Dupont (de l'Eure) avait puisé ses informations principalement dans une lettre que lui avait écrite le baron Chabaud-Latour, préfet du Gard, pendant la période ayant suivi immédiatement la Révolution de Juillet. Le préfet rapportait au ministre qu'à Saint-Quentin, le 17 octobre, on avait promené, sans opposition, un âne ayant une cocarde tricolore à chaque oreille et une au milieu du museau; qu'à Uzès, les royalistes faisaient tout pour per-

(47) Arch. Nat. BB18 1315. *Lettre du ministre de la Guerre au ministre de la Justice*, du 15 novembre 1830; — *lettre du procureur général au ministre*, du 11 novembre 1830.

(48) Arch. Nat. BB18 1315. *Lettre du Garde des Sceaux*, du 14 novembre 1830; — *lettre du procureur général au Grand Juge*, du 20 novembre 1830.

suader la population que le gouvernement allait être renversé et que Charles X reviendrait; qu'à Sommières, il fallait envoyer des troupes pour garder les libéraux; qu'à Nîmes, des gardes nationaux isolés avaient été insultés, qu'on y avait crié m... pour la garde nationale, qu'on y avait affiché des placards où était écrit : « Vive Charles X! Les Bourbons ou la mort! Habits de gardes nationaux à vendre! » etc. A Aillargues, les libéraux lassés des menaces du camp opposé organisèrent une souscription pour acheter de la poudre et des balles afin de se défendre (49).

L'état moral des départements voisins, en particulier, de la Lozère et de l'Ardèche, était excellent, mais dans le Gard les troubles continuaient. On captait avidement le moindre bruit provenant de la capitale pour le grossir et y trouver le prétexte pour mener la campagne; la moindre difficulté du nouveau gouvernement y était commentée comme une preuve certaine de son échec imminent.

Les dernières menées des carlistes coïncident avec la nouvelle des troubles à Paris dans la journée du 18, dénonçait Viger au ministre le 20 novembre, avec celles de diverses fluctuations ministérielles.

« Les bruits de guerre ont réveillé l'espoir des carlistes et leur joie a éclaté, » annonce-t-il dans sa lettre du 6 décembre. Quatre jours après, il signale une agitation dans la commune de Saint-Quentin « depuis les bruits de guerre ». Le lendemain, il dit dans sa lettre : « Il y circule les bruits les plus contradictoires et les plus étranges. » On s'agitait aussi beaucoup à cause du procès des ex-ministres de Charles X qui était imminent.

Si les bruits de guerre prennent plus d'intensité et que le procès des ministres agite la capitale, rapporte Viger, nul doute que nous en aurons ici un contre-coup (50).

(49) Arch. Nat. BB18 1315. *Lettre du baron Chabaud-Latour,* du 5 novembre 1830.
(50) Arch. Nat. BB18 1315. *Lettres du procureur général* des 20 novembre, 6, 10, 11 et 16 décembre 1830.

Si dans les milieux royalistes du Gard on s'entretenait du renversement prochain du régime, par contre dans ceux des libéraux on se chuchotait la nouvelle d'un complot de *verdets* dans le département. On prétendait que divers marchands avaient vendu une grande quantité de drap vert pour l'habillement des compagnons, que les officiers en étaient déjà tous nommés, principalement parmi ceux qui avaient figuré, en 1815, dans les rangs des *Miquelets*. Les autorités locales y ajoutaient foi; elles citaient, comme une pièce de conviction, une proclamation dite du duc d'Angoulême, trouvée dans les rues de Sumène; cette proclamation, qui semblait rédigée dans le pays même par une personne appartenant à la classe noble, était pleine d'injures pour la personne de Louis-Philippe et excitait à la guerre civile. Le grand nombre de fautes d'impression dont elle fourmillait laissait à supposer qu'il en avait été tiré une grande quantité de copies. Les autorités militaires du Gard étaient persuadées de l'existence d'un complot. A la suite de ces rapports, le ministre de la Guerre jugea nécessaire de prescrire aux officiers généraux commandant la région des mesures à prendre en cas d'insurrection (51).

L'année 1830 s'acheva de la sorte, dans le Gard, dans un état de confusion générale et dans la plus grande inquiétude. De l'état des arrêts rendus pour délits politiques depuis le 1er octobre au 27 décembre de cette année, il ressort que le nombre des affaires portées devant les tribunaux fut de vingt dans l'arrondissement de Nîmes, de dix-huit dans celui d'Alais, de quatorze dans celui d'Uzès, et de cinq dans celui du Vigan. Pour la plupart, c'étaient des procès en raison de cris et de chants séditieux, mais il y en avait aussi pour délits comme attroupements défendus, rixes entre personnes apparte-

(51) Arch. Nat. BB18 1315. *Lettres du procureur général*, des 6 et 27 décembre 1830; *du ministre de la Guerre au ministre de la Justice*, du 23 décembre 1830 et du 7 janvier 1831 et *du substitut du procureur du Vigan*, du 22 décembre 1830.

nant à divers partis politiques, rébellion contre la force armée, etc. (52).

La lecture des rapports concernant ces affaires amène à la conclusion que l'animosité religieuse provoquée dans le département du Gard par les événements du mois d'août 1830 s'était effacée pour laisser place à une lutte des partis politiques. Mais on aurait tort de penser qu'une réconciliation entre les catholiques et les protestants ait eu lieu; la discorde religieuse durait toujours, mais elle ne se manifestait pas aussi violemment qu'auparavant.

VI

L'année 1831 arriva. Dans le rapport pour le mois de janvier, le chef de la gendarmerie départementale écrivait :

Un profond malaise, une sourde inquiétude se font généralement sentir. Nul n'est satisfait. Les amis de notre glorieuse révolution se plaignent de ce que, tandis que sur tous les points de la France les populations entières se livrent à la joie, on peut à peine dans ces contrées manifester son contentement. De leur côté, les carlistes, que la haine et le fanatisme dévorent, ne peuvent se résoudre à voir cette portion des habitants, opprimés depuis la Restauration, les protestants, participer à des droits qu'ils croyaient devoir n'appartenir qu'à eux seuls.

Mais les catholiques n'étaient pas seuls à rendre difficile la tâche des autorités dans le Gard.

Ce n'est pas, lisons-nous dans le même rapport, qu'un frein puissant ne soit nécessaire pour contenir ce qu'on appelle ici le parti protestant. Les hommes appartenant à ce culte ne sont pas tous des anges (53).

Les protestants étaient fort mécontents des autorités locales. Ils les accusaient hautement de faiblesse à l'en-

(52) Arch. Nat. BB18 1315. *Lettres du procureur général* des 27 décembre 1830 et du 1er janvier 1831.
(53) Arch. Nat. F7 4004. *Rapport de la Gendarmerie pour le mois de janvier 1831.*

droit des royalistes; ils s'en plaignaient dans les lettres à leurs amis haut placés à Paris; ils les dénonçaient au Gouvernement. La garde nationale nouvellement formée, composée en grande partie de protestants, faisait souvent montre de cet esprit d'opposition. On hésitait à l'employer pour la répression des troubles, car elle agissait alors avec plus de violence que les troupes de ligne : une raison de plus pour le mécontentement. Les rapports entre « le parti protestant » et les fonctionnaires de l'Etat étaient tendus. A Andouze, on vit même les libéraux organiser un meeting de protestation contre le maire de la ville, un appel anonyme provoquant les habitants, presque exclusivement protestants, à une insurrection contre les autorités (54).

L'énervement des protestants est pourtant facile à comprendre. Leur avoir et leur vie se trouvaient sous la menace d'un danger permanent. Dans leurs maisons, ils n'étaient pas plus en sécurité que dans la rue. La haute et la moyenne classe des catholiques ne couraient par contre aucun risque, pouvaient tranquillement vaquer à leurs occupations; c'étaient les basses couches de la population catholique, *infima plebs,* qui prenaient part au mouvement, ignorantes, fanatiques et constamment remuées par des agitateurs occultes, prêtres, fonctionnaires révoqués, hommes de 1815. Les protestants étaient tous, sans distinction de fortune et de position sociale, sous l'épée de Damoclès. Tout leur paraissait donc suspect et dangereux, la moindre provocation prenait des proportions démesurées (55).

L'année 1831 s'écoula, les troubles dans le département continuaient. « A Nîmes, le moindre événement peut amener la guerre civile », rapportait au ministre de l'Intérieur le chef de la gendarmerie locale. Les habitants

(54) Arch. Nat. BB18 1315. *Rapports du procureur général*, du 27 décembre 1830 et des 17 et 24 janvier 1831.

(55) Arch. Nat. BB18 1315. *Lettres du procureur général*, du 27 décembre 1830 *et du sous-préfet de l'arrondissement d'Alais* du 4 février 1831.

de la plupart des villages voisins étaient armés et n'attendaient qu'un ordre pour fondre sur la ville. Le 11 janvier eut lieu une échauffourée, la garde nationale y commit des excès. Le 23 du même mois, désordres à Uzès : des soldats et des gardes nationaux reçoivent des coups de pierre et de tuiles lancées des toits. En mars on signale des troubles en maints endroits provoqués par l'ordre du Gouvernement sur le déplacement des croix érigées sur les places publiques, plusieurs maisons protestantes sont incendiées. En avril, de nouveaux désordres occasionnés par la plantation d'un arbre de la liberté et par l'enlèvement des fleurs de lys fixées aux croix des voies publiques; rixe entre catholiques et protestants à Sénilhac, manifestation carliste au Vigan, on chante dans les rues « La Parisienne » parodiée avec un refrain conçu à peu près en ces termes : « *En avant, marchons contre ces canailles! pour les croix mourons!* » A Saint-Ambroix, la foule assaille les gendarmes, de même à Saint-Florent; à Couillargues, dans la banlieue de Nîmes, un individu armé d'un fusil somme quatre cultivateurs de déposer la cocarde tricolore dont ils étaient parés. Au mois de mai, graves événements à Alais. En juillet, agitation à Nîmes, la force armée est déployée pour dissiper des attroupements, des membres de la magistrature sont insultés par la garde nationale et les libéraux; de fâcheux incidents ont lieu à Alais : « les coups de pierre n'ont été comprimés que par quelques coups de baïonnettes »; on écrit de Nîmes au *Courrier Français*, le 26 de ce mois : « Nous sommes ici dans une position très critique. » Au cours d'une rixe entre carlistes et « patriote », la rage atteint un tel degré que des barres de fer rouge sont jetées sur les combattants. Au mois d'octobre, plusieurs collisions à Nîmes; à Saint-Ambroix on abat l'arbre de la liberté. En novembre, le bruit des troubles ouvriers de Lyon arrive à Nîmes; la ville comptait aussi un grand nombre d'ouvriers; « on a voulu

les exploiter, rapporte le chef de la gendarmerie, mais la population, dont une partie éprouve pour l'autre un éloignement invincible, n'a pas pu s'associer pour agir dans des vues communes ».

Durant les premiers mois de l'année 1832, on assiste dans le Gard au même spectacle de lutte entre deux partis autant religieux que politiques. Une émeute a lieu, en janvier, à Saint-Quentin; des troubles éclatent, en mars, à Nîmes, à Alais et au Vigan. Le bruit du choléra à Paris, arrivé à Nîmes au cours du mois d'avril, la nouvelle de la mort de Casimir Perrier, le ralentissement des affaires, tout cela surexcite les esprits des carlistes : « au moment où nous écrivons ces lignes, lisons-nous dans le rapport de la gendarmerie pour le mois d'avril, les légitimistes annoncent que la chute du gouvernement ne saurait être éloignée et qu'avant le 15 mai les partisans de Henri V verront leurs vœux exaucés (57) ».

Le calme se rétablissait bien lentement. Ce ne fut qu'au cours de l'année 1833 que les habitants du Gard commencèrent à jouir d'une tranquillité relative. Les affaires reprenaient, on travaillait et on pensait moins à descendre dans les rues. Dans toutes les classes de la société se manifestait une certaine disposition pour les plaisirs.

Il faut pourtant dire, constate, en janvier 1833, le chef de la gendarmerie du Gard, qu'à Nîmes, comme dans les autres villes du département, on voit bien rarement dans les mêmes réunions les hommes que la Restauration avait déjà désunis et que les opinions les plus extrêmes séparent encore davantage depuis 1830 (58).

S. POSENER.

(57) Arch. Nat. F7 4004. *Rapports de la Gendarmerie pour les années 1831 et 1832;* — *Rapport du procureur général* du 28 janvier 1831; — *Le Courrier Français* du 2 août 1831.

(58) Arch. Nat. F7 4004. *Rapport de la Gendarmerie pour l'année 1833.*

« *FIGURES* »

PAUL VALÉRY

—

La destinée de M. Paul Valéry est une destinée singulière. Après s'être retiré de la littérature, vers 1900, au moment de l'extinction du Symbolisme, il y faisait une rentrée triomphale, trois ou quatre lustres plus tard, en pleine vogue du surréalisme et des théories de l'art onirique et subconscient, avec des poèmes de forme classique, d'une lucidité intellectuelle si aiguë ou si volontaire qu'ils en avaient l'éclat des feux inextricablement croisés du diamant.

Venant à la suite de celui du psychologue Marcel Proust, reconstructeur passéiste avec de vieux matériaux, son succès paradoxal étonnera, plus tard, les critiques, si leur scepticisme ne s'en amuse...

On a dit M. Valéry le continuateur de Mallarmé, dont il aurait, en quelque sorte, réhabilité la mémoire ou recueilli les lauriers en entrant à l'Académie française. Mais s'il est vrai que l'influence de l'auteur d'*Hérodiade* se discerne dans ses premiers vers, et qu'il n'a oublié aucun des enseignements de ce maître, il se rattache à une tradition plus ancienne que celle du Parnasse en rejoignant, par l'Ecole Romane et M. Raymond de La Tailhède, le XVII[e] siècle et Malherbe, dans sa recherche logique de la filiation de « poésie pure ».

D'une telle poésie, des définitions multiples ont été données, et par M. Valéry lui-même qui a rappelé le vœu des symbolistes : « Reprendre à la musique leur bien. » Mais un poème qui accuse des prétentions symphoniques

n'est pas plus « pur » qu'un tableau qui en témoigne de romanesques. Je crois qu'une œuvre en vers ne tend vers l'intégralité lyrique (car elle ne saurait la réaliser absolument) que dans la mesure où elle se débarrasse des éléments passionnels ou discursifs, étrangers à ses fins propres. Et la poésie la plus « poétique », à en juger du moins par les exemples que nous offrent les initiés, est celle qui pratique une langue aussi distincte que possible de la prose, lui fallût-il pour cela recourir à des artifices de syntaxe.

Cette poésie est donc surtout affaire de technicité, c'est-à-dire de combinaisons et de calculs, et ne saurait convenir, cela va de soi, à des tempéraments trop riches et surtout trop fougueusement impatients de s'exprimer, celui qui s'y adonne y réussissant mieux la tête froide qu'en proie au délire de l'inspiration.

Pour M. Valéry, en tout cas, point d'obligation spéciale à l'origine de ses poèmes, où n'entre aucune participation affective.

La littérature a été pour moi, a-t-il écrit un jour à M. Robert Kemp, un mode d'activité que j'ai pris, que j'ai laissé, que j'ai repris, selon les circonstances; mais toujours comme exercice ou expérience, ou nécessité. Jamais comme objet essentiel de mon esprit. C'est le travail qui m'intéresse en elle, et la qualité de ce travail. Mais non le résultat.

Du lieu altièrement abstrait où, semblable à son héros, M. Teste, rien n'a d'intérêt pour lui que « sous le rapport de l'intellect », il répudie toute création qui a besoin de suivre « le chemin des glandes ». Comme Léonard de Vinci, « ce maître de ses moyens, ce maître du dessin, des images, du calcul », M. Valéry a trouvé, ou prétend avoir trouvé « l'attitude centrale à partir de laquelle les entreprises de la connaissance et les opérations de l'art sont également possibles », et ce n'est pas pour obéir à son démon qu'il s'est fait poète, mais pour se prouver la

puissance des moyens dont dispose l'unité de l'esprit dans son duel avec la diversité des choses, celles-ci finissant par se classer « d'après la facilité ou la difficulté ».

Aussi, est-ce à l'inverse de Keats, dont on a voulu pourtant le rapprocher, mais qui laissait *l'âme* se dégager de la sensation dans ses poèmes, que compose M. Valéry. Il illustre en vers une idée ou, plus exactement, fait allusion à une idée en la transposant dans le domaine sensible... Et comme cette idée se réfère toujours au problème néoplatonicien de l'être et du non-être, on devine que les variations qu'elle propose à son ingéniosité sont d'autant moins susceptibles d'émouvoir un nombre étendu de lecleurs qu'il use d'un style elliptique jusqu'à l'hermétisme et hardiment archaïque, le plus souvent...

L'eau de la fontaine où se mire son Narcisse n'est pas troublée par le battoir des laveuses, et quoique son Monsieur Teste, qui prétendait n'avoir pas besoin de quitter la chambre pour découvrir l'univers, ait délégué Socrate au spectacle de danse, il ne court pas le risque que ses transcendantes réflexions soient galvaudées.

M. Valéry ignore, il est vrai, « la joie naturelle d'être poète », s'il s'affirme l'esthète qui, depuis Mallarmé, a le plus enrichi notre poésie de « merveilles exceptionnelles », entendez de vers se suffisant à eux-mêmes par leur beauté, indépendamment de la pièce dont ils font partie.

Epris de perfection jusqu'au raffinement, jusqu'à la préciosité même, il manque, je ne dirai pas *de* souffle, mais *du* souffle, pour élargir à la métaphysique le sens trop restreint de l'expression. Il a réussi, avec un art qui révèle la force et la souplesse de sa rare intelligence, à assembler des strophes et des images en conformité avec un ordre particulier de méditations, mais — à part, peut-être, dans *Le Cimetière marin* — il n'est jamais parvenu à faire œuvre organiquement harmonieuse, ce qui n'est donné qu'à la spontanéité du génie.

On ne saurait ne pas l'admirer. C'est un penseur, non

à la façon des philosophes, mais des essayistes, et qui écrit dans la prose la plus ferme, en même temps que la plus élégamment articulée. Rien de ce qu'il dit qui soit banal, n'abandonnât-il à ses lecteurs que « les débris d'on ne sait quel grand jeu ».

« J'aime la pensée comme d'autres le nu, qu'ils dessineraient toute leur vie », a-t-il déclaré. Et il nous la fait aimer en la révélant sous mille aspects nouveaux que nous ne soupçonnions même pas. Comme elle est diverse! Et suggestive! Et lumineuse! Décevante, aussi, en sa « netteté désespérée »!

A bien voir, je découvre beaucoup de tristesse dans l'aristocratique attitude de M. Valéry, dans son dédain de l'illusion, dans sa méfiance de ce qui enivre, dans son « refus indéfini d'être quoi que ce soit », — dans son nihilisme supérieur, en un mot.

JOHN CHARPENTIER.

LE BAISER FROID [1]

—

IX

La douleur du cœur, comme la douleur physique, n'atteint pas dans le premier moment toute sa violence. Pascaline avait passé quelques heures dans une sorte de coma, puis, à mesure que le temps passait, ses pensées tourbillonnantes avivaient, aigrissaient sa déception et ses regrets. Elle reprit le sentiment du réel en voyant passer la voiture qui emportait Marillac. Jusqu'à cet instant, elle portait inconsciemment l'espoir de le revoir, de se revoir, de se défendre; devant cette fuite, il lui sembla mourir une seconde fois; elle sombra dans la fièvre et les larmes, garda juste assez de raison pour dire à son père que, souffrante, elle ne voulait pas être dérangée et qu'il fallait prévenir Rose de ne pas compter sur elle pendant deux ou trois jours.

— Ces jeunesses, ça s'écoute, dit le vieil homme à Rose en s'acquittant de la commission; hier, elle allait bien, té!

— Laissez-la se reposer, dit Rose, j'irai la voir lorsqu'elle se sentira mieux.

Et, prudente, elle avait attendu le départ des autres pour provoquer des confidences. Cela n'avait pas été très difficile. Pascaline, dans sa détresse, était à la merci de ces quelques paroles de bonté que l'on a rarement l'occasion d'entendre au moment où on les appelle. Elle fut touchée par les promesses de l'Américaine, flattée par l'intérêt qu'elle lui marquait; elle lui donna sa confiance et reprit un peu d'espoir.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 768, 769 et 770.

Lorsque Archibald et Simon revinrent, elle attendait avec assez de calme et rassérénée le résultat de démarches dont Rose ne lui avait pas caché qu'elles étaient délicates, qu'il était prudent de choisir un moment favorable et qu'il ne fallait pas compter sur des nouvelles immédiates.

Après sa première sottise, Pascaline eût rencontré peut-être quelque honnête homme auprès de qui elle se fût accommodée de vivre, mais Marillac avait fait d'elle définitivement une déclassée sentimentale. Ceux qui protestent effectivement contre des maux qui leur sont étrangers sont des révoltés d'espèce rare. Infiniment plus nombreuse est cette catégorie sortie des classes moyennes à laquelle appartenait Pascaline et que l'on pourrait rapprocher des snobs aigris. Ceux-ci n'obéissent dans leurs revendications qu'à l'envie, à l'ambition, à des instincts de luxe non satisfaits.

Ces instincts, Marillac les avait libérés, encouragés. Pascaline, bouleversée physiquement, subissait un prestige qu'elle aimait et détestait tout ensemble.

Les manières charmantes d'Armand auréolaient ses actions les plus douteuses.

— Le mariage est une institution, lui avait-il déclaré un jour, l'amour n'est qu'une distraction. Si vous voulez vivre parmi des gens de ma sorte, il ne faut rien ambitionner d'autre que de demeurer une distraction. Ni cris, ni tristesse, ni désintéressement, ajoutait-il en riant, les hommes en sont excédés.

Tous ces propos avaient ancré dans l'esprit de la jeune fille que seule la galanterie pouvait la libérer du milieu où elle était née.

Suivre Rose en Amérique, c'était un avenir de travail qu'elle se représentait mal; elle y songeait comme à un pis aller où l'aléa ne semblait point balancé par le plaisir.

Pour s'y résoudre, il eût fallu qu'elle perdît tout espoir de reprendre Marillac.

Lorsqu'elle apprit son arrivée pour le soir, elle crut que Rose l'avait attendri, qu'il revenait pour elle; elle s'exalta, s'accrochant à des rêves insensés; elle le voyait à ses pieds repentant, prêt à lui offrir une existence d'enfant gâtée. Il ne parut point ce soir-là. Toute la nuit, elle l'attendit frissonnante, accroupie derrière sa fenêtre entrebâillée. Ses nerfs lui faisaient mal. Quand elle vit poindre le jour, elle éclata en sanglots, se glissa dans son lit, glacée, et s'endormit dans ses larmes.

Dès qu'elle fut debout, elle courut à son miroir, vit sa figure défaite, se jura de se dominer et passa une partie de la matinée à sa toilette... Le temps passait... Quand elle fut prête, elle rôda autour du pavillon, guettant les bruits de pas, s'imaginant s'entendre appeler; elle ne vit, n'entendit rien qu'une fille de cuisine qui descendait en ville et qui lui dit en passant que M. Lalande était là pour la journée.

« Il ne peut s'échapper », songea-t-elle, et elle se résigna à patienter jusqu'au lendemain.

Pierre Lalande n'avait passé qu'un jour à la Florentine.

Marie-Lise n'était pas cette fois tentée de le retenir. Elle n'avait pas non plus manifesté grand intérêt pour les projets qui devaient emporter, du moins il le croyait, l'admiration de tous.

Après avoir examiné et comparé pendant une après-midi des croquis variés, l'assistance ne s'était point récriée sur l'excellence des solutions présentées par le peintre. Simon avait obstinément refusé de donner son avis; Archibald était indécis, Marillac approbateur sans chaleur. Lalande était reparti, mécontent, par le train du soir. Aucune décision n'avait été prise.

Lise était fort nerveuse; sa rancune contre Marillac

et Pascaline s'aggravait au souvenir de la crise d'attendrissement et d'inquiétude qu'elle avait traversée après le départ inopiné d'Armand; mais, chez elle, tout était calculé, même la colère. Elle avait su dissimuler son irritation à Cannes afin de surprendre s'il était possible Armand et Pascaline en présence. Elle voulait humilier la jeune fille qui lui avait toujours inspiré une antipathie violente et inexplicable. Elle voulait surtout l'humilier devant Armand et montrer durement à celui-ci qu'elle dominait la situation, qu'il dépendait d'elle, qui n'était point à sa merci.

L'orgueil parlait plus haut chez Marie-Lise que tout autre sentiment; elle était partagée entre la satisfaction de savoir Armand prisonnier de considérations pratiques qui la rendaient puissante et un secret regret causé par la certitude que tout ce qu'elle s'attribuait de perfection ne suffisait point à le soumettre. Elle pensait un peu amèrement que son mariage même s'était conclu comme une affaire et que l'homme qui la comblait d'or ne l'avait épousée que par calcul.

Si sèche que fût sa nature, elle s'aperçut cependant qu'elle n'avait encore rien inspiré que le désir, qu'elle n'avait auprès d'elle ni un dévouement, ni même une affection.

Les heures qui suivirent le départ de Lalande, elle les passa aux aguets. Armand, sur ses instances, ne l'avait presque pas quittée la nuit précédente. Les questions à régler avec le peintre avaient réuni pendant la journée les hôtes de la Florentine. Marie-Lise pensait donc que Marillac, dès qu'il serait seul, quitterait la maison et tenterait secrètement de rejoindre Pascaline. Mais Armand, fatigué, dormit d'un bon sommeil et s'éveilla tard. Il ne lui vint même pas à l'esprit que la jeune fille pût être là.

Rose aurait-elle menti? se dit Lise au matin; Armand n'a pas bougé. Elle savait l'Américaine assez retorse;

leurs relations avaient été, si l'on peut ainsi parler, impurement commerciales, au moins pour Marie-Lise. Les goûts de Rose étaient éclectiques et ses caprices courts. Les impertinences d'une partenaire sans entrain l'avaient piquée. Marie-Lise le savait et ne doutait pas que Rose ne lui eût joué la comédie de la bonté. Quelle était donc dans tout cela la part de la vérité?

Armand, levé tard, se rasait en sifflotant une fanfare. Marie-Lise, en passant devant sa porte, l'entendait aller et venir comme un homme peu pressé. Armand flânait, choisissait longuement sa cravate et sa chemise, ne pensant qu'à mettre son costume en harmonie avec une journée radieuse.

Quand il fut prêt, il songea à Pascaline pour lui donner un léger regret. Par cette matinée belle et chaude, il se souvint des mimosas fleuris, de leurs parfums violents qui s'étaient mêlés un soir à l'odeur de son corps, il la plaignit d'être privée de lui et descendit, les mains dans ses poches, pour revoir le parc silencieux et le pavillon qu'il croyait déserté.

Simon goûtait une minute parfaite. La lumière de midi touchait les panneaux cirés des bibliothèques, cernait d'une transparence laiteuse les fleurs blanches d'une jacinthe posée à contre-jour, leur laissant des cœurs d'ombre. Un rayon se brisait sur le vase d'argent, rebondissait jusqu'aux ors atténués des reliures.

Posées devant les livres, des tulipes échappaient sur des tiges grêles aux feuilles vertes, alanguies et longues comme des ailes découragées. Fleurs fragiles, se disait Simon, beauté d'une heure, amère saveur du monde, printemps! Voir s'allonger les jours et raccourcir le temps!

Tout en fumant, il regardait autour de lui l'harmonie des choses. Magie d'un rayon de soleil, pensait-il, oubli de tout ennui, calme délicieux et si rare! Il y a des journées qui devraient être marquées par quelque chose d'heureux.

Il était étendu dans un large fauteuil de cuir; le jardin silencieux s'encadrait dans la baie et, non loin de la maison, on entendait le bruit régulier d'une tondeuse à gazon.

— Comme je voudrais éprouver en face d'une femme ce tressaillement, ce frisson de joie que me donnent une branche fleurie sur le ciel, les nuances d'une idée, l'harmonie d'une dissonance, une forme pure...

Marie-Lise passa sur la terrasse; il la vit s'en aller toute blanche sur les traces d'Armand. Il était sorti quelques instants avant elle. Mais Simon ne l'avait point aperçu.

Heureuse, songea-t-il, et sans doute sans trouble... Beauté... Merveille empoisonnée... merveille vide... piège... Et, sans pouvoir s'en détacher, ses yeux la suivirent, jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Marie-Lise se dirigeant vers la grille marchait lentement dans l'allée des cèdres. « Armand, se disait-elle, doit être au pavillon. »

Il y allait en effet et cheminait sans hâte, rêveur, sensible, lui aussi, à ce miracle banal, au printemps. Lorsqu'il atteignit le dernier tournant, il vit devant lui la maisonnette et, encadrée dans la porte ouverte, Pascaline qui l'attendait.

Elle s'était jetée dans ses bras, et, de toute sa force, il la repoussait, ne trouvant rien d'autre à dire que : « Tu es là! tu es là! Comment es-tu là? » Sa figure était touchante, et le tourment embellissait son expression sauvage. Armand qui la maintenait à distance, en serrant ses deux bras bruns et nus, laissa glisser ses mains jusqu'aux épaules et, faible, prit encore une fois cette bouche dont il croyait la saveur épuisée.

Marie-Lise arriva sans bruit dans cet instant.

— Suis-je invitée, Armand? dit-elle d'une voix glaciale.

Brusquement désunis, les jeunes gens demeuraient muets et stupides.

— Vous, Pascaline, dit Marie-Lise, dont le nez pincé et les yeux clairs trahissaient la fureur, vous, je vous mets à la porte de cette maison; je ne permets pas qu'une vaurienne touche à ce qui est à moi... à qui me doit tout.

— Lise, tais-toi, tais-toi, dit Armand.

Elle se mit à rire trop fort.

— Il ne fallait pas t'amuser à prendre cette fille. Si cela te vexe qu'elle sache la vérité, tant pis... tu es libre de me préférer ce piètre plaisir... Mais tu l'estimes cher... et tu n'avais encore jamais payé les femmes! Tu vieillis, Armand!

— Armand! balbutia Pascaline... Armand, est-ce vrai?

— Rentrez chez vous, dit-il d'une voix hésitante.

Elle chancela, mais, sans protester, obéit et s'en alla, marchant de travers, les épaules remontées, tremblante. Sur le seuil, elle buta, tomba sur les genoux. Armand eut un élan pour la relever.

Marie-Lise prit son bras avec autorité.

— Comédienne! dit-elle en riant toujours.

Et elle entraîna Marillac.

Pascaline s'était redressée; elle bondit dans la maison, saisit le fusil de chasse de son père, qui était accroché au bas de l'escalier, le chargea, courut, tira de tout près ses deux coups dans le dos de Marie-Lise qui s'effondra.

Alors Pascaline lâcha son arme, et, en face d'Armand, tombé à genoux auprès du cadavre, à son tour elle se mit à rire.

Archibald avait vaguement perçu les deux détonations. Il appela Simon :

— Avez-vous entendu? lui dit-il. Qui donc a tiré dans le parc? Pascal travaille derrière la maison... ce n'est pas lui.

— Allons voir, dit Simon.

Ils se hâtèrent vers la grille.

Pascaline était appuyée contre un arbre et, dégrisée, secouée de sanglots, hurlait :

— Je ne l'ai pas fait exprès! je ne l'ai pas fait exprès!

Armand, plus pâle que la morte, assis sur le talus, soutenait Marie-Lise dans ses bras, cherchant un reste de vie dans son corps inerte.

Simon comprit plus vite qu'Archibald. Il se jeta sur Pascaline; il eût voulu écraser sa tête échevelée contre le tronc où elle s'appuyait.

— Tu l'as tuée, misérable, balbutiait-il, tu as tué cette merveille, cette beauté...

— Simon! Simon! gémissait la malheureuse, tu me fais mal.

Et elle répétait comme une mélopée :

— Je ne l'ai pas fait exprès.

Archibald agenouillé auprès d'Armand reconnut que la jeune femme ne respirait plus. Marillac, la gorge serrée, parlait avec difficulté.

— Elle a insulté Pascaline, Archibald... c'est de ma faute... mais c'est aussi une fatalité... Elle a voulu... elle m'a obligé à revenir ici... Rose... enfin... je croyais qu'elle avait... Pascaline devait être à Paris.

Archibald reprit le premier un peu de sang-froid; il jeta un coup d'œil sur Pascaline que Simon avait lâchée pour venir s'asseoir à côté d'Armand. Il regardait la figure renversée, le corps flasque, avec des yeux de fou.

— Personne n'a rien vu que nous? interrogea Fishner, où est la concierge?

— Elle... n'est... pas encore... rentrée, articula la criminelle.

Et se jetant aux pieds d'Archibald, elle se mit à hurler :

— Ayez pitié de moi, ne me faites pas arrêter, j'ai peur, je ne l'ai pas fait exprès...

— Taisez-vous! vous êtes un monstre, lui dit Fishner

durement, taisez-vous... Avant tout, le silence, vous m'entendez? Vous ne méritez aucune pitié, mais un jury vous acquitterait et je n'aurais pas évité le scandale... C'est un accident, n'est-ce pas? Que rien ne transpire de la vérité, dit-il, en se tournant vers Simon et Marillac.

Ils acquiescèrent sans parler.

— Cela fera suffisamment de bruit, dit Archibald. Simon, voulez-vous emmener cette créature à la maison, qu'on la couche et qu'elle se taise... Qu'elle ne réponde à aucune question; nous dirons qu'Armand est venu demander le fusil, qu'elle l'a chargé, qu'elle a tiré par mégarde... par inexpérience. Nous avons assisté à tout... C'est très important...

— Occupez-vous de tout cela, dit Simon, je reste ici pour aider à ramener votre femme.

Archibald regarda Simon, vit qu'il était hors de lui-même. Il en fut ému, bouleversé, non surpris.

— Faites ce que vous voulez, lui dit-il.

Et à Pascaline :

— Marchez devant.

Il prit avec Simon le corps ensanglanté, écartant Marillac hébété.

Simon soutenait sur sa poitrine la tête encore tiède, il entourait de ses bras le buste blessé; la fureur et le désespoir tourbillonnaient dans sa pensée : cette forme si pure, si parfaite, rien ne l'avait protégée! Créateur! destructeur! ces deux mots se heurtaient en lui comme des cymbales et autour d'eux tout était un bruissement vague.

X

« Souffrir », a dit Oscar Wilde, « souffrir est un long moment ». Simon ne se souvenait pas avoir éprouvé jusqu'à ce jour le sentiment de la durée. Le soleil demeurait cloué au zénith et la nuit, refuge désiré de toutes les

douleurs, lui semblait devoir n'rriver jamais plus.

Par moment il riait nerveusement, songeant à ceux qui se soumettent, prêchent l'épreuve acceptée, le sacrifice imposé... Toutes les forces humaines unies contre la douleur, se disait-il, là serait la vérité... Mais ces forces se battent les unes contre les autres, tout est violence et cette espèce n'ose juger ce qui est; elle ne déteste que l'apparente injustice de quelques rares bonheurs qui sont les seules réussites, les seules victoires du bien.

Il restait courbé en deux, le front dans ses mains, comme s'il eût voulu concentrer, retenir cette révolte inutile et magnifique qui dresse quelques hommes contre le bourreau inconnu. Aucun mot ne l'exprime, elle se tait, se traduit par un regard, un geste, un tremblement.

Contre ce mystère ironique qui nous épargne et nous broie capricieusement, il aurait voulu connaître une arme, une insulte. Cette force mauvaise lâchement cachée, il souhaitait commettre un crime capable de l'atteindre. Lorsque sa cruauté se relâche un instant, se disait-il, lorsque nous sentons notre cœur dilaté, nos épaules allégées, notre pensée insouciante, ces minutes ne nous sont données que pour rendre bien atroces, bien déchirantes les heures de regrets qui les suivent. Cette puissance méchante se plaît à détruire les êtres puérils, jeunes, forts de leur insensibilité, prolonge les existences navrantes comme si auteur et spectateurs du drame, elle tenait à supprimer les heureux comme des pions inutiles.

Tout en lui était bouleversé. La place immense qu'avait prise dans sa vie une présence lui était révélée par le vide. Le trouble causé par une créature vivante qu'il avait voulu dédaigner, le trouble qu'il maîtrisait et dissimulait devant elle l'envahissait maintenant sans qu'il essayât de lutter. Marie-Lise devenait un souvenir, une figure du passé, celle dont nulle porte fermée ne vous préserve, dont nulle volonté ne vous sépare; Simon n'en savait

déjà plus rien que la beauté, et son esprit construisait sa légende.

Dans la maison assombrie, fenêtres closes, il percevait la maladresse des pas étouffés, des bruits atténués, les chuchotements et l'agitation de la curiosité.

Autour de l'événement tombé des mains du destin, les lois humaines intervenaient, apportaient leurs exigences et leurs formalités. Archibald faisait face à tous les interrogatoires, aplanissait toutes les difficultés, évitait par sa présence d'esprit toutes les complications imprévues. Il avait organisé le récit de l'accident, imposé sa version à Pascaline. Celle-ci soumise et d'ailleurs hors d'état de raisonner avait éprouvé une terreur telle après avoir commis son acte monstrueux qu'elle ne sentait plus guère que le soulagement du péril évité. Que Marie-Lise fût morte, elle y pensait à peine, à Marillac pas davantage, son cerveau était troublé et, quand on eut cessé de la questionner, elle supplia qu'on la laissât seule et, comme une brute, s'endormit.

Deux religieuses qu'Archibard avait fait appeler veillaient auprès de Marie-Lise.

Son visage intact était à peine éclairé par les cierges allumés devant l'alcôve; les volets étaient fermés, les rideaux tirés. Dans la pièce boisée, grise et nue, dont les angles demeuraient dans la nuit, deux hautes glaces se faisaient vis-à-vis, renvoyaient à un miroir de Venise accroché au-dessus de la cheminée une vision macabre, multipliée à l'infini.

Quand Armand pénétra dans la chambre, la journée était avancée. Simon venait de se réfugier dans son atelier. Tous deux avaient pendant ces quelques heures secondé Fishner de leur mieux.

L'obscurité l'arrêta sur le seuil. Il revécut en une minute l'insulte, le crime, la terreur de la matinée. Il eut envie de reculer devant la faible lueur, le silence, le corps deviné, dernières et passagères traces d'une date qu'il eût

voulue déjà ensevelie dans un lointain passé. Ses sentiments confus reprochaient à la morte et à la vivante de l'avoir dans leur fureur oublié, de l'avoir mêlé malgré lui à cet événement incroyable. Il était bouleversé et gêné, le destin se trompait, manquait de tact en lui imposant un rôle de drame.

Deux orgueils, deux égoïsmes, se disait-il avec amertume. Ni l'une ni l'autre ne m'aimaient! Qu'est-ce qu'un amour féminin qui n'est pas fait de douceur, de sacrifice!

Armand avait toujours eu assez bonne opinion des femmes, ayant su jouer de leur sottise aussi bien que de leur générosité. Il les plaignait d'ordinaire, sans les épargner, et demeurait stupéfait, lui qui s'était glissé légèrement entre tant de douleurs, d'être atteint par l'éclat de l'une d'elles.

Ses yeux peu à peu distinguaient les contours des meubles, s'habituaient à la faible lumière; il voyait osciller les amples manches noires sur le même rythme que les lèvres blanches qui chuchotaient des *Ave Maria;* il avançait en hésitant et progressivement, comme un fantôme qui se matérialise; les traits de la jeune morte se dessinaient sur l'oreiller; ses mains allongées sur le drap accusaient le léger relief de son corps et sur le mur une ombre nette exagérait son profil.

L'émotion l'envahit brusquement lorsqu'il fut tout près du petit visage endormi, il pensa avec un peu de honte à la tendresse qu'il avait manifestée à l'enfant... une petite fille, une petite fille, se disait-il, que j'ai traitée comme une femme, comme les autres femmes; il y a en nous une horrible injustice pour celles qui se donnent... pauvre petite, pauvre enfant... Dans son attendrissement, il se souvint de Rose et qu'elle avait essayé de l'aider avec toutes les apparences du désintéressement. Pour elle aussi, se dit-il, je suis injuste, ingrat... elle a failli empêcher cette horreur... il faudra... oui... la rendre

heureuse — et déjà son esprit, d'un élan généreux, s'évadait vers un avenir doré.

La présence des religieuses l'intimidait; il s'agenouilla gauchement un instant, puis sortit à reculons.

En quittant la chambre il chercha Simon.

Celui-ci voyait enfin tomber le jour et demeurait tapi dans la pénombre. Religion, superstition, magie, se disait-il, contes du passé et de l'avenir! Le présent barbare et nu nous montre seul l'œuvre des dieux! C'est l'homme qui a créé la légende et le miracle! Il en a peuplé les temps évanouis, il a prophétisé sur les siècles futurs pour que l'avenir lui paraisse ou brillant ou terrible... Que ne suis-je fou, halluciné, peut-être alors pourrais-je percevoir un élément surnaturel.

L'obscurité venait des angles, gagnait le centre de la pièce. Les masques angoissés souffraient sur les murs grisâtres, le groupe inachevé et la colonne antique captaient les dernières traces de lumière. Simon aurait voulu voir bouger, se déformer les ombres plus ou moins denses, il aurait voulu trembler de peur, sentir une présence ou maudite ou divine, mais rien n'était là que sa raison froide et son cœur broyé.

— Entrez, dit Simon, est-ce vous, Archibald?

— Non, dit Marillac en entrant, excusez-moi de venir vous troubler, vous demander...

— Quoi donc?

Armand avait refermé la porte. Ils restèrent un moment dans l'obscurité, silencieux.

Armand retrouva le premier la parole.

— Je n'en puis plus, dit-il en s'appuyant au mur, je viens de la voir... Son visage est si beau, si incroyablement pur... Si vous vouliez... Simon... si vous pouviez faire un moulage?

Simon eut un mouvement de recul, puis se souvint de cette matinée où, si durement, il avait refusé de la laisser poser pour lui et comme Archibald l'avait éconduite.

— Oui, répondit-il comme s'il obéissait à un remords... oui je le ferai... Mais... alors... qu'on me laisse seul... je ne pourrais pas supporter... l'émotion... je ne veux personne, personne...

— Je comprends cela, dit Marillac très ému, et je vous remercie.

Il eut un geste pour tendre la main au jeune homme; mais celui-ci ne sembla pas s'en apercevoir.

Marillac reparti, Simon se résigna à donner de la lumière, à préparer son plâtre. Il allait gagner la villa, lorsqu'il vit accourir Archibald.

Celui-ci paraissait bouleversé. Il venait d'apprendre d'Armand ce qu'il avait obtenu du sculpteur. Depuis longtemps, les sentiments de Simon le préoccupaient. Il devinait ce qui se passait en lui, avant lui, en était plus attristé que jaloux.

Malgré l'affolement de cette journée qui ne lui avait pas permis de voir Simon seul, même un court instant, il avait au premier moment du drame mesuré son déchirement. Le désir d'Armand allait, il en était certain, imposer des minutes affreuses au malheureux; Fishner eût préféré qu'il ne revît pas Marie-Lise et se précipita vers l'atelier sans savoir ce qu'il allait dire ou faire. Simon se disposait à sortir. Archibald le repoussa, ferma la porte, il semblait que son calme l'eût complètement abandonné.

— Attendez, dit-il, attendez, Simon! Armand vient de m'avertir. Ce qu'il vous a demandé sera si pénible... si douloureux... A peine ai-je pu vous parler depuis ce matin, mon pauvre cher ami, mais à travers l'horrible fatras qui déguise le tragique et le transforme en menues obligations, je n'ai pensé qu'à vous!

Simon était blême et ravagé; tous deux se laissèrent tomber dans les fauteuils d'osier.

Il y eut un long silence.

— Archibald, dit enfin le sculpteur sans le regarder, je ne peux pas me supporter moi-même!

Fishner l'observait tristement et sur son visage fatigué une ombre d'amertume parut :

— Auriez-vous honte d'être un homme comme presque tous les autres?... un homme normal?... Simon, je savais avant vous la vérité, je voyais le danger que vous faisait courir une femme... une femme, Simon... un être d'un autre sexe. Vous êtes aveuglé, mon pauvre enfant. Si vous aviez cherché, autant que vous en étiez persuadé, une âme voisine de la vôtre, vous seriez peut-être... moins normal. Si vous n'aviez pas été soumis à des lois qui jouent avec nos volontés, vous auriez peut-être senti pour moi quelque chose que vous n'avez pas éprouvé.

Archibald mit sa main sur l'épaule de Simon qui l'écoutait, mais ne semblait pas l'entendre.

— Ce n'est pas même un regret, dit-il; j'aurais supporté votre bonheur, Simon, s'il avait été possible... mais il ne l'était pas. Malgré la beauté, malgré la séduction, malgré la femme, vous auriez éprouvé de la répulsion, de l'horreur pour l'âme nue de cette apparence évanouie.

— Taisez-vous, dit Simon, n'en dites rien, c'était une enfant superficielle, égoïste, peut-être, mais personne n'avait su la toucher, ni l'instruire... au contraire... Qu'en aviez-vous fait! elle était si belle!

— Simon, vous ignoriez tout de la vie de Mlle de Marillac, mais... moi... mon ami... moi, je ne l'avais épousée que parce que... je savais...

— Que saviez-vous donc? dit Simon tout bas.

Archibald soupira.

— Vous jugerez peut-être, Simon, que j'ai tort de ne pas me taire... il faut parler cependant, parler pour vous empêcher de diviniser une erreur : oui, il me semble que c'est un devoir et pas beau... trahir ces secrets... trahir cette morte... Simon, oubliez cette image! vous êtes la victime de vos yeux. Marie-Lise ne mérite que l'indul-

gence, l'oubli... C'est parce qu'elle n'est pas encore inoffensive, parce qu'elle peut encore vous faire du mal, s'accrocher à votre mémoire que je vous dirai... les raisons qui m'ont décidé au mariage.

Lorsque Archibald eut fini, Simon pleurait :

— De toutes les laideurs... la plus laide! Vénale! balbutia-t-il. Cela... dans cette enveloppe divine!...

Archibald le considérait avec pitié.

— C'est sans doute, soupira-t-il, une des plus grandes méchancetés du ciel que cette incapacité où nous sommes réduits devant les douleurs dont nous ne sommes pas la cause, qui atteignent ceux que nous aimons. Les chagrins dont nous sommes responsables, ceux que nous pourrions soulager d'un mot, nous laissent durs et froids. Il nous est défendu de donner le bonheur, tout autant que de l'éprouver. Cher Simon, vous avez trop demandé à vos rêves. A l'amour, comme à l'idéal, il faut tout donner sans rien attendre; il y a une sorte d'égoïsme dans le besoin d'estimer, d'admirer ce qui nous plaît; il faut accepter les êtres, ne pas les déguiser avec nos exigences, car il vient toujours, l'instant où ils nous débarrassent brutalement de l'aspect que nous leur avions infligé.

» Allez, maintenant, si vous vous en sentez encore le courage, allez prendre l'effigie de ce visage que je voudrais, que j'espère avoir désarmé.

— Laissez-moi, Archibald, laissez-moi seul, j'irai tout à l'heure... tout à l'heure... Partez.

— Je ne sais si vous êtes inhumain ou surhumain, mon pauvre Simon... il m'est impossible de vous abandonner à la solitude... l'amitié ne peut-elle absolument rien pour vous... me confondez-vous avec le reste du monde?

— Oui, dit durement Simon, vous ne pouvez rien; cette solitude que j'ai parfois tenté de fuir au milieu des autres, toute société m'en a rendu le sentiment décuplé; cela n'est pas inhumain ni surhumain; qu'est-il de

plus singulièrement humain qu'une pareille souffrance de l'esprit, qu'une telle intuition des différences?

Simon s'arrêta, la douleur qui l'étreignait ne passait pas dans ses paroles; il le sentit, vit Archie pitoyable, mais incompréhensif. La fureur contre les causes qui agitaient Simon lui était étrangère. Celui-ci brusquement détesta Archie, comme il avait déjà détesté les rares êtres dont il avait espéré s'approcher et qui d'un regard, d'une phrase l'avaient rejeté dans son cercle fermé.

Archie considérait Simon avec inquiétude; il aurait voulu le protéger contre lui-même, craignait un geste désespéré; la froideur du jeune homme le chassait; il n'osa rester et s'enfonça dans la nuit, sentant monter en lui une sorte de colère contre l'argent impuissant.

Simon était debout devant elle; il apprenait l'aspect de ses mains jointes, de ses cheveux lisses, de ses yeux clos. La figure décolorée se fondait dans d'autres blancheurs : les draps, les fleurs, les mousselines. Simon immobile et seul, comme il en avait exprimé le désir, regardait.

— Vie sans espace, songeait-il, savons-nous jamais si nous ferons un pas de plus? Le présent se déforme et s'efface, comme se décompose la chair.

» Amour impossible que j'ai laissé s'évanouir, le voulant trop pur!

» Ce visage... il était une chose tentante, terrible, il était mon amour, un amour que je n'ai pas osé toucher, craignant de détruire l'illusion comme on redoute de manier les cristaux fragiles qui ne sortent des vitrines et ne se brisent que les jours de fête! »

Malgré l'indignité révélée, sa douleur le brûlait; il sentait son cœur remuer dans une plaie, l'existence lui semblait un instant d'orgueil, une affirmation de soi dérisoire. Il voulait croire et supplier Dieu de le rendre à l'humilité du non-être, au néant insensible... il attei-

gnait le détachement suprême, se croyait entre la vie et la mort, perdu dans l'extase la plus haute; il songeait que ce besoin d'amour infini dont il était torturé ne serait jamais satisfait; que l'imperfection du corps ou de l'esprit continuerait de glacer son corps ou son esprit, qu'il ne pourrait jamais s'émouvoir devant la dualité du monstre physique ou moral.

Cependant il ne pouvait détacher ses yeux de cette beauté si proche de sa destruction, de ces traits que chaque heure allait défaire. Il regardait ces mains si longues, si minces, ces cheveux dont il avait respiré l'odeur, ces lèvres... elles souriaient, minces et ambiguës, refermées sur leur secret, et la vision d'autres lèvres lui fut intolérable. Contre ce masque hypocrite, il sentit un mouvement de haine, il détesta ces mains qui étaient impures, ce corps presque effacé sous les fleurs, qui s'était crispé d'amour et vendu!

— Tu es là, se disait-il, avec tout ce que l'on peut saisir d'un être, sa forme... tout ce qu'il y a d'hostile dans ce qui m'attire a disparu. Toute déception est impossible, il n'y aura plus d'expression désaccordée sous ces paupières baissées, plus d'intonation révélatrice dans la voix qui s'est tue, plus un geste déplaisant dans ces membres raidis; le passé définitif, le souvenir intact, les voici; l'avenir de cette forme, si hideux qu'il apparaisse, est moins hideux que l'anxiété que nous causent les phrases que va prononcer un vivant; ces phrases qui sont comme des taches sur nos sentiments à nous, ces phrases qui nous font grincer des dents, qui donnent envie de tuer pour qu'on se taise... elle est tuée, elle est parfaite pour quelques heures...

Une curiosité haineuse le prit; il se souvint de l'attitude provocante de Marie-Lise un matin et qu'elle avait fait le simulacre de se dévoiler pour lui; il voulut la connaître tout entière. Avec des précautions de voleur, il tira de dessous les doigts rigides le drap qui montait

jusqu'aux épaules, il repoussa les fleurs et, jusqu'aux pieds, découvrit d'un geste la statue d'ivoire.

Elle était à peine voilée d'une mince chemise de mousseline de soie. Couchée sur ses blessures, rien n'altérait sa beauté parfaite.

— Marbre éphémère, marbre d'un jour, forme intermédiaire entre la vie et la mort... unité passagère... oui, se répéta Simon, unité passagère...

Ce corps ne choquait plus son esprit, ce corps était une froide et ravissante image, libérée de ce qu'il avait en elle détesté... la contradiction n'existait plus...

Un mouvement instinctif et violent appuya ses mains sur les bras lisses, le courba sur la bouche fermée que nulle parole ne déformerait plus... Au contact de la chair glacée, emporté, vaincu par le désir, de tout son corps brûlant il étreignit sa chimère.

La conscience lui revint lentement ; il se laissa glisser à genoux, la tête appuyée contre le bord du lit; les lis froissés tombaient sur ses épaules. Sur le visage impassible régnait toujours le même sourire, celui qu'un seul homme a peint.

Simon était heureux, il entendait dans sa pensée apaisée un murmure, une voix. Elle disait : Je suis la musique du bruit, la couleur des jours, le mot de toutes les énigmes, je suis le calme et l'équilibre des heureux, le but des hommes, mais, pour m'atteindre, ils me négligent, prisonniers de leurs efforts, de leur vanité, dupés par les honneurs, empoisonnés par l'argent, ils s'attachent à la roue dont je suis le pivot.

J'appartiens à ceux qui n'ont aimé que moi, pour eux je remplace tout, ils savent dans les moindres choses me retrouver, je suis la paix, la caresse, je suis l'art, je suis la beauté, je suis la volupté... je suis tout...

Simon retrouvait sa lucidité, non son tourment; il sentait en lui une détente complète, une paix extraordinaire.

Affranchi comme par miracle d'une longue contrainte,

tout lui semblait facile, naturel. Il se redressa, replaça habilement les fleurs. Avec un calme apparent, il prit l'empreinte de ce visage en le regardant à peine; le charme en était détruit. Peu à peu, tandis que ses gestes mesurés obéissaient machinalement aux nécessités habituelles, le trouble, puis le tumulte envahirent sa pensée avec la douleur du sang qui revient dans un membre engourdi. Il était plus que dédoublé, il lui semblait être à la fois trois ou quatre personnes qui juxtaposaient sans les mêler leurs impressions. Fou, je suis fou, se dit-il, un tel acte est l'acte d'un fou. Des éclairs de magnésium traversaient sa cervelle, lui montraient toutes choses avec cette violence de lumière et d'ombre qui dure une seconde et grave une image définitive. C'est être fou qu'être odieux à soi-même. Il comprenait que sa maladie était de se haïr. Son propre physique, ses propres gestes l'irritaient, toutes ses façons de penser, de sentir n'étaient que sujets de torture... Pourquoi vivre?... Il se retourna, son image apparut multipliée par les miroirs. Tous les Simon qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avouait pas étaient là. Toutes ses victoires reparaissaient avec des figures de défaites; tout ce qu'il avait artificiellement refoulé depuis l'enfance, tous ces instincts qu'il avait mèprisés le fixaient narquois, triomphants, libérés. Il s'approcha des glaces, plein d'angoisse; il ne reconnut plus son expression, son visage était devenu pareil à celui des autres hommes, tous les stigmates de la bête lui semblaient brutalement apparents dans ses traits nouveaux, un rire intérieur cruel reniait son passé.

Il se retourna vers le sourire figé de Marie-Lise; mais celui-ci ne lui répondit plus les mêmes choses. Il affirmait le triomphe ironique de celle qui n'est heureuse que des déchéances du mâle.

« Non, murmura-t-il, tu n'es pas tout, tu n'es pas l'amour, tu es la haine... Nous sommes inaptes au bonheur parce qu'elle est toujours la plus forte... On dit

qu'il existe des haines séculaires, qu'elles traversent des générations : quel amour, quelle amitié même dure toute une vie? La femme s'accroche à l'homme et fait de l'amour un combat, car lui, qu'il le sache ou non, ne cherche qu'une lumière plus haute, ne cherche que Dieu. Elle ne peut dominer que dans la bestialité, elle est la nature, elle est l'instinct... la courbe... Il faut que ses efforts pour atteindre notre âme échouent; il ne faut pas se soumettre, il ne faut pas... »

Il sortit lentement, sans rencontrer personne; il arriva dans son atelier. Par la vaste fenêtre, il vit la lune froide et ronde et, dressée toute bleue dans la lueur de l'astre mort, la colonne antique; son ombre brisée s'appuyait à la muraille. Il rangea les objets dont il venait de se servir, posa avec précaution le plâtre sur une table, regarda un instant le bloc informe qui contenait, incorruptibles, les traits que quelques heures séparaient encore de la hideur, retourna vers la maison en murmurant :

— Je ne me soumettrai pas.

Dans sa chambre, il ouvrit la fenêtre d'un geste violent et sortit sur la terrasse.

Une nuit muette et légère, un ciel sans issue et sans borne l'accueillaient avec indifférence. En lui subsistait un univers desséché où il ne rencontrerait plus que la grimace de la vérité. Il étendit les bras vers cet infini qui ne voulait ni le connaître ni l'éclairer, puis les laissa retomber, las d'élans inutiles. Il était voué à la clairvoyance de la sensibilité, privé de l'aveuglement de la passion. Avait-il jamais cru qu'il fût possible de communiquer avec les hommes? Avait-il jamais cru au lendemain? S'était-il jamais acharné comme les autres contre l'impossible, contre le « rien » sans les voir? Sa vie était dépeuplée de mensonges. Que valait une telle vie?

Autour de lui, dans le silence et l'obscurité, la destruction et la renaissance parcouraient leurs cycles ri-

gides; lui était emporté, maté par une puissance si forte qu'il jugeait sa pauvre révolte humaine comme un soubresaut risible, une dernière illusion de liberté.

Il mesurait le train vertigineux des mondes comme si leurs trajectoires eussent été ponctuées dans l'espace de bornes visibles; il se sentait frôlé par la course des destinées qu'ils entraînent, par les malheurs innombrables et discontinus effacés par l'oubli qui prépare des blessures fraîches.

Simon se pencha sur la balustrade. Dans l'ombre on distinguait mal la distance entre le belvédère et le sol. L'abîme semblait sans fond. Il fut tenté. La chute, l'écrasement, la paix?... Vers quel réveil volerait sa poussière?

Tournant le dos aux astres lointains, il rentra et s'abattit sur son lit, cherchant un refuge, un repos dans le seul répit qui nous soit accordé : Perdre conscience, fermer les yeux.

DOMINIQUE ANDRÉ.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Adolphe Retté : *Les Oraisons du Silence*, Messein. — Emmanuel Berl : *Mort de la Morale bourgeoise*, Gallimard. — Jean Paulhan : *Le Guerrier appliqué*, Gallimard. — Georges Polti : *L'Art d'inventer les personnages*, Editions Montaigne. — J. Chaix : *De Renan à Jacques Rivière*, Bloud. — Claude Farère : *Loti*, Flammarion. — A. Mabille de Poncheville : *Promenades avec Verhaeren*, Mercure de France. — Georges Bonneau : *Le Symbolisme dans la poésie française*, Boivin. — Léon Deffoux : *Les derniers jours de Villiers de l'Isle-Adam*, Jacques Bernard. — Francis de Miomandre : *Quelques réflexions sur Armand Godoy à propos du drame de la Passion*, Govone.

On se tromperait si l'on croyait que toute idée de devoir a déserté notre monde. Tendre vers la vertu ou vers la perfection, vieux jeu! Mais s'efforcer pour mériter le titre « d'homme d'aujourd'hui », comme cet idéal parle à l'esprit de nos contemporains!

Bien peu des jeunes gens d'à présent se laissent vivre selon leur nature propre. Il ne s'agit plus de prendre ses aises et de se réjouir à sa manière, il convient de s'imposer les attitudes, les gestes, les actions, les modes de divertissement qui diront à tous les regards qu'on n'a plus rien de commun avec les générations d'hier et d'avant-hier. Chacun, en abordant la vie, arbore un front soucieux qui cache de graves méditations. Et ces méditations tournent autour de ce thème central : quelle est l'âme de ma génération, que pense ma génération, que veut ma génération, qu'est-ce que le Destin réclame de ma génération ? Je crois qu'on pourrait rencontrer des jeunes cœurs qui résistent à l'attendrissement des crépuscules parce que l'âme de leur génération leur interdit toute mollesse de ce genre. Tous ces efforts pour se modeler sur cet insaisissable fantôme qu'on appelle l'esprit de sa génération n'ont d'ailleurs rien d'antipathique. Il faut bien passer le temps, et pour passer le temps, il faut bien inventer des jeux. En telle époque, on joue à vouloir ressembler aux grands ancêtres, en telle

autre, on joue à vouloir être homme au sens le plus général du mot, à moins qu'on ne mime l'homme à l'état de nature ou l'homme alangui de toutes les complexités et de toutes les délicatesses de l'extrême civilisation, jeux qui peuvent à leur tour faire place à celui-ci qui est le fin du fin : jouer à être soi-même. On peut tresser la paille de bien des manières. Pour l'instant, la mode est de jouer à « l'homme d'aujourd'hui ». Pascal prétendait que Montaigne, en essayant de se peindre, avait été dupe d'un sot dessein. Les gens à venir diront peut-être avec Moréas que notre volonté d'être des « hommes modernes » révèle bien de la naïveté, mais qu'importe! Nous aurons passé et nos jeux avec nous!

Ces quelques réflexions me hantaient lorsque je coupais les pages du livre de M. Adolphe Retté : **Oraisons du Silence.** Faire effort pour être un « homme moderne » ou un « homme d'aujourd'hui » doit lui paraître une chose bien méprisable. Lui-même, aux temps du symbolisme, fut un poète d'avant-garde, il sacrifia au vierge et vivace Aujourd'hui, — mais il est revenu depuis longtemps de toutes ces futilités. Ce qui change, ce qui passe n'est plus capable d'obtenir de lui une minute d'attention. « Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel? » doit-il répéter après Leconte de Lisle!

Loin de Paris, M. Adolphe Retté vit maintenant dans un rustique logis et encore n'y vit-il qu'en apparence, car sa vraie demeure est l'Eternité. Assiégé de perpétuelles douleurs physiques, il goûte une allégresse spirituelle que ne trouble aucun de nos soucis d'hommes d'aujourd'hui. Renonciateur volontaire de tous les biens illusoires qui nous accablent de préoccupations, il se donne les joies d'un luxe merveilleux. Le long des murs de son logis, il a semé des capucines et ces fleurs lui sont une fête de couleurs qui ravit l'âme, car il convient de dire que ces fleurs ardentes sont l'image évidente des âmes du Carmel, « corolles embrasées » dans la lumière de l'oraison. Tout ce qui peuple nos vies affairées d'hommes en proie à l'activité du xxe siècle, M. Retté le nomme clameurs discordantes et tapages stériles. Solitude et silence, voilà ses refuges. Mais dans les nuits du mois de Marie que grise le vertige des pommiers en fleurs, il entend glisser les pas de la

Vierge sur la pointe des herbes, et au temps des moissons, que n'a-t-il pas vu? Je lui laisse la parole :

Marie, vêtue de soleil, parcourait les emblaves exubérantes. Des pollens chatoyants lui formaient une auréole. Un vent léger lui apportait en hommage le parfum des sureaux formant des touffes à la lisière de la forêt voisine.

Comme on comprend qu'il puisse s'écrier : « Plus je suis seul, moins je suis seul! »

Aussi M. Retté qui fait fi de tous nos plaisirs et qui ne croit certes point aux règles que certains d'entre nous édictent pour la chasse au bonheur, chante de tout cœur des hymnes à la Gaîté. Gaîté, forme de joie que bien peu d'hommes d'aujourd'hui peuvent se vanter de connaître! Certes, notre monde savoure d'âpres ivresses et des plaisirs plus aigus que le fer. Mais la gaîté, c'est autre chose! Car la gaîté suppose la Paix avec soi et avec tout ce qui est...

Une vive curiosité m'attire vers les âmes religieuses et mystiques. Je ne songe guère à me demander dans quelle mesure leurs doctrines sont vraies ou fausses, mais il est des musiques profondes de l'âme qui me touchent étrangement. Lorsque certaines âmes religieuses atteignent à plein un certain type de vie qui est ferveur sans trêve renouvelée, immense communion avec tout ce qui est, offrande lyrique de l'âme et perpétuelle possibilité d'adoration, on sent bien qu'indépendamment de toutes questions de dogmes et de symboles, une solution au problème du bonheur affirme sa présence. On fait alors un retour sur soi-même et l'on se souvient que les périodes où l'on put croire que le Sphinx-Bonheur allait dévoiler son énigme ont été celles où la vie se trouvait prodigieusement simplifiée, où des liens naïfs et profonds s'étaient établis entre l'individu et l'univers, alors que l'âme trouvait bizarrement ce qui est peut-être sa « langue natale » : une sorte de griserie adorante qui se nourrit incessamment d'elle-même. Cette vie lyrique qui prend source dans une attitude adorante sans trêve renouvelée, il semble bien qu'elle est la vie même de M. Retté si l'on prend bonnement ses paroles en abdiquant ce besoin de chercher derrière les mots qui disent la joie les morsures secrètes qu'ils ne disent pas.

Par l'entremise de sa religion, une union de tous les instants s'est établie entre M. Retté et la création. Tout dans le monde lui est devenu un mystique langage dont il possède la clé. Les cantiques de son âme, il les retrouve sous une autre forme dans la tendresse d'une aurore, l'exaltation d'un couchant et la splendeur des blés mûrissants. L'Univers lui est ainsi devenu une véritable féerie.

Mais la religion est avant tout pour lui une Alchimie de la Douleur. Ah, ne croyons pas que nos idées ne se doivent éprouver qu'aux critères du vrai et du faux! Le vrai et le faux ne sont que de petites questions dans le monde de la vie. La vie est à la fois perpétuelle destruction d'équilibre et perpétuelle tendance à l'équilibre. Considérées sous l'angle biologique, nos idées sont avant tout des moyens vitaux pour retrouver ou assurer tant bien que mal un équilibre sans trêve menacé. On ne saura jamais la part considérable que joue l'irréel dans tout ce que nous dénommons réel. Car la nature n'hésite jamais à équilibrer le réel par tout l'irréel qui doit être requis pour cette fonction. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a remarqué le rapport étroit entre la douleur et la religion. Ce rapport est en effet des plus profonds. Il semble bien que la religion soit un des moyens les plus puissants qu'emploie la nature pour faire équilibre à la douleur qui, jusqu'à nouvel ordre, est tout de même la réalité essentielle d'ici-bas. Il serait aisé, à l'aide du livre de M. Retté, d'étudier sur le vif ce jeu de la douleur et de la religion. A la clarté de la religion, la douleur perd son caractère de dissonance, d'accident déplorable de la vie. Elle entre dans l'harmonie universelle. Elle est une distinction, elle est une noblesse, une élection, une grâce. Elle est le lot des meilleurs. Mieux encore, elle est une utilité, et souffrir, c'est servir. Prodigieuse transmutation qui fait de la douleur une beauté, une poésie et une joie.

Vivre est effort pour connaître, mais vivre est aussi effort pour transfigurer. Poésie et religion ont encore de beaux jours devant elles!

Si je suis extrêmement sensible aux mélodies des âmes religieuses, les aigres rapsodies de la morale sont incapables d'éveiller la moindre vibration dans mon âme. Le mot morale

me laisse dans l'esprit, sans doute à tort, une impression sordide. Il me semble qu'il suffit de prononcer ce mot pour voir les Muses glacées d'effroi.

Les analyses du vieux Kant m'ont souvent plongé dans la stupeur. Si profond que je sois descendu en moi-même, je n'y ai jamais trouvé l'impératif catégorique ni le sentiment d'obligation morale. Peut-être en aurais-je conçu quelque anxiété, mais beaucoup de personnes m'ont avoué n'être pas mieux partagées que moi!

M. Emmanuel Berl (**Mort de la Morale bourgeoise**) trouve que de la morale bourgeoise on en a par-dessus la tête et pour en finir avec elle, il lui décoche un pamphlet. Comme il croit avec je ne sais quel penseur qu'il ne faut démolir que ce qu'on peut remplacer, il nous propose d'adopter la vraie, la saine, la bonne morale, celle qu'on construit sur les idées de Karl Marx. Tout en le remerciant de sa bonne volonté, qu'il nous permette de refuser son présent! Qu'il nous permette même de ne prendre qu'un intérêt médiocre au jeu de société qui consiste à vouloir chasser une morale par une autre! Qu'il nous accorde de n'opter ni pour la morale bourgeoise, ni pour la morale marxiste! Mon cœur repousse l'un et l'autre de ces maux et mon esprit refuse de s'engager dans des dilemmes aussi grossiers que celui-ci : spiritualisme ou matérialisme! Car les idées de M. Berl sont de grosses idées en forme de cubes et à arêtes tranchantes. La morale bourgeoise est un peu vieillotte, un peu fatiguée, mais pas trop oppressive pour l'esprit indépendant; la morale marxiste, si elle triomphait, ne souffrirait point d'accommodements et il ne ferait pas bon d'être hérétique! Or, en fait de morale, le sort des hérétiques est la question capitale. Au vrai, qu'il règne telle ou telle morale, que m'importe! Ce sont choses à quoi je n'ai point loisir de penser.

Si l'on considère le pamphlet de M. Berl simplement comme un moyen employé en vue d'une fin précise, il déçoit. Le pamphlétaire ne fait point quartier et il n'en demande point. Mais il faut que le pamphlet soit pour l'adversaire un coup accablant ou alors il porte moins qu'un écrit beaucoup plus modéré. Or, le pamphlet de M. Berl laisse comme beaucoup de ces

livres qui portent la marque de l'après-guerre une fâcheuse impression de bâclé. Comme au pocker, M. Berl use volontiers du bluff et telles de ses affirmations font songer à l'indicible aplomb de Joseph Delteil. Je sais bien que le pamphlet est un genre qui comporte simplification, grossissement, outrance, élimination des nuances, absence d'hésitation entre le oui et le non, mais considéré du simple point de vue artistique en tenant compte de tous les caractères propres au pamphlet, l'ouvrage de M. Berl laisse une impression de coup manqué, et cela en dépit de nombreux passages qui ont du brio, voire de la justesse et de la pénétration et qui souvent même plaisent par une indépendance de jugement fort rare de nos jours. Mais l'ensemble du livre ne donne pas cette sensation globale du coup de poing en plein visage qu'à mon avis doit présenter le pamphlet. Suite de flèches qui vont au hasard, quelques-unes se plaçant bien sans que le tireur s'en rende trop compte alors que la majorité s'éparpille sans efficacité. C'est que le pamphlet réclame plus que tout autre genre ce que Taine dénommait la convergence des effets. Les offensives partielles qui le constituent doivent se nouer avec une vigueur implacable et il lui faut aussi ce mouvement ascendant que Corneille réclamait d'une tragédie. C'est dire que les qualités de composition restent essentielles dans le pamphlet.

Mais surtout il manque au livre de M. Berl d'être installé dans le large courant de la vie. On voit aisément qu'il ne sait pas du tout ce qu'est dans la réalité un homme du peuple et sa connaissance du bourgeois lui-même n'apparaît pas comme une connaissance tirée d'une étude directe des hommes vivants, mais comme une sorte de concept bâti à l'aide d'éléments livresques. C'est pourquoi on n'a pas l'impression qu'on souhaiterait de réalité vivante vigoureusement étreinte. On dit souvent : curieux, amusant... mais jamais on n'éprouve cette impression qu'impose Courier de tous les coups portés infailliblement aux points les plus sensibles de l'adversaire. Point non plus cette véhémence passionnée et terrible d'un Nietzsche qui fouille l'âme au plus sanglant d'elle-même. Le pamphlet de M. Berl est un tout confus qui pourrait se caractériser ainsi : bouderie d'un bourgeois contre

la bourgeoisie. J'assure à M. Berl que ses dissertations sur le goût bourgeois pour la vedette, sur la tendance proustienne à résoudre les caractères en un défilé d'apparences, sur l'attitude de M. Charles du Bos vis-à-vis de M. Gide et beaucoup de choses du même genre ne donneront pas du tout au bourgeois l'impression d'être écorché à vif.

M. Jean Paulhan réédite un livre de guerre, **Le Guerrier appliqué**, pour lequel j'éprouve une estime singulière. Ce n'est qu'un tout petit livre sans emphase, silencieux et discret au possible. L'auteur a tout fait pour ne point l'élever à cette température artificielle qu'on a coutume d'imposer aux livres de ce genre. En apparence, tout est si uni, si sobre de ton et si impassiblement exact qu'on ne peut se figurer qu'il s'agisse de la misère infinie des hommes en guerre. Mais ce petit livre est un de ceux qui disent bien au delà de ce qu'ils semblent dire et lorsqu'on est arrivé au bout, on a le cœur étrangement serré. Toute la platitude et la monotonie de la vie épique! Des hommes qui sont de purs riens et qui le savent! Et enfin ce regard qui entre à vif dans les âmes! Le héros du livre, fort gaillard de dix-huit ans resté au pays après le départ des mobilisés et vu d'un mauvais œil par tout le monde, s'engage par timidité. Et quand les gars d'une escouade voient tomber un des leurs, quelle est leur première réflexion? « Nous éprouvions vaguement qu'il y avait eu une chance de mort sortie, et qui n'avait pas été la nôtre. »

Ecrivains qui revendiquez le titre de créateurs, rendez grâce à M. Georges Polti qui réédite **L'Art d'inventer les Personnages.** Ne croyez pas que Balzac, Shakespeare, Molière et Marcel Proust n'aient rien laissé à inventer en fait de personnages nouveaux. Lisez simplement le titre du chapitre dixième: « Classification générale contenant en outre 369 personnages inédits, leurs 12.915 modifications et 40.000 variétés de rôles encore à traiter. »

Le livre de M. Polti est une sorte d'immense forêt touffue où voisinent de jolies remarques et d'étranges rêveries. On s'égare fort souvent dans cette forêt, mais si le guide se laisse trop emporter par une imagination pleine de fantaisie, il vous

ouvre largement les trésors d'une érudition à vrai dire un peu chaotique, mais riche.

Avec M. Chaix : **De Renan à Jacques Rivière** nous abordons de sévères analyses parfois un peu lourdes, mais fermement conduites. Pour M. Chaix, dilettantisme et amoralisme sont nos maux et Renan est leur père. Avec beaucoup de sûreté, M. Chaix établit la filiation des descendants imprégnés de l'esprit de Renan et l'on y voit figurer le premier Barrès, M. André Gide qui aurait présenté « sous leur forme définitive les paradoxes de Renan », et M. Bergson lui-même qui, par sa conception du temps et sa définition de la liberté, favorise tous les excès du psychologisme et de l'amoralisme et coudoie ainsi Proust et Gide. Le remède? Se dégager de l'appel du relatif et faire retour à l'absolu. Méditer le cri de Jacques Rivière songeant à Dieu : « J'ai besoin de lui pour que tout marche! »

Les beaux yeux que fit pleurer Loti ne voudront pas ignorer **Loti** de M. Claude Farrère. Livre de souvenirs tout pénétré de ferveur, de respect et presque d'adoration. M. Claude Farrère dirait volontiers : Loti est Dieu, et le plus beau rêve de Farrère fut d'être le prophète de ce Dieu. Avec de tels sentiments, on pense bien que les plus menus gestes de Loti ont pour M. Farrère une portée singulière et je vous assure qu'il ne sourit pas en parlant du désespoir de Loti qui ayant perdu ses deux chats réclamait la mort du scélérat qui les avait noyés.

La ferveur ne manque pas non plus à M. Mabille de Poncheville qui nous présente **Promenades avec Verhaeren.** Nous prenons grand plaisir à voir vivre Verhaeren au Caillou qui bique ou à Saint-Cloud. Accueillant à tous, l'âme épanouie dans la bonté, l'esprit ouvert à tout ce qui était expression sincère de la vie d'aujourd'hui, Verhaeren à travers ses entretiens avec M. de Poncheville nous donne de nouvelles raisons de l'aimer.

On n'a point fini d'épiloguer sur l'essence de la poésie symboliste. M. Bonneau (**Le symbolisme dans la poésie française contemporaine**) se livre à de savantes considérations sur le mot « symbole ». A Kant, la première idée assez vague du caractère symbolique de l'œuvre d'art. Puis Hegel avançant cette définition : « le Symbole est une harmonie synthétique ».

Enfin, la définition de M. Bergson : « Le symbole est une image analogique sur le chemin de l'intuition. » Ne perdez pas de vue ces deux définitions si claires et si séduisantes si vous voulez goûter comme il convient les poètes symbolistes.

Je viens d'écrire le nom d'Hegel. Les mânes de Villiers de l'Isle-Adam ont dû en tressaillir. Reprenons contact avec lui en lisant la brochure **Les Derniers jours de Villiers de l'Isle-Adam** où M. Léon Deffoux a réuni de bien curieuses anecdotes : histoire du mariage *in extremis* de Villiers, souvenirs de M. G. de Malherbe sur son illustre ami, mort de l'écrivain contée par Huysmans, recherches sur la maison natale et sur la dernière demeure de Villiers. Tout cela est fort curieux et conduit par un esprit critique fort éclairé.

Terminons par la plaquette que M. Francis de Miomandre intitule **Quelques réflexions sur Armand Godoy à propos du Drame de la Passion.** Ce sont pages écrites avec grâce et qui font penser. On ne peut qu'approuver M. de Miomandre lorsqu'il oppose à une critique uniquement préoccupée des thèmes une critique qui cherche « le contenu psychologique des œuvres, les problèmes de vie intérieure qui s'y trouvent posés et résolus ». Appliquant cette méthode à la poésie de M. Armand Godoy, il voit le poète intimiste et confidentiel du début ne tardant pas à briser les limites de son moi et créant une sorte de poésie dépersonnalisée qui fait vivre puissamment les sentiments humains les plus essentiels parmi les cadres de nature prodigieusement simplifiés où restent seulement quelques aspects largement symboliques.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Robert Honnert : *Les Désirs,* « Nouvelle Revue française ». — Maurice Delavelle : *Musiques,* « Librairie Istra ». — Jean-Marie Mestrallet : *Rythmes épars,* Messein. — Marc Chesneau : *Quand le roseau le veut,* « La Caravelle ». — Jean Bucheli : *La Chanson du Veilleur de nuit,* « La Caravelle ». — Jean Boucherat : *Poèmes et Poésies,* « La Jeune Académie ». — Michelle (Michelle Bléry) : *Dans le charme païen et sous les forces chrétiennes du Béarn,* « La Renaissance du Livre ».

Un parfum mêlé d'allégresse et de mélancolie, beaucoup d'élégance native, une tenue soignée qui se surveille non sans parfois quelque peu de négligence, une ferveur contenue dans

l'amour, l'espoir et le regret font du livre de M. Robert Honnert, **Les Désirs**, un recueil de poèmes à l'accent noble, pur, décoratif, quelque chose de distingué et de doucement douloureux, n'allant point jusqu'à la détresse, confinant à l'extase sans se perdre jamais au vertige de cet abîme. Dans ce beau talent dont le jet spontané ne s'est point souillé de recherches trop volontairement travaillées ou d'affectations selon la mode à la poursuite vaine de plus expressives intentions, le respect de la tradition n'entrave en rien l'éclat juvénile ou voilé des délicatesses d'âmes les plus raffinées. De-ci, de-là, pourtant, de singulières négligences, un mépris nonchalant d'apporter plus de soin à redresser ce qui surgit presque à l'aventure. Comme il faudrait peu de soin en surplus pour qu'un morceau tel que : « Retourner en ton sein... » fût entièrement satisfaisant : cette acceptation sereine de la mort, à quelque heure qu'elle vienne, mais, en dépit des menaces, une ardeur à absorber en l'attendant les délices, les féeries de la terre et de la vie :

J'irai, j'irai plus tard adorer vos mystères,
O divine clarté,
Laissez-moi vivre encor ce beau soir de la terre
Avant l'éternité.

Pourquoi donc faut-il qu'on se soit buté, un peu plus haut, sur le second de ces deux vers, hélas! et ainsi attaché au premier qui est fort beau :

J'ai trop tôt appelé le céleste silence;
Qu'il ne règne encor pas...

Je donnerais une idée fort erronée de la poésie de M. Honnert si je laissais supposer que de telles défaillances lui sont habituelles, mais n'apparaissent-elles pas d'autant plus choquantes? Il y a dans le ton de ses vers quelque chose de grave, d'obscurément passionné, de doux qui la situe aux confins de la veine élégiaque à la fois de Charles Guérin et d'André Chénier. Aussi, parmi les nombreux dédicataires de tel ou tel poème, y est-on à peine surpris de retrouver ce nom : de Pange... Il chante aussi l'amitié et la splendeur mobile des paysages :

Monte, monte, bruit du tonnerre,
Vite l'orage, il fait trop chaud;
Que les cieux étouffés desserrent
Leur sombre, leur ardent manteau;
Que les lourds arbres immobiles
Sortent de leur pesant sommeil;
Et que sur l'anxieuse ville,
Comme un tourbillon de soleils
Entre la pluie et les poussières,
Les mille éclairs libérateurs
Fassent trembler sous leurs lumières
Toutes les brûlantes paupières
Qui se baissaient dans la tiédeur...

De M. Maurice Delavelle, **Musiques** forment un cahier remarquable par la typographie et la présentation. Mais tout n'y est pas également assuré, ferme de pensée ou de chant. L'évidente influence de Baudelaire se justifie en ce que l'auteur, débutant j'imagine, tente une poésie d'expérience personnelle, intime, très à fond analysée, et, par l'expression, suggestive et imagée. L'ambition du poète n'est point partout décevante, par bonheur; il y a dans ce livre des poèmes d'un noble accent, mêlés la plupart de certaines puérilités, d'autres, qu'il proclame lui-même plus sévère, témoignent d'un art à la fois plus patient et plus souple, plus maître de soi et enveloppant; il est grandement louable d'avoir développé et réussi, sans tâche grave, le morceau le plus long et le plus caractéristique du recueil : *A la Douleur.*

Après une période de découragement, de résignation désabusée, voici que le poète s'est repris à vivre, à percevoir la fraîcheur éclatante des eaux et de la nature, à aimer autour de lui tout ce qui vit, tout ce qui aime et qui espère, la foi lui est revenue, il peut sans trembler reprendre, relire son vieux Ronsard abandonné. Il chante au caprice des heures, au gré de ses sentations, et ses poèmes groupent en un ensemble plein de ferveur et de joie enthousiaste leurs **Rythmes Epars.** M. Jean-Marie Mestrallet sent à nouveau que la musique secrète qui unit entre elles toutes choses, qui exalte l'âme et élève l'esprit à jouir des biens suprêmes, éternels, est le seul bien, la seule richesse qui jamais ne lasse ou ne trahisse. Elle

nous fond et nous confond parmi les harmonies de l'univers. Le sachant, l'ayant compris, et empli d'une joie sereine, le poète y est, cette fois, résolu; il cueillera sans se laisser distraire les fleurs de ses derniers jours.

Une étrange, peut-être excessive, ferveur anime les poèmes **Quand le roseau le veut**, de M. Marc Chesneau. Il semble que, dans les moindres occurrences comme dans les rencontres hautaines, il n'ait de souci que d'éviter la platitude. Et pour cela, il force l'expression, la cime souvent ne lui paraît pas assez haute s'il ne la couronne d'un accent circonflexe. Au contraire, s'il se maintient au fond des vallées, et ne chante que d'impressions familières ou quotidiennes, il se livre sans choix aux rythmes presque impromptus dont la persistance se berce d'images souvent sans nouveauté.

La Chanson du Veilleur de nuit, ce titre d'un dernier poème, — allure de chanson ou de refrain populaire — M. Jean Bucheli l'étend à son recueil tout entier. J'avoue n'être guère sensible aux compositions de ce ton, en somme d'inspiration plutôt languissante et de facture banalement aisée. Par bonheur, le volume s'ouvre sur des tableaux de paysages dont le mouvement est juste et les colorations vives et précises. Il y a là quelque chose qui montre en M. Bucheli le poète qu'il pourrait être, ou qu'il est. Mais qu'il délaisse tout désir de chanter les figures ou l'œuvre des grands poètes qu'il admire, l'enthousiasme n'y suffit pas, louer comme il s'y essaye Alfred de Vigny ou Baudelaire, c'est les amoindrir et les bien mal connaître. L'auteur n'est pas mieux servi par l'exaltation de ses vœux ou admirations d'ordre historique et politique : une ode réclame la translation en France, aux côtés des cendres de son père, des cendres du duc de Reichstadt. Je ne crois guère qu'il excite à ce sujet un grand enthousiasme, soit pour, soit contre. On peut même admirer l'*Aiglon* de Rostand, sans tenir spécialement à ce « retour », pour parler comme M. Bucheli. Mais où sont les cendres de Jeanne d'Arc?

De longs récits épiques, historiques, tragiques, des sonnets inspirés par la guerre et l'attitude des nations alliées, aussi, sentimentaux et parfois ironiques, des méditations ou sensations amoureuses, M. Jean Boucherat nous présente **Poèmes et**

Poésies dans leur développement à la manière romantique, très sincère, je n'en doute pas, mais où l'emphase se mêle volontier aux complications vaines et parfois, mais rarement, à des trouvailles plus heureuses. Quelques évocations des paysages d'enfance dans l'île Maurice me paraissent former les meilleures parties de l'ouvrage. Il serait nécessaire à M. Boucherat de beaucoup lire, d'assurer son métier, et de beaucoup ressentir pour se trouver lui-même.

Dans un « simple manifeste » M. Paul Bléry nous fait apprécier la grande perte qui lui fut infligée par la disparition de sa compagne élue, Michelle, qui fut tout d'abord une comédienne: « elle créa *Blanche Câline, l'Homme qui assassina, le Crime de Sylvestre Bonnard* et cette *Maison Cernée,* qui la fit une première fois mourir — au théâtre... » Puis elle se retira en Suisse, renonçant à la scène, et enfin partagea son temps entre des séjours à Pau et à Saint-Raphaël. Elle s'essayait à écrire, toujours insatisfaite, mais simple, sensible à l'infini et éprise de toutes les formes de la vie, de toutes les beautés de la nature, sachant surtout saisir les êtres dans leur intimité douloureuse, tendre et cachée, les heures dans leurs illuminations expressives et fugaces.

Et tout cela, **dans le charme païen et sous les forces chrétiennes du Béarn**, compose des séries de méditations, de paysages, de sensations profondes et réfléchies sous forme de poèmes en prose, extrêmement sobres, évocateurs et précis. Que cette jeune femme, dans sa discrétion parfaite et avec son goût de justesse et de vision très lucide, eût possédé la sagesse, nous ne pouvons que trop tardivement l'en louer et féliciter ceux qui l'ont pu approcher. Quel bien surpasse de rencontrer la réflexion souriante et bienveillante dans l'esprit d'une jeune femme dont le visage est doux et la voix pure et musicale? Jamais, au surplus, ne s'en flétrit le souvenir, et ceux qui sentent ou comprennent s'en trouvent à jamais exaltés et grandis. « Ses vertus m'ont touché », déclare M. Paul Bléry, et c'est le moins sans doute qu'il en puisse dire.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

René Béhaine : *Au prix même du bonheur*, Bernard Grasset. — Marcel Aymé : *La rue sans nom*, Nouvelle Revue française. — Colette : *Sido*, J. Ferenczi et fils. — Jean Lefebvre : *Dans la brousse vivante*, La Renaissance du Livre. — Fernand Fleuret : *Jim Click ou la merveilleuse invention*, Nouvelle Revue française. — Pierre Véry : *Le Testament de Basil Crookes*, Librairie des Champs-Elysées. — Maurice Magre : *La nuit de haschich et d'opium*. — Marcel Brumaire : *Offertoire*, Nouvelle Société d'Edition.

Sous ce titre général : *Histoire d'une société*, M. René Béhaine poursuit depuis un quart de siècle une œuvre cyclique, non sans quelque ressemblance avec celle de Marcel Proust et surtout de M. Roger Martin du Gard. Dans cette œuvre dont le septième volume, **Au prix même du bonheur**. vient de paraître, M. Béhaine étudie les mœurs des Français, à travers trois générations, et la psychologie, en particulier, de deux jeunes gens — Michel et Catherine — décidés à partir pour *La conquête de la vie*, c'est-à-dire à réaliser le bonheur dans le complet épanouissement de leurs personnalités, en dépit de la résistance de leurs familles et malgré les oppositions qu'ils rencontrent en eux-mêmes. M. Béhaine a des vues plus synthétiques ou se place sur un plan plus élevé que Proust pour juger notre société et pour suivre son évolution depuis 1900. Comme M. Martin du Gard, il a une philosophie, et ce n'est pas seulement en psychologue, mais en moraliste qu'il juge les modifications qui se sont produites dans les cadres de la Troisième République. Il établit avec rigueur le bilan de la bourgeoisie pour, dès à présent, constater que celui-ci fait prévoir la faillite prochaine... *Les Nouveaux venus* sont indignes des *Survivants* de l'ancienne noblesse qui les observent en se tenant à l'écart — du moins en province — et en se réjouissant de les voir aller à leur perte. Abolition des hiérarchies, et effondrement consécutif des barrières sociales; rapidité de l'élévation et de la conquête des honneurs par le moyen des diplômes; puissance de l'argent; instabilité; insécurité; affaiblissement de l'autorité religieuse et familiale, voilà, en gros, ce que M. Béhaine constate et dont il dénonce le péril. Son mérite est de n'avoir pas attendu pour cela que la guerre rendît évidente l'annihilation des valeurs anciennes. C'est à une époque dont

on vante aujourd'hui la douceur, comme on vanta, après la Révolution, celle de l'Ancien Régime, qu'il a commencé de déceler tous les maux de notre civilisation (puisque civilisation il y a); et, à cet égard, son œuvre est aussi prophétique que documentaire. Elle nous amène, à présent, au point où Michel et Catherine, après avoir cru assister à la ruine de leur bonheur, touchent, enfin, au terme de la lutte qu'ils ont dû soutenir. Ils se marient. Ce que sera leur destin, dès lors, d'autres livres, sans doute, nous l'apprendront. Mais nous en savons assez, déjà, pour pouvoir signaler l'importance de l'effort réalisé par M. Béhaine. Ce que j'apprécie surtout dans son œuvre, il est vrai sévère, mais toujours vivante, et qui foisonne d'observations, c'est l'art grâce auquel on y voit Michel et Catherine réagir sous l'influence du milieu dont ils cherchent, pourtant, à se libérer... Montrer ou, plus exactement, faire sentir à quel point les plus originaux mêmes d'entre nous dépendent de leur entourage, c'est l'essentiel de l'entreprise du romancier. Le trouble des principaux protagonistes du récit de M. Béhaine doit être attribué à un désordre qui les dépasse, et nous nous rendons compte qu'ils le reflètent en même temps qu'ils en sont victimes. Seront-ils assez forts, leur union accomplie, pour réaliser une harmonie, en dehors de la confusion générale, et M. Béhaine dégagera-t-il un enseignement de sa critique? Je le souhaite. Ce sera notre suprême récompense de l'avoir suivi sur la longue route où il s'est engagé, et où il chemine avec lenteur dans un paysage point très pittoresque, mais expressif et nuancé, un de ces paysages de chez nous dont on dit, si justement, qu'ils sont à l'image de notre génie.

On pourrait déclarer « populiste », mais à condition d'ajouter aussitôt « et unanimiste », le nouveau roman de M. Marcel Aymé : **La rue sans nom**, qui se passe dans une ville indéterminée. C'est une œuvre bien curieuse par le double caractère qu'elle présente ou par l'étroite relation qu'elle établit entre un drame individuel et un drame collectif. Si la rue n'est pas, dans ce roman, le personnage principal que M. Marcel Aymé semble avoir voulu en faire, par le titre même qu'il a choisi, on ne saurait ne lui attribuer d'autre importance que celle d'un simple décor. Elle vit; et le rôle qu'elle joue est essentiel.

Sans elle, on ne s'expliquerait pas la plupart des événements du récit de M. Marcel Aymé, et leur influence décisive. Un soir, un inconnu entre dans la rue, et frappe à la porte d'une de ses maisons. Cet homme, c'est Serguemoine, redoutable bandit, traqué par la police. Il vient, sous le nom de Finocle, demander abri à Méhoul, son ancien complice, maintenant assagi. Il veut se cacher, le temps qu'on l'oublie pour fuir au loin avec sa fille Noa, qu'il adore. Mais on n'introduit pas comme cela un élément étranger dans la rue, qui est un corps constitué et qui a ses habitudes et son rythme, surtout que cet élément, par Noa qui est jeune et jolie, contient un principe violemment érotique... La rue réagit, comme le ménage Méhoul lui-même, et son fils, le sournois et vindicatif Mânu... Mais tandis que, désirée par tous ces mâles, Noa choisit pour l'aimer le plus beau d'entre eux, Méhoul sent peser sur lui, chaque jour davantage, puis s'exalter le souvenir de ses méfaits. Après avoir tremblé d'abriter Serguemoine, il s'excite à tel point à l'évocation du passé qu'il ressent, comme si elle venait de se produire, une vieille trahison de son complice, et dans sa fureur le dénonce à Mânu, qui le vend à la police... J'abrège. Aussi bien, ce sec résumé ne saurait-il donner une idée du réalisme dru et pittoresque que M. Marcel Aymé a mis dans son roman, lequel tout vulgaire et brutal qu'il soit, se hausse jusqu'à l'épopée. Si tout est vrai, ici, ou du moins vraisemblable, rien n'est banal, ni d'une fidélité servile. L'art opère cette transfiguration sans laquelle le document paraît mort, quoique emprunté à la vie, faux même, encore qu'exact, ainsi que certaines photographies. Il y a de l'humour et du pathétique, un sens extraordinaire du mouvement dans le récit de M. Marcel Aymé. Venant après *La table aux crevés,* il classe son auteur parmi les mieux doués des romanciers actuels.

A plusieurs reprises, déjà, Mme Colette avait évoqué dans son œuvre, que l'on peut dire d'inspiration presque toujours subjective, l'exquise figure de sa mère. Elle complète, aujourd'hui, les traits de cette figure, et sous le titre de **Sido**, c'est un suave et riant portrait, tout en lumière, qu'elle offre à notre admiration, en lui donnant pour pendant l'image de son père, « Le Capitaine ». Si c'est de Sido que Mme Colette tient sa

spontanéité, son humour et cet instinct ou cette divination qui lui rend compréhensibles, à la fois, le monde animal et le monde végétal, c'est du capitaine qu'elle a hérité son lyrisme. Mais quel charme de l'entendre parler de sa jeunesse, et quelle fraîcheur dans ses souvenirs! On est avec elle dans le jardin à demi sauvage de Saint-Sauveur. On y voit courir les nuages dans le ciel, on y entend sonner les cloches; on y respire le parfum des fleurs. Se rappeler, c'est pour Mme Colette sentir encore. L'impression s'enveloppe, ici, de tendre piété et de mélancolie, mais c'est pour gagner en profondeur ce qu'elle perd en vivacité.

Un Parisien, Chantal, que la vie factice de la capitale a lassé, part pour l'Afrique, à la recherche d'impressions nouvelles. Le voilà **Dans la brousse vivante**, et ce sont ses aventures qu'il nous raconte. Il se garde de les « romancer », et s'il y a des récits dans sa relation de voyage, on peut tenir pour certain qu'il ne les a pas truqués. M. Jean Lefebvre n'est pas un écrivain de profession, et il est visible qu'il a pour « la littérature » un mépris égal à celui de Verlaine. Mais c'est *un homme* pour parler comme Pascal, et qui sait voir et surtout sentir. Un homme pour qui le monde extérieur existe, mais le monde intérieur aussi. Il a le goût du rêve autant que celui de l'action, et une égale prédilection pour la réalité violente et pour le mystère. De là le charme très particulier de son livre qui me fait songer à la fois à Kipling et au premier Claude Farrère, et dont le moindre mérite n'est pas de donner, à ceux qui, comme moi l'ignorent, une idée du continent noir. M. Lefebvre recrée l'atmosphère de la brousse et la magie de son influence sur l'âme d'un européen. Je signale, entre autres, pour leur pouvoir de suggestion, ou pour l'émotion qu'ils dégagent les chapitres intitulés *La mort de Simba, Au sommet de l'Elgon* et *Le bambou de l'Elgon.*

M. Fernand Fleuret est un esprit essentiellement sacrilège, et qu'on pourrait qualifier de diabolique, pour cette raison... Après avoir ri des miracles de la religion dans *La bienheureuse Raton, fille de joie,* il se moque, aujourd'hui, du génie militaire dans **Jim Click ou la merveilleuse invention.** Que Plutarque ait menti, cela ne fait pas question, pour lui, encore

qu'il s'amuse à le prouver. Est-ce pas une suprême délicatesse qu'il n'a pas choisi un Français pour sa démonstration, mais le héros dont l'Angleterre est le plus orgueilleuse, Nelson?... Peut-être, mais sa démonstration ne nous atteint pas moins par ricochet, si elle sera, je gage, très mal accuellie outre-Manche... Ce n'est pas, nous dit-il, Nelson (qu'il appelle Gunson) qui a gagné la bataille de Trafalgar (ou de Barajar) mais un androïde qui le reproduit trait pour trait... Jim Click, l'inventeur de cet androïde, ayant laissé le vainqueur de la bataille du Nil mourir accidentellement, l'a remplacé, à point nommé, par son double... Celui-ci commande au combat naval de Trafalgar et le gagne avec quelques paroles, qui ne sont même pas des ordres de manœuvre, et deux ou trois jurons... Quoi, l'androïde?... Non; Gunson lui-même; car Jim Click, ayant perdu la tête, n'a pas enfermé, comme il le croyait, le cadavre du héros dans un baril de rhum, mais son propre androïde. Voilà qui satisfera les intelligences positives. Mais c'est chou vert, vert chou. Autrement dit Gunson et son double sont interchangeables, et la mécanique vaut l'homme, ou l'homme la mécanique... On croirait du pur Voltaire. Aussi bien, M. Fleuret pastiche-t-il à merveille la langue du XVIIIe siècle. Dans cette langue, il imite, de surcroît, l'humour britannique, et cela fait un mélange des plus savoureux.

M. Pierre Véry s'est amusé à écrire un roman d'aventures ou, plus exactement, un roman policier dans la manière inventée par Gaboriau (pour ne pas remonter jusqu'à Voltaire) perfectionnée par Poe et popularisée par MM. Conan Doyle et Maurice Leblanc. **Le testament de Basil Crookes**, qu'il nous donne, n'est certes pas indigne de ces devanciers. On y voit se prolonger, en se ramifiant, les effets du geste d'un fou. Au milieu de circonstances mystérieuses et surtout très compliquées, un archiviste français, assez hoffmanesque, joue, ici, le rôle du débrouilleur de fil. C'est attachant et, malgré l'artifice, d'un pittoresque qui révèle l'artiste.

Dans **La nuit de haschich et d'opium**, M. Maurice Magre conte l'aventure d'une femme que son imprudence entraîne à aller danser dans la pagode de Chillambaram, aux Indes, seule avec trois gaillards suspects... Elle n'échappe que par

miracle, et après de dramatiques péripéties, à celui de ces messieurs qui « l'a gagnée » aux cartes. Il y a de la somptuosité, du mystère et de la magie dans le récit de M. Magre. On tirerait de ce récit un assez bon film.

Une haute pensée, d'inspiratino religieuse, anime le roman de M. Marcel Brumaire : **Offertoire.** M. Brumaire, qui a du talent, est un esprit distingué, mais il me semble que l'exemple qu'il a choisi n'est pas heureux. Que son héros, Alain, après avoir rompu avec Jacqueline, qu'il devait épouser, se tue parce que Gisèle, dont il a reçu le coup de foudre, est incroyante et qu'il n'a pu, en faisant d'elle sa maîtresse, la ramener à Dieu, c'est, on en conviendra, un dénouement arbitraire... Sans doute, ne faut-il chercher que l'intention dans un tel dénouement. Mais j'ai bien peur que les catholiques s'y refusent...

JOHN CHARPENTIER.

HISTOIRE

Ch. Cockenpot : *Le Traité Desmichels.* Editions Ernest Leroux. — Gustave Gautherot : *La Conquête d'Alger, 1830.* Préface de M. Louis Bertrand. Payot. — Jacques Debu-Bridel et Marc Benoist :*La guerre qui paye, Alger 1830.* Préface de Jules Cambon. Editions Prométhée. — J.-T. Merle : *La Prise d'Alger racontée par un témoin.* Préface et notes par H. d'Alméras. Collection « Jadis et Naguère », dirigée par M. Edmond Pilon. Henri Jonquières. — Mémento.

Peut-être se rappelle-t-on encore qu'on vient de célébrer le centenaire de notre conquête de l'Algérie. Nous disons « peut-être », tout passant si vite et devenant si rapidement indistinct (comme un film mal réglé) dans le délire d'une époque secouée d'érotisme, abrutie de mécanomanie, et, d'autre part, hébétée d'abstractions politiques, — produit de la mentalité ruinée d'après-guerre, — jusqu'à se figurer qu'on peut manufacturer, sur l'invite d'une circulaire ministérielle, des « Etats-Unis d'Europe »! A côté donc de l'Histoire tintamarresque et précaire qui est celle de nos contemporains, il y a, rappelons-le, une très certaine et raisonnable Histoire, qui est celle, maintenant séculaire, de l'Algérie française.

En pensant aux « nouveautés » parues sur ce sujet, nous nous surprenons à songer qu'une bonne bibliographie algérienne serait la bienvenue en ce moment. On fait beaucoup de

vieux neuf en Histoire. Bien entendu, nous ne disons nullement cela pour les livres dont nous allons parler.

L'ouvrage de M. Ch. Cockenpot, professeur à l'Ecole primaire supérieure d'Alger, sur **Le Traité Desmichels**, est déjà paru depuis un certain temps, et nous saisissons l'occasion du Centenaire pour le signaler ici. Il contient une copieuse bibliographie analytique, ce qui n'est pas son moindre intérêt. Il est une contribution de premier ordre à l'étude de la politique de conciliation suivie par le général Desmichels, commandant la division d'Oran, à l'égard d'Abd-el-Kader. La conception de Desmichels, tendant à faire d'Abd-el-Kader notre intermédiaire auprès des populations arabes, n'était pas très heureuse, comme l'événement l'a démontré. Elle fortifiait le chef arabe, sans que nous en fussions mieux servis, bien au contraire. Le général tenta, à l'époque, de présenter les choses sous un jour avantageux. Mais son exposé ne méritait point toujours créance : M. Ch. Cockenpot y a découvert maintes inexactitudes.

Malheureusement, au point de vue de la circulation dans le grand public, les Publications de la Faculté des Lettres d'Alger, toujours si précieuses, d'ailleurs, se spécialisent dans des monographies savantes extrêmement localisées; et il s'ensuit une dispersion croissante des sujets. Dans une matière jusqu'ici aussi peu connue d'ensemble que l'Algérie, cela peut dérouter. Une coordination des fascicules de la Faculté (qui atteindront bientôt la centaine) fournirait, sinon le lien d'une Histoire générale, du moins celui de maints chapitres d'une Histoire générale de qualité exceptionnelle. Mais on n'atteint pas facilement, ni surtout on ne coordonnerait aisément, une collection comme celle de pareils Bulletins. En tous cas le sujet ici traité, Abd-el-Kader, est un des plus connus, et même un des plus populaires, qui soient.

En dehors des monographies spéciales, nous trouvons des ouvrages comme **La Conquête d'Alger** de M. Louis Gautherot, livre qui apparaît surtout comme la reprise et le développement d'un des chapitres de sa précédente biographie du général de Bourmont (*Un gentilhomme de grand chemin*), chef de l'expédition française de 1830. Cet ouvrage, qui a des mérites particuliers, ne fait oublier ni l'œuvre d'Alfred Nettement (*His-*

toire de l'expédition d'Alger, 1856), ni même, plus près de nous, l'œuvre de M. G. Esquer, si bien placé pour connaître les choses d'Algérie (Cf. *La correspondance du duc de Rovigo,* Alger, 1920), et dont *La Prise d'Alger* est parmi les plus documentés et les plus solides récits. Mais les papiers du général de Bourmont, qu'il avait déjà consultés pour la biographie de celui-ci, ont apporté à M. Gautherot, en ce qui concerne Alger et les circonstances qui ont précédé l'expédition, de nombreux et précis détails auxquels ce livre-ci doit sa valeur.

Le récit des opérations militaires souligne la vérité, toute favorable au général en chef dont on ne saurait plus taxer de lenteur et d'irrésolution la conduite. Les lenteurs, qui retardèrent très fâcheusement le débarquement de l'artillerie, paraissent être venues de l'amiral Duperré, lequel dut croiser pendant dix jours en vue des Baléares. Malgré le contre-temps, l'investissement d'Alger fut une opération des mieux conduites. « Un modèle de précision », a dit le général Mangin. La question des origines du gouvernement algérien, de suite après la prise de l'ancienne capitale des Deys, reçoit des élucidations intéressantes. On trouve aussi d'attachants détails sur les expéditions d'Oran, de Bougie et de Bône. Sans la Révolution de 1830 et le départ de Bourmont, elles semblaient devoir nous assurer, dès le premier moment, la maîtrise des ports principaux. Il ne faut pas oublier non plus les curieuses négociations avec Tunis, lesquelles sont comme un pressentiment de notre protectorat tunisien, établi cinquante ans plus tard.

Quand on a connu ces vastes pays, comme l'auteur des présentes lignes a pu les connaître en dix ans de séjour, on est frappé de la rapidité du coup de filet de Bourmont sur l'Afrique du Nord. Trois temps : Alger, Oran, Bône. La prise d'Alger, défendue par une redoutable armée de 50.000 Turcs et Maures, postée dans le massif du Sahel qui couvre la ville à l'Ouest, pouvait être décisive. Ce fut par un mouvement tournant à travers le Sahel, que l'armée, débarquée plus à l'Ouest, à Sidi-Ferruch, aborda la capitale algérienne (imprenable de face) à revers et d'en haut sur les points vitaux : le fort l'Empereur et la Kasbah. C'est la manœuvre de Toulon et d'Austerlitz. Dès le premier moment, nous avons durablement tenu Alger. Mal-

heureusement, la Révolution de 1830 remit en question tout le reste.

Le petit livre de MM. Jacques Debu-Bridel et Marc Benoist : **La guerre qui paye : Alger 1830**, ne saurait évidemment dispenser de lire d'autres récents ouvrages d'ensemble, par exemple *L'Algérie Française*, où l'auteur, M. Victor Piquet, fait passer sous nos yeux un siècle de colonisation (et dont nous devons nous contenter de citer ici le titre, n'ayant pas reçu cette œuvre). Mais l'on doit reconnaître que ce court écrit est un résumé alerte, capable de nous donner quelque aperçu des grandes lignes de l'histoire algérienne depuis l'ultra-légitimiste maréchal de Bourmont jusqu'à l'ultra-démocratique Décret de Crémieux. Quelques premières pages sont à lire comme bref historique des rapports de la France et de l'Algérie de 1450 (date de l'établissement d'un comptoir français sur la côte barbaresque) à l'arrivée du corps expéditionnaire de 1830. Par contre, on ne dit rien sur la guerre de Kabylie, sous prétexte qu'elle ne se rattacherait qu'indirectement aux guerres d'Algérie. Ce n'est pas très exact. Les noms les plus caractéristiques de ces guerres sont associés aux expéditions de Kabylie : Bugeaud, Abd-el-Kader, etc. Peut-être l'opinion des auteurs serait-elle plus juste en ce qui concerne les opérations de Saint-Arnaud et de ses successeurs.

M. Debu-Bridel et son collaborateur font la part belle à la Monarchie légitimiste quand il s'agit de l'Algérie; belle aussi (malgré le flottement des premières années) à la Monarchie de Juillet. Pour l'Empire, le ton baisse; et surtout pour la République. Les deux derniers, à leurs yeux, l'un avec son principe des nationalités, l'autre avec son démocratisme abstrait, ont continué l'erreur des Libéraux d'avant 1830. J'ai pu voir sur place un fait dont je ne prétends, quant à moi, tirer aucune conclusion (elle risquerait d'être injuste), mais que je rapporte simplement à titre de curiosité. Vers 1885, à propos de la demande, par notre colonie, d'un crédit de 50.000.000, M. Charles Ferry, le frère de Jules Ferry, après s'être âprement opposé au vote, eut ces mots malheureux sur les Algériens : « Des pochards, des buveurs d'absinthe! » Le *tollé* fut énorme! Un journaliste de Bône (M. Pierre Omessa, si je me souviens bien)

adressa à M. Charles Ferry ce télégramme : « Un Algérien vous dit que vous êtes un lâche et se tient à votre disposition.» Jules Ferry, colonial hors ligne, lui! fut très affecté de l'incartade de son frère, lequel répondit au bouillant journaliste « qu'il fallait qu'il fût bien jeune pour... etc. » Non. Vieux comme jeunes, on se sentait méconnus. Encore en 1885, et même depuis. Qu'on se souvienne de Max Régis. Longtemps, très longtemps, on ne s'est généralement point rendu compte, en France, de ce qu'était l'Algérie.

Des maisons anglaises, à Oran, avec une main-d'œuvre espagnole et marocaine, purent monopoliser l'industrie de l'alfa. On me dit que la nombreuse caravane parlementaire du Centenaire est revenue émerveillée. Heureusement! Ils diront ce qu'il ont vu, et puisse le pays les entendre!

Merle, Brazier, Dumersan, Carmouche, Mélesville, etc., sont bien oubliés aujourd'hui. Ils inondèrent de leurs productions les petits théâtres durant le premier tiers du dernier siècle. Leurs œuvres, éditées chez Barba, — un beau nom pour un éditeur! — au Palais-Royal (où il fut l'ancêtre des Stock, Dentu, etc.), se rencontrent encore, imprimées sur papier-chandelle, dans l'arrière-boutique de quelques libraires-bouquinistes ou la bibliothèque de quelques collectionneurs d'œuvres de théâtre. Pour notre part, si nous connaissions J.-T. Merle comme auteur dramatique (simplement, d'ailleurs, pour avoir eu, à l'occasion, entre les mains ses brochures cousues à la diable de gros fil, sous une couverture faite d'un lambeau de papier brouillard gris pareil à celui dont on se sert pour filtrer les liquides), nous avions totalement oublié, si même nous l'avions jamais su, qu'il eût été un témoin, un témoin amateur et bénévole, de **La Prise d'Alger.** En trouvant, dans un des romans algériens de M. Louis Bertrand, cité par M. H. d'Alméras, un « sieur Loiseau », assis à une table d'officiers, au camp de Sidi-Ferruch, « couvrant de sa faconde, comme d'habitude, le bruit des conversations », venant « d'organiser au camp une imprimerie, et rêvant de fonder un journal qui s'appellerait le *Phare de Sidi-Ferruch*,... d'ailleurs cordial, sympathique, un peu trop familier, et donnant volontiers des leçons de stratégie », en trouvant, disons-nous, ce

« sieur Loiseau », nous n'avions pas songé à Merle. Mais les deux ne font qu'un. A la réflexion, on peut comprendre que M. Louis Bertrand ait accentué de façon gaudissardesque ce vaudevilliste fourré dans les camps. M. d'Alméras nous dit qu'il était un Monsieur plus relevé. Je sais, il collaborait aux gazettes légitimistes, avait figuré dans les sommaires du *Mercure* (celui de Chateaubriand, s'il vous plaît!), signait en bon lieu des critiques littéraires et théâtrales, était le mari de Mme Dorval, la grande et illustre tragédienne, qui couchait avec un grand et illustre poète, Alfred de Vigny; avait enfin une situation « bien parisienne », comme on dirait aujourd'hui.

Tel quel, par son personnage peut-être plus encore que par son reportage (qui est plein d'intérêt), je le trouve très piquant, dans cette armée d'Afrique. Il est loin d'ennuyer. Comment diable ce boulevardier (avant la lettre, car le mot n'existait pas encore), cet homme qui ne manquait pas d'esprit, ce sceptique, habitué et casanier du foyer... des petits théâtres, était-il là, sur la rive du Maure, au bout du monde, car c'était alors le bout du monde? On admet qu'il se tirât d'affaire par des façons gaudissardes, qu'il fût forcé de se tirer d'affaire de la sorte! Le Dey lui-même, après tout, n'était pas tellement le Barbaresque sauvage qu'on pouvait croire; au fond de sa Kasbah, il lui arrivait de parler en riant des petites femmes du Palais-Royal, leur comparant les frégates du blocus français qui raccrochaient tout navire entrant dans la rade d'Alger. N'importe! notre homme n'était pas un de ceux-là qu'on pût voir sans étonnement, ou la gaîté causée par une disparate un peu tartarinesque, tout quitter pour s'en aller suivre des expéditions guerrières et exotiques. Des artistes, des peintres, s'en furent planter leur chevalet sur cette plage de Sidi-Ferruch où débarqua l'armé française. J.-T. Merle, présenté au général de Bourmont par le prince de Polignac, avait peut-être, lui, un intérêt caché, quelque entreprise en tête.

Mais il nous répond : « Séduit par l'éclat de cette nouvelle croisade, j'ai suivi l'armée sans autre but que celui de voir. »

Son récit de la campagne d'Alger semble ne pas avoir grande valeur au point de vue militaire. L'auteur n'a connu

ni les ordres, ni les plans. Je ne sais si, comme le veut M. Louis Bertrand, c'était un grand stratège en chambre. En fait, il ne paraît, à aucun moment, s'être aperçu de l'originalité de la marche sur Alger. Sa description du débarquement (opération magnifique et dont il avait pu voir pourtant une répétition d'essai, à Toulon), est quelconque. Il n'a pas grand'-chose à dire sur la bataille de Staouëli, sur la prise du Fort-l'Empereur. Un détail bien observé, cependant : On tiraillait beaucoup le matin, dit-il (en attendant l'artillerie restée sur la flotte), les après-midi étant généralement plus calmes. Effectivement, en Algérie, comme dans tous les pays chauds, ce que l'on fait surtout l'après-midi, par 38 ou 40 degrés, c'est la sieste.

Mais notre voyageur se rattrapa d'un autre côté. On pouvait craindre, d'après ses habitudes boulevardières, qu'il n'apportât l'esprit du vaudevilliste ou la sentimentalité du faiseur de couplets dans son observation de la vie de camp, entre la guinguette et l'ambulance. Il n'en est rien. A Toulon,, pendant la traversée, puis de Sidi-Ferruch à la Kasbah d'Alger, on le trouve observateur alerte, rendant ce qu'il voit avec simplicité et, bien que classique, non sans une certaine couleur par moments. Sous l'agitation militaire, l'éternelle comédie du monde et des caractères, surtout, pique son attention : « Il y a, dit-il, plus de comédie dans une journée de quartier-général qu'il ne s'en fait en un an dans quatre théâtres royaux.» Mais, des états-majors et des intrigants militaires ou civils, il s'est tourné vers le soldat, vers le troupier, et, quoique la manière dont il vante sa bravoure ne soit pas exempte de banalité, il a su noter avec une cordialité vraie quelques scènes de la vie de camp. J'ai goûté aussi, pour avoir éprouvé des impressions analogues, à Tunis, lors de l'entrée des troupes françaises, les pages sur Alger, après la capitulation. Fervent d'orientalisme, je me suis imaginé l'effervescence des rues couvertes, l'agitation au Divan, puis, dans une note sereine, la vie du soir sur les terrasses, quand les « dames » d'Alger s'y glissent furtivement (car il ne leur faut pas être vues), sous les regards du voisinage où des « roumis » les observent en secret, comme David épiant Bethsabée.

Dans son abondante préface, M. H. d'Alméras narre avec érudition et esprit la vie parisienne de Jean-Toussaint Merle, avant et après l'épisode algérien.

Mémento. — *Revue Historique* (janvier-février 1930). Michel Rostovtzeff : *L'empereur Tibère et le culte impérial.* (Etude des inscriptions grecques de Gythion, en Laconie, récemment découvertes. M. Rostovtzeff en donne des fragments traduits. Il insiste sur leur importance touchant la connaissance du culte impérial; analyse, d'après leurs données, la loi sacrée décrétant la célébration des rites et des cérémonies, qu'il décrit. M. Rostovtzeff, en ce qui concerne l'élément proprement religieux de la célébration, croit à un lectisterne. Rappelant l'origine grecque de ce repas sacré offert aux dieux, l'auteur souligne le caractère hellénistique, — et non romain, — des honneurs divins offerts à Tibère. Les accepta-t-il? Sans aucun doute, bien que sous le couvert d'un refus modeste et plus ou moins hypocrite de pure convenance. Il connaissait trop la valeur politique du culte impérial pour refuser). — André-E. Sayous : *Le commerce terrestre de Marseille au XIII*e *siècle.* (Comme pour un précédent article, — dans la « Revue des Etudes historiques », octobre-décembre 1929, — l'auteur utilise les travaux de Louis Blancard, qui sont bien près d'être « la source principale sur le commerce marseillais et ses méthodes au XIIIe siècle » dans le trafic terrestre et maritime. L'auteur déduit des données économiques, car il est surtout économiste). — Léon Vignols. *La campagne négrière de* « la Perle » (1755-57) *et sa réussite extraordinaire.* (« Exposé du mécanisme d'une expédition négrière » .Ecrite à l'aide de documents découverts dans les archives de Saint-Malo, fonds de l'Amirauté, cette importante étude est extraordinairement détaillée. On pourrait même dire qu'il faudrait quelque patience pour la lire, si ce tableau des voyages et du trafic d'un navire négrier, — du port de Saint-Malo, capitaine Dufresne, — n'était fort pittoresque, du seul fait de sa minutieuse documentation technique, toute pleine de couleur non voulue. L'été dernier, à Paramé, près de Saint-Malo, j'éprouvais, sur le boulevard de Rochebonne, bordé de jardins aux arbres exotiques avec la mer au bout, *une impression coloniale.* Je vois ce que c'est maintenant. Des armateurs, des « corsaires » et des « négriers » malouins, sans doute, auront eu là leur villégiature au XVIIIe siècle; et ces arbres exotiques, dans les jardins où sont maintenant des chalets, nous seront venus d'eux ou auront été plantés à leur imitation). — Manlio D. Busnelli : *Charles de Lorraine, prétendant à l'Etat pontifical de Ferrare.*

(Episode, resté peu connu, de la décadence de la Maison de Guise, et étudié ici à l'aide de documents nouveaux. Petit-fils d'Anne d'Este, Charles de Lorraine prétendit à la possession du duché de Ferrare, qu'il voulut enlever au pape Clément VIII, — 1611. — M. Busnelli explique « dans quelles circonstances ce projet a été conçu » et indique « les causes qui l'on fait échouer ». Intéressant). — H. Goiran, consul général de France au Cap : *La marine française au Cap de Bonne-Espérance pendant la guerre d'Amérique.* (C'est comme un chapitre à joindre à l'histoire de notre ancienne maîtrise de l'Océan indien, où nos flottes essayaient alors d'une diversion contre l'Angleterre en lutte avec ses colonies d'Amérique. La Hollande, qui possédait à cette époque le Cap, était loin d'y voir d'un mauvais œil les flottes françaises, malgré quelques froissements. Dans la lutte commune contre les Anglais, les deux pays se prêtèrent concours). — Anna Bross : *Quelques rapports à Metternich sur Charles-Albert de Savoie* (1828-1831). (Détails sur le « libéralisme » du prince, dont le caractère avait pour traits principaux « l'irrésolution et l'équivoque des attitudes ». Des lettres le montrent briguant l'appui de l'Autriche; les « rapports », de même. Cet article est une page curieuse sur les tendances réactionnaires de la monarchie sarde à cette époque). — Bulletin historique : *Révolution et Empire,* par G. Lefebvre. *Histoire de Russie. Travaux des savants russes émigrés,* par A. Kizevetter. Compte rendus critiques. Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

FOLKLORE

L'Art populaire en France, revue publiée sous la direction d'A. Riff, 4°, t. I, 1929, Istra, Strasbourg et Paris. — Zdenek Wirth, Lad. Labek, Ant. Matejcek et Azd. Wirth : *Umeni Ceskoslovenskeho Lidu,* 4°, Prague, Vesmir, 192 pl. — Al. Tsigara Zamurcas : *L'art du Peuple roumain,* 8°, Genève, Musée Rath; du même : *Izvoade de Crestaturi ale Taranului Roman,* 115 dessins de O. Roguski et 150 pl. in-fol., Bucarest, Musée d'Art National; du même : *Tapis Roumains,* in-fol., Paris, Henri Ernst, 34 pl. coul. — A. Basler et E. Brummer : *L'Art Précolombien,* 4°, Paris, Librairie de France, 190 pl. — Konrad Hahm : *Deutsche Volkskunst,* 4°, Berlin, Deutsche Buch-Gemeinschaft, 216 pl. — A. et M. Weese : *L'ancienne Suisse, Villes, édifices et intérieurs,* 4°, Erlenbach-Zurich, Eugen Rentsch, 208 pl.

Il faut féliciter de son initiative et de son courage M. Adolphe Riff, conservateur du Musée alsacien à Strasbourg (Palais de Rohan), qui a fondé en 1929 une revue consacrée à l'**Art populaire en France**; il n'existe rien de semblable en aucun pays, quoique maintes revues acceptent des articles sur une

forme ou une autre de l'art populaire. Je demande donc instamment à mes lecteurs d'aider M. Riff, afin que de nouveau une initiative de chez nous ne tombe pas à rien. Le prix de ce premier volume a été réduit au minimum : 68 francs. Les illustrations sont nombreuses et excellentes; tous les articles apportent du nouveau, comme on peut voir par la liste ci-dessous :

J. Desaymard. Vue synthétique de l'art populaire en Auvergne. — J. Gauthier. Aperçu général sur l'art populaire breton. — Henri Algoud. La maison rurale en Provence et ses accessoires. — H. Muller. Notes brèves sur le Queyras (Hautes-Alpes). — Ad. Riff. La survivance et l'origine de quelques ornements géométriques en Alsace. — G. Chenet. Pots de camps et bressons argonnais. — Guy Gaudron. Notes sur deux curieuses pièces de faïence originaires d'Argonne. Lampe d'église et grand bénitier. — R. Forrer. Les pierres-chauffe-lit ou « Bettstein » d'Alsace. — G. Jeanton. Les foyères en terre cuite entre Saône et Loire. — Ad. Riff, Etudes sur les étains régionaux de France. — Ch. Sadoul. Moules pour objets de piété en étain du Musée Historique lorrain à Nancy. — P.-L. Duchartre. Notes sur les origines de l'imagerie et des imagiers. Les sources d'inspiration et la couleur locale. — R. Saulnier. La mélancolique destinée des vieux bois d'images. — Hans Haug. Les bois populaires alsaciens de Fr. Isnard. — André Philippe. Les débuts de l'imagerie populaire à Epinal. — A. van Gennep. Dossiers décorés de prie-Dieu à Publier (Haute-Savoie). — Entrées de loquets et de serrures à Saint-Léon-de-Vézère (Dordogne). — J.-M. Rougé. Vieux ustensiles de Touraine. — Henri Algoud. Le costume en Provence. — M. Tortillet. Le Chapeau bressan. — M. Gintzburger. Amulettes Judéo-Alsaciennes. — Comtesse Jean de Pange. Ornements primitifs sur des maisons alsaciennes. — Notes et Enquêtes. — Informations. — Bibliographie.

Le tome II est en préparation et paraîtra fin 1930. Il faut absolument centraliser la masse énorme de documents qui dorment dans les musées et les collections particulières, et davantage encore entreprendre des enquêtes directes dans nos provinces, chez les paysans même, avant que l'industrie moderne ait tout détruit. On peut donc aider aussi M. Riff en lui envoyant de courtes notes descriptives, des photos, avec quelques lignes d'explication, d'un bonnet, d'un meuble, d'une boîte sculptée ou de séries comme les entrées découpées

de serrures et de loquets, les poteries à fleurs ou à animaux, les plaques à beurre, les aunes ciselées, les manches de quenouilles, tous objets jadis dédaignés et dont il reste des centaines d'exemplaires non encore décrits en détail.

Le seul reproche que je ferai au beau volume sur l'**Art populaire en Tchécoslovaquie** de M. Zdenek Wirth et de ses collaborateurs est de n'avoir pas traduit intégralement dans l'une des langues mieux connues son intéressante production; car ses résumés en sept langues ne donnent pas les renseignements géographiques, localisateurs, ni techniques du texte tchèque. Un fait serait certain : c'est que l'art populaire actuel serait dérivé de l'art bourgeois et noble du XVII[e] siècle; les belles illustrations sélectionnées par M. Wirth renforcent cette opinion : costumes, broderies, poteries, etc. Mais je dois dire que tout ce que j'ai vu de l'art populaire pendant un séjour d'un mois à Prague, puis à Brno, me donne la sensation contraire. L'analyse isolée des motifs ou de certaines combinaisons de motifs peut faire découvrir ces filiations du haut en bas; mais la facture et le mode d'application sont bien du peuple, pour le peuple. Il m'importe peu que la peinture sur verre (saints, scènes) provienne de prototypes chers, pour nobles, chapelles privées ou églises urbaines, le fait est que n'importe qui, ou presque, en peint dans les villages et imprime à l'œuvre un cachet qui n'est pas une dégénérescence ni un retour au primitif. mais quelque chose d'artistique complexe auquel ne s'applique que le terme *populaire*.

C'est exactement la conclusion à laquelle j'arrive aussi après une étude sérieuse des splendides publications de Tsigara Zamurcas sur l'**Art du peuple roumain**, la *Sculpture sur bois roumaine* et les *Tapis roumains*. Sur leurs poteries, par exemple, les paysans roumains continuent à employer la spirale néolithique ,à l'exclusion du décor floral ou animal, donc un élément esthétique bien populaire; ce qui l'est davantage encore, c'est la variation des combinaisons de ce seul élément fondamental. Prenez encore la sculpture sur bois; elle est faite par entailles obliques, tout comme sur les meubles du Queyras ou les boîtes de Savoie, et à la pointe du couteau système universel. Que certains thèmes comme la rosace

appartiennent à des arts « bourgeois », nul n'en doute; mais la manière dont la rosace est combinée à d'autres éléments (triangles, zigzags, cœurs, etc.) est spécifique. Dans son album sur la sculpture sur bois, l'auteur a pris soin d'analyser les thèmes : il n'y en a pas un seul d'entre eux, ainsi isolé, que je ne me charge de retrouver dans toute l'Europe; j'ai d'ailleurs montré à Tsigara Zamurcas et à d'autres collègues, pendant le Congrès des Arts populaires de Prague, mes quenouilles sculptées savoyardes, en leur posant la colle d'origine : on m'a nommé une dizaine de pays différents (y compris la Roumanie); donc, des conditions d'usage et de travail identiques déterminent des résultats semblables; c'est seulement un examen des combinaisons de thèmes qui a permis d'exclure la Roumanie et d'autres pays proposés.

Même observation à propos des tapis roumains, admirablement reproduits en couleurs. On connaît le thème en forme de briquet primitif (il en subsiste dans le Turkestan, au Tibet, etc.), lame à deux pointes recourbées; et cet autre appelé *tarak* (peigne), tous deux tamgas de tribus turco-tartares. On les discerne sur des milliers de tapis et de kilims orientaux. Mais je ne trouve le briquet qu'une fois (pl. 16, à g.) et le *tarak* nulle part sur les tapis reproduits par Tsigara Zamurcas, qui ne sont d'ailleurs que de belles pièces; le tapis d'usage courant roumain a bien plus d'éléments turcs géométriques. Les tapis reproduits sont en majorité à éléments floraux, avec influences persano-byzantines frappantes en Bessarabie et Olténie, ou à base de losanges (thème universel, d'origine technologique) en Valachie et en Moldavie. Le caractère populaire se marque, non seulement dans un certain choix des couleurs, mais aussi dans la manière d'utiliser le champ central et les bordures.

Mêmes conclusions encore quand on étudie l'**Art Précolombien** en se servant du bel ouvrage d'Adolphe Basler et Ernest Brummer. Il suffit de feuilleter les planches pour avoir cette impression d'ensemble que ces arts se distinguent de tous autres. Je ne fais évidemment pas allusion aux différences nécessitées par le type anthropologique d'une part, les costumes de l'autre et surtout les coiffures (spéciments très bien

choisis par les auteurs), mais à l'usage de certains thèmes simples, comme les zigzags de la pl. 74, le tressage de la pl. 117 qui pourrait être nègre, mais se voit aussi sur des chaises en bois alsaciennes, le quadrillage de la pl. 146, les losanges des pl. 150, 166, 181; le haut de ce vase pourrait être kabyle, d'Algérie ou du Maroc. Mais la facture générale de ces statues, masques, reliefs, bijoux, poteries, étoffes, par un emploi spécial des droites et des courbes, par la fixation des gestes et des physionomies, a partout quelque chose de commun, d'une part un certain réalisme accentué, d'autre part une tendance manifeste à la quadrangulation; pour un peu, les mentons seraient aussi larges que les fronts; de plus, le décor à échelons joue ici un rôle qu'il n'a pas en Europe. De toutes manières, ces arts précolombiens, bien situés géographiquement et historiquement par les auteurs dans leur introduction, sont des arts puissants, sans aucune mièvrerie, et répondent bien aux tendances psychiques profondes des peuples qui en ont été les créateurs. Souvent des arts populaires peuvent être tout de même artificiels; ce fut mon impression en examinant les riches collections de peintures religieuses sur verre tchécoslovaques des musées de Prague et de Brno : la tradition a fini par raidir la main.

§

Le livre de Konral Hahm (actuellement directeur du musée de Folklore de Berlin) sur l'**Art populaire allemand** est à considérer comme une sorte d'introduction générale au domaine folkloriste qui nous intéresse en ce moment; aussi offre-t-il au lecteur un choix de pièces à la fois belles et caractéristiques; des renvois (trop peu détaillés) aux ouvrages et catalogues précédemment parus permettront de continuer l'étude. A signaler, dans la préface, une bonne réfutation de l'opinion que l'art populaire est une dégénérescence de l'art supérieur, ou tout au moins bourgeois : Hahm fait valoir que les objets domestiques destinés à l'usage courant dans les campagnes sont faits dans des conditions particulières, selon les besoins et non d'avance ni en série comme dans l'industrie : le fiancé sculpte une quenouille ou un meuble, le mari

travaille l'hiver à l'outillage, la fiancée prépare son trousseau, la femme ou la mère commande aux divers artisans directement ou lors du marché hebdomadaire : l'art naît alors du désir d'égayer par des couleurs, des décors, la salle commune, qui souvent est aussi chambre à coucher; ou de préparer, pour les fêtes, des objets qui particularisent la famille, la maisonnée. Cette discussion prouve que Hahm ressent le folklore, chose impossible dans les musées nécropolitains, je veux dire : historiques.

On trouvera de tout dans les planches : jouets et masques, façades de maisons décorées et ustensiles, broderies, dentelles, bijoux, objets de sainteté, poteries et verreries, channes, enseignes, ex-votos, etc. En ressort-il un style spécifiquement « allemand »? Oui pour certaines choses, non pour d'autres. Qui ne prendrait pour originaires de Quimper les bonnets de la pl. 136 et les plastrons à perles blanches et broderies de couleur des pl. 137 et 138 qui viennent de l'Ermland, du Titmarsch, de l'Alsace, de la Lusace, de l'île de Rugen?

La parenté de certaines manifestations d'art populaire allemandes et suisses n'est au contraire pas étonnante; on en trouvera des preuves dans les belles illustrations publiées sous le titre **L'Ancienne Suisse**, par Arthur et Maria Weese; les planches sont vraiment admirables et le choix bien réussi. Certes, telle façade de maison, tel mobilier, telles ou telles enseignes, ferronneries ou statues de fontaines appartiennent théoriquement aux arts supérieurs; tout de même, la distinction n'est pas toujours nette; non seulement les auteurs de ces chefs-d'œuvre sont le plus souvent anonymes, mais, au cas même où on connaît leur nom, l'influence traditionnelle locale a été plus forte que les procédés d'école et la volonté d'imitation exacte. C'est toujours le fait signalé par Duchartre : la façade de Moissac est copiée d'une miniature; oui, mais la transposition sur pierre et le type tant des habitants de Moissac que des sculpteurs a réagi sur les physionomies et les décors et déterminé un faciès général qui n'est plus celui de la miniature, théoriquement aristocratique, mais populaire local.

Ce qu'il nous faut en ce moment, ce ne sont pas des phrases

ni de creuses reconstitutions de l'« âme populaire », mais des albums, des photos, des documents, des descriptions précises. Aussi ai-je tenu à réunir dans cette chronique des ouvrages très dissemblables, mais qui montrent, chacun dans une certaine direction, la voie à suivre.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Constantin Weyer : *Morvan*, Editions Rieder. — Hermann Norden : *Sous le ciel de la Perse*, Payot.

Une des intéressantes publications concernant nos provinces est le volume qu'apporte M. Constantin Weyer sur le **Morvan.** On le gagne par Nevers, qui garde son beau palais ducal. Sur la route, la rencontre du Petit-Massé et de ses carrières de grès nous vaut une jolie description du travail du potier et de son heureuse production. Puis, ce sont les mines du château de Champdion avec leurs draperies de lierre; ensuite, Château-Chinon où subsistent les ruines d'un manoir féodal qui joua un rôle important dans l'histoire du lieu; il fut pris et démantelé par les Bourguignons en 1412. En allant vers Larochemillay, on peut au passage signaler les sources sulfureuses de Saint-Honoré, utilisées dès l'époque romaine; le très beau et immense cirque de Villapourçon parsemé de villages. A Larochemillay même, on pourra voir le château élevé par Vauban pour le maréchal de Villars. Faubouloin, qui se trouve mentionné ensuite, est un ermitage dans un site qui semble avoir été le berceau de la religion druidique, et où abondent les dolmens; il y a aussi un pardon dont les rites bizarres sont décrits complaisamment par M. Constantin Weyer, ainsi qu'une légende relative au mystère du « Fou de Verdun ». On arrive à Vézelay, célèbre depuis les travaux de Viollet-Le-Duc et dont le pèlerinage était le plus fréquenté de la région. On sait que l'endroit, outre d'anciennes maisons, possède deux édifices remarquables : l'église de la Madeleine et en contre-bas celle de Saint-Père-sous-Vézelay. Nous passons ensuite au magnifique lac des Settons, aménagé par l'époque moderne et qui semble bien être le paradis des pêcheurs à la ligne; à Dun-les-Places, dont la superbe église fut construite par un corsaire, Marie-

Augustin-Xavier Feuillet. C'est une belle copie moderne de style roman et dont la curiosité peut être signalée. Les quatre portes du Morvan sont d'ailleurs à énumérer : Clamecy et sa délicieuse église Saint-Martin; Avallon, capitale du Bas-Morvan, avec ses fortifications, ses églises, son beffroi, etc.; Semur-en-Auxois une des vieilles villes les plus intéressantes de la région et dont l'ouvrage nous parle longuement. La quatrième porte est Autun, qui garde en partie son caractère de ville romaine et possède une des plus remarquables cathédrales du Morvan. A l'époque des Césars, Autun était défendue par soixante-deux tours. Le volume ne se termine pas là; il énumère encore nombre d'endroits et insère jusqu'à des poésies populaires. M. Constantin Weyer a donné en somme une étude consciencieuse sur une région française qui mérite le mieux d'être parcourue, et nous sommes heureux de recommander son volume, qui est d'une attachante lecture.

Le volume de M. Hermann Norden : **Sous le ciel de la Perse,** nous conduit dans une région qui est une des plus anciennement civilisées du monde et dont le nom seul suffit à évoquer tout un monde fabuleux. Le voyageur passe par Bagdad, sur le Tigre, qu'occupe l'Angleterre et où se coudoient l'Asie et l'Europe, il suit la route de Hedjif, qui est la ville sainte des musulmans chiites et où les fidèles désirent avoir leurs tombes, ce qui fait qu'on y apporte de tous côtés des corps plus ou moins bien conservés; certains mêmes sont portés à dos d'homme. Il signale que les fidèles peuvent contracter pendant un pèlerinage à la ville sainte une liaison temporaire dite *mutta,* qui est une union parfaitement régulière et prend fin sans autre formalité au départ du mari. M. Norden traverse les exploitations pétrolifères anglaises et trouve à Bassora une ville que développa intensément la grande guerre; à Chouster, où les habitants ont l'aspect de dégénérés et où les Anglais sont assez impopulaires, on se les montre du doigt et on leur tire la langue. A Génavé, reçu chez un notable, il assiste à des chasses au faucon, si populaires chez nous durant le moyen âge et qui sont maintenant encore en usage dans cette région. Bientôt il est l'hôte des tribus nomades, chez lesquelles il assiste à des repas d'où la parole est bannie comme super-

flue, mais où les convives rotent abondamment (comme en Chine) pour indiquer la satisfaction de l'estomac. C'est en caravane automobile qu'il a d'ailleurs pénétré en Perse, mais ce ne fut pas une petite affaire que d'organiser le départ. Son itinéraire passe par Kazeroun, ville de 10.000 habitants, surtout agricole; Chiraz, cité plus importante, mais qui lui est une déception. A mentionner qu'il y recueille de nombreux renseignements sur les châtiments juridiques, qui paraissent monstrueux à nos idées d'Occidentaux. Il quitte l'automobile et organise une caravane d'animaux pour gagner la capitale, ce qui fera plus tard ricaner les Persans, enthousiastes de notre nouveau mode de locomotion. Il gagne ainsi Ispahan, puis Téhéran, et se trouve en contact avec des populations contaminées par le bolchevisme. Le volume comporte de nombreuses anecdotes; toute une dissertation sur les mœurs et coutumes locales, il est même question de la flotte acquise autrefois par le gouvernement et dont on aperçoit encore des débris et vestiges sur le golfe Persique. A noter enfin que selon les croyances indigènes, le cerveau de l'Européen aurait la forme d'une carotte : il pense d'ordinaire par le gros bout et ne fait émerger une idée à la pointe que rarement. Une carte permettra au lecteur de situer les endroits dont parle l'ouvrage qui comporte également une illustration honorable.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue de Paris : souvenirs sur les peintres Degas et Fantin-Latour; pourquoi celui-ci peignit Verlaine et Rimbaud; comment ils avaient les mains sales. — *Revue des Deux Mondes :* lettres du comte de Provence à son amie Mme de Balbi. — *Revue hebdomadaire :* pourquoi le prince Carol est roi de Roumanie. — *Nouvelle Revue française :* éloge de la solitude, par M. J. de Lacretelle. — Mémento.

Mlle Madeleine Zillhardt, qui fut une amie de Louise Breslau, a écrit des « Souvenirs et Portraits » parus (1er juillet) dans **la Revue de Paris.**

On y trouve ces mots du maître Degas et ces appréciations :

Une de ses boutades favorites était : « Le premier qui compara la femme à une fleur était un poète; le second, un imbécile. »

Il disait aussi : « Je ne me suis jamais marié, parce que ma

femme aurait voulu me faire arriver. » Et ces deux vers d'une opérette du XVIIIe le ravissaient : « Elle est en même temps Française — et constante dans ses amours! »

... Je l'entends encore nous dire un soir : « J'ai soixante-seize ans aujourd'hui. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir soixante-seize ans? Je ne pense plus qu'à ça! »

Une autre fois, à la duchesse de Clermont-Tonnerre, qui, croyant le distraire, avait fait danser devant lui une jeune ballerine de Montmartre et qui, le voyant muet et l'air absent, lui demandait : « Mais à quoi pensez-vous donc, monsieur Degas? » Il répondit : « Je pense à la mort, madame! »

... Quand il vint à Neuilly pour la dernière fois, c'était le jour de la vente Rouart. Il était devenu très bizarre. Il s'assit au coin du feu, silencieux et absorbé : « Votre tableau va se vendre très cher, lui dis-je. — Combien croyez-vous? — Au moins cent ou cent cinquante mille francs. — Je l'ai vendu cinq cents », me répondit-il, puis il retomba dans son mutisme.

Je le reconduisis jusqu'aux Ternes, car il craignait les avenues mal éclairées où, avec ses mauvais yeux, il ne voyait pas la limite des trottoirs. Du reste, il n'aimait pas Neuilly. Il détestait tout ce qui ressemblait à la campagne. Les arbres, le soir, lui causaient une frayeur nerveuse et les fleurs le faisaient penser à la mort.

Les hauts prix qu'atteignait la peinture, et singulièrement sa peinture, l'exaspéraient. Se trouvant dans une galerie de la rue Royale, le lendemain de la vente Rouart, la vendeuse lui dit : « Vous devez être heureux, monsieur Degas! Un tel prix! C'est admirable! » Il répondit : « C'est ridicule! — Mais combien, selon vous, votre tableau aurait-il dû être vendu? — Le prix de mes souliers! » dit-il en montrant ses lourdes chaussures poussiéreuses.

Voici une pathétique vision de Degas près de sa fin :

La dernière fois que j'allai chez lui, ce fut avec une jeune artiste anglaise qui désirait le connaître. Il était assis, seul, devant une table, dans une horrible et banale salle à manger à lambris chocolat.

Il me sembla que quelque chose était brisé en lui. Au bout d'un moment, nous descendîmes tous trois et il nous emmena, à sa suite, à travers Paris dans une course folle, passant au milieu des voitures sans regarder ni à droite, ni à gauche. Il semblait entraîné par une force mystérieuse.

A un tournant, il prit congé de nous. Je le vis disparaître, ce grand et morne vieillard, son vieux *mac-farlane* flottant au vent,

marchant d'un pas lourd et inlassable comme pour fuir un inévitable destin. C'est la dernière vision que j'eus de lui en ce monde!

A propos de Fantin-Latour, ce curieux renseignement :

Dans tous ses grands tableaux, il a introduit des portraits d'amis presque exclusivement. Breslau, s'étonnant d'y trouver Rimbaud, Verlaine et quelques autres qui n'étaient pas de son entourage, lui demanda s'il les avait intentionnellement assemblés par admiration pour leur personnalité.

« Pas du tout, répondit-il; mais, comme ils travaillaient ensemble à l'Hôtel de Ville, ils se sont amenés l'un l'autre. » Il les tenait, du reste, en piètre estime et disait dédaigneusement : « J'étais obligé de leur faire laver les mains. »

§

M. le duc de La Force publie dans la **Revue des Deux Mondes** (1er juillet) des lettres du comte de Provence à la comtesse de Balbi. Le futur Louis XVIII se piquait de style. Sa correspondance, en effet, est alerte.

A la date du 22 octobre 1789, il mande à sa correspondante :

Il s'en est passé hier une à Paris [une scène désagréable] qui n'était guère moins triste : un malheureux boulanger, ayant été soupçonné de cacher du pain, on est entré dans sa boutique, on n'y a rien trouvé; néanmoins on l'a conduit à l'Hôtel de Ville. Là le peuple s'est emparé de lui; on l'a pendu à la fatale lanterne; ensuite on a coupé sa tête, qu'on a d'abord portée à sa femme, qui était grosse et qui en est morte de saisissement; après quoi on a promené cette tête dans tout Paris, excepté aux Tuileries et au Luxembourg. Cela a produit non pas une émeute, mais un attroupement considérable à la Grève; la garde nationale s'y est portée en force; on a chargé les fusils à balle devant tout le monde, et on a invité les bons citoyens à se retirer, en déclarant qu'on allait faire feu sur les séditieux.

Sur-le-champ tout s'est dissipé; on a arrêté l'homme qui avait pendu le boulanger, ainsi qu'un autre qui avait tâché d'exciter une émeute dans le faubourg Saint-Marceau, et un troisième, qui, à tort ou à raison, portait l'uniforme de la garde nationale et qui a coupé la tête du cadavre.

Les deux premiers ont été pendus aujourd'hui, et j'imagine que le troisième le sera demain. Il faut espérer que ces exemples, faits à propos, joints à une loi martiale assez semblable à celle d'Angle-

terre, que l'Assemblée nationale a décrétée hier, rétabliront enfin le calme dans Paris.

Le 15 novembre suivant, le comte de Provence raconte :

Nous avons eu ce matin aux Tuileries un spectacle vraiment touchant : la veuve de ce malheureux boulanger qui a péri le 21 octobre dernier (et que je crois même vous avoir mandé, d'après une fausse nouvelle, qui était morte aussi) est venue remercier le Roi et la Reine des bontés qu'ils lui ont témoignées depuis cette catastrophe. M. Guillotin, que vous connaissez et qui l'a traitée dans la maladie que la révolution qu'elle a éprouvée lui a causée, portait la parole pour elle, car elle ne pouvait s'exprimer que par ses larmes. Il était bien difficile de retenir les siennes à une pareille vue. Je n'ai pas pu m'empêcher de réfléchir sur la différence qu'un instant a apportée dans la situation de cette infortunée. Jeune, adorée d'un mari qu'elle chérissait également et qui jouissait de l'estime générale, voilà quel était son sort; une heure après, un peuple naturellement bon, mais trompé, lui apporte la tête sanglante de son mari ! Ah ! Madame, qu'un moment d'erreur de la part de ceux qui ont la force en main peut coûter de larmes à ceux qui aiment véritablement !

Ce docteur Guillotin, qui était là, aux Tuileries, parlant pour cette pauvre veuve !...

En juin 1793, le comte, « Régent du Royaume » en titre, sinon en fait, écrit à propos de son cousin le duc d'Orléans : Philippe-Egalité :

Je ne crois pas le citoyen Egalité guillotiné, mais je le crois en bon chemin de l'être, et je me fonde, pour le croire, sur l'absurdité des reproches qu'on lui fait. Quand je le vois accusé d'avoir eu une correspondance avec le comte d'Artois et moi; quand je vois qu'on produit des lettres de Mirabeau où dans l'une il parle des frères du Roi comme absents, tandis qu'il est mort plus de deux mois avant mon départ; où il nomme l'Assemblée *Assemblée constituante;* où il compare M. le duc d'Orléans aux Antonins; quand je vois une lettre de celui-ci où il dit : *Mon Palais Royal;* quand je vois dans l'acte d'accusation cent pauvretés de cette espèce, je me rappelle avec horreur le procès de mon malheureux frère, et je me dis qu ce n'est que contre un accusé condamné d'avance qu'on peut produire de pareils griefs. D'ailleurs, moi qui vois toujours le doigt de Dieu dans toute notre malheureuse affaire, je me dis que l'exem-

ple sera bien plus frappant, si ce grand criminel périt par l'autorité illégale qu'il a lui-même tant contribué à établir, que s'il périssait sous le glaive de la véritable justice, comme tant d'autres scélérats qui l'ont précédé.

Le 30 mai 1794, cette exclamation douceâtre tombe de la plume princière :

Ah! la révolution, la révolution, mon Dieu! que c'est une vilaine chose!

Le comte de Provence a convenablement déploré le supplice du roi, décemment celui de la reine. La mort de Mme Elisabeth le bouleverse d'une plus profonde douleur :

L'image de ma pauvre sœur est toujours présente à mes yeux et, quand je me dis que je ne la reverrai plus, mon cœur se serre à un point extrême. Je ne concevrai jamais comment ces monstres ont pu exécuter un pareil crime, car, du projet que je savais qu'ils avaient formé à l'exécution, l'intervalle est immense. Ils ont vu cet ange devant leurs yeux et ils l'ont condamné et ils l'ont massacré; c'est de tous leurs crimes le plus inexpiable.

§

Un écrivain anonyme traite, dans **La Revue Hebdomadaire** (28 juin), de « la grande aventure du roi Carol ». Il expose en ces lignes nettes la cause déterminante du voyage aérien du prince roumain en quête de la couronne dont le ceignirent, avant ses sujets, les banques intéressées aux affaires de la Roumanie :

Des litiges graves avec l'Angleterre (affaires d'emprunts, affaire d'armement Vickers), d'autres avec la France (paiements différés, industries aéronautiques), avec la Tchécoslovaquie, l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, cela n'eût été rien si le « nerf de la guerre » n'en eût été diminué. Mais il le fut. La vie renchérit. Les faillites s'accumulèrent : les commerçants, puis les banquiers, puis les industriels. La famine et les pogroms s'en mêlèrent. Des intrigues séparatistes se firent jour en Bessarabie; les minorités relevèrent la tête; sur le Dniester, les Russes manifestèrent une activité qui força les alliés de la Roumanie à demander si les engagements d'armements pris par elle avaient été respectés. Les caisses étaient vides...

C'est ainsi que s'imposa le retour du prince Carol.

§

Au cours d'un article, *A la rencontre de France*, où il montre le grand écrivain en ses dernières années de vie, M. Jacques de Lacretelle a écrit cette page très juste sur le bienfait de la solitude et l'excitation que lui doit la faculté créatrice (**Nouvelle Revue Française**, 1er juillet) :

La solitude est une libération. J'ai toujours pensé ainsi, mais maintenant plus fortement que jamais. Moment royal : on peut tuer tout ce qui déplaît, idée ou visage, et nourrir indéfiniment ce que l'on aime. Et enfin il nous naît un sixième sens, le sens de la rêverie.

Seul, j'ai l'impression d'un enrichissement constant, enrichissement violent, imprévu, qui se produit comme par des rapts. Toutes les formes de la solitude grossissent mon trésor. La lecture, par mille petites connivences professionnelles; la contemplation de la nature, par une musique perçue de très loin. Même une simple promenade dans les rues de Paris est une récolte continuelle. J'ai vu là, et parce que j'étais seul, sans quoi elles seraient restées cachées, les images les plus suaves et les plus ignobles. La plus ignoble : une femme passe, toute vêtue de noir, et la figure cachée sous un long voile de deuil. Soudain, elle relève son voile, découvre sa bouche, et crache. J'ai fait un saut d'horreur.

Mais que d'images infimes et belles, que d'idées rares nous découvrons dans les vagabondages de la solitude. Je me rappelle être tombé en arrêt, un jour, devant l'œillère d'un cheval attelé à un fardier. Le cuir était noir, brillant, bien entretenu, mais ce qui retenait mon regard était le chiffre de cuivre appliqué sur l'œillère. L'arabesque des lettres et l'éclat du métal jaune pâle composaient un vrai bijou. Je pensai aux monogrammes dessinés par Aubrey Beardsley, à certains ornements du cabinet d'Isabelle d'Este, à Mantoue; ni là, ni ailleurs, je n'avais vu quelque chose d'aussi raffiné. Je regardai le charretier, un homme du Nord, lent et soigneux, qui portait son fouet autour du cou comme un serpent apprivoisé, et parlait tout seul en arrangeant une courroie du harnachement. Une foule de conjectures me vinrent sur sa vie, sur sa manière de traiter les bêtes, de parler à sa femme, de se balancer gauchement sur le seuil des églises. Tout ce roman s'est niché quelque part dans ma cervelle et ressortira bien un jour. Mais si je n'avais été seul, je n'aurais rien vu, rien imaginé.

Mémento. — *La Grive* (juillet) : M. E. Seillière : « L'esthétique

romantique chez Proust ». — « Sur les pas de Victor Hugo, à Vianden », par M. M. Tresch. — « Le caveau des La Marck », par M. A. Philippoteaux.

Ma Revue (juin) : « Verlaine-Luque-Rimbaud », par M. le colonel Godchot qui traite, dans ce IV[e] article, du ménage Rimbaud : les parents du poète.

La Revue de Paris (1[er] juillet) : « Confession politique » de M. Ch. Maurras. — « Où en est le Judaïsme », par M. Maurice Liber. — « Oscar Wilde », par M. Martin Birnbaum.

Palestine (juin) : « Eventualités. La Palestine était-elle promise aux Arabes? » par M. J. Fisher. — « Moïse Hess », par M. Hans Kohn. — « Instantanés palestiniens », par M. Tony Lœwenthal.

La Revue hebdomadaire (5 juillet) : M. Lugné-Poe : « Le Conservatoire de ma jeunesse ». — « Portrait de la dernière Tsarine », par M. Henri Rohrer.

Les Humbles (mai-juin) : Deux études de M. Henri Guilbeaux sur Meyerhold et sur Maïakovsky.

La Renaissance d'Occident (juillet) : numéro très intéressant, consacré à la Flandre occidentale. Il contient aussi une « Lettre d'Espagne », de M. Camille Pitollet, qui porte en sous-titre : « Mata Hari *sine fine.* »

Tambour (n° 8) suspend provisoirement son existence. Nous lui souhaitons de renaître, ne serait-ce que pour publier un équivalent à cette pièce de M. Yves Chabauty-Bretagne, un débutant, supposons-nous :

PETIT POÈME ÉCRIT AU BAR ANGLAIS

Au bar anglais
Près du comptoir
Je pensais à un Paradis
En écrivant ce court poème
Mon cœur
Une fille l'a pris
Et toujours ma cravate noire
Et toujours mes anciens soucis...

Revue bleue (21 juin) : « La vesture de la Pucelle », par M. Funck-Brentano. — « Le travail de couleur dans nos colonies », par M. Geerbrandt.

Revue universelle (1[er] juillet) : Suite des souvenirs politiques de M. Ch. Maurras, des mémoires de Caulaincourt : « Napoléon à Moscou » et de l'apologie : « Henri V », écrite par M. P. de Luz.

La Revue de France (1[er] juillet) commence un roman de M. Emile Henriot : « Les occasions perdues », et « La tragédie de Quiberon », par M. Charles Le Goffic.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

« Poétique du Ciel » (*L'Ami du Peuple du soir*, 20 juin; *L'Ordre*, 25 juin). — La récompense du juste (*Le Pilori*, 21 juin).

Pour avoir lu dans le *Mercure de France* quelques-uns des beaux poèmes qui composent la *Poétique du Ciel*, nos lecteurs savent quel profond et grand poète est Guy Lavaud. Mais, ainsi qu'il advient souvent, la réputation du poète n'égale nullement sa valeur; si certains sont trop connus, celui-là, malgré l'estime très haute où le tiennent les lettrés, est à ce jour encore un poète assez méconnu. Aussi est-ce avec une véritable satisfaction que nous avons pu lire dans l'**Ami du Peuple du soir** un article de M. Paul Æschimann, bon poète lui-même, qui est en tout point digne de l'œuvre à laquelle il est consacré.

Il ne s'agit point là d'éloges banals ni de complaisante camaraderie; si l'on dit qu'on admire et qu'on aime, on dit aussi pourquoi l'on admire et pourquoi l'on aime.

Les raisons que donne M. Paul Æschimann font le prix des éloges qu'il décerne; les unes et les autres me paraissent également pertinentes, et c'est en m'associant au bon critique que je reproduis ici l'essentiel de son article.

Voici une poésie dégagée de l'éloquence, une poésie que le développement n'étiole ni ne dilue, une poésie qui n'est qu'enchantement, rêve et musique. De la poésie pure, direz-vous. Certes! Mais celle-ci n'a pas besoin de glose, elle reste vivante, chaude, humaine; un intellectualisme semblable au gel ne la durcit pas soudain.

Tout un monde réel dans la couleur d'un rêve...

Ce vers résume admirablement l'inspiration de M. Guy Lavaud. Car l'auteur de *Poétique du Ciel* puise toutes ses images dans la réalité, les sentiments qu'il exprime sont ceux qui émeuvent le plus profondément les hommes, ceux que les grands poètes se sont toujours efforcés de traduire et de magnifier.

L'amour, la mort, la nature, ces lieux communs éternels, sources inépuisables de lyrisme, M. Guy Lavaud les reprend à son tour. Mais — et c'est là son originalité — il les mêle étroitement l'un à l'autre, au lieu de les opposer. Il n'a que faire de l'antithèse. Personne mieux que lui n'a réalisé la fusion des émotions.

...Tout ce qui est accidentel, transitoire, épisodique, disparaît de

plus en plus de la poésie de M. Guy Lavaud. Elle est vraiment une essence qui ne conserve que les reflets de la mer, des verdures, du ciel, des astres, mais des reflets qui colorent le rêve et la pensée de l'homme, et parfois s'empourprent du sang de son cœur...

. . . .

Il faut dire un mot de la technique de M. Guy Lavaud. Ce poète emploie de préférence l'alexandrin. Un alexandrin extrêmement souple, aux césures variées. La rime, pour lui, n'a que la valeur d'un rappel de sons. Aussi use-t-il fréquemment et avec bonheur de l'assonance. Cet héritage du symbolisme que les bons poètes d'aujourd'hui — de Valéry à Chabaneix — ont refusé, M. Guy Lavaud a su le faire fructifier. Et ce qui, chez d'autres, serait insuffisance, à peu près, laisser aller, devient dans sa poésie touche musicale, envol, grâce aérienne.

. . . .

Les livres de M. Guy Lavaud se composent de courtes pièces ayant chacune leur vie propre et leur sens particulier, mais qui, en même temps, forment un ensemble, un seul grand poème.

Toutes ces œuvres poétiques, *Sous le signe de l'eau,* comme le *Livre de la Mort,* comme *Poétique du Ciel,* ont une unité. Elles sont construites, alliant ainsi l'ordre à la fantaisie.

Insistons en terminant sur ce dernier point. Car la plupart des critiques, même compréhensifs, même élogieux, n'ont pas paru se rendre compte suffisamment de la valeur de tels poèmes. Charme, grâce, émotion, on trouve de tout cela dans la poésie de Guy Lavaud. Ces qualités sont plus immédiatement appréciables. Mais cette constance dans l'inspiration, cette puissance qui ordonne les rêves sans en détruire le mystère, les grands poètes seuls les possèdent.

§

Pour estimer à sa valeur, qui est grande, ce bel article qu'un poète consacre à un poète, il faut songer tout d'abord au peu de place que les critiques littéraires attitrés des journaux daignent généralement consacrer à la poésie, qui est un objet peu marchand. On peut s'étonner que ce soit précisément dans un journal dont le propriétaire est le plus grand des parfumeurs que les poètes soient mis à la place qui leur appartient de droit divin, alors que, pour ne prendre qu'un exemple, dans un quotidien comme l'Ordre, dont le directeur Emile Buré est un fin lettré, il advient que le soin de parler des poètes soit,

hélas! confié à un *avocat* qui bâcle un article de « critique littéraire » entre deux audiences de Palais.

Qu'on en juge; voici les lignes que M. Pierre Lœwel, tête légère, cervelle d'oiseau, consacre à *Poétique du Ciel* :

Guy Lavaud, dans *Poétique du Ciel* (Emile Paul éd.) chante les mers lunaires, les constellations, les étoiles filantes.

Il est des désespoirs même dans ces décors,
Des suicides blancs d'étoiles qui se lassent
Et qui, brisant avec leurs existences d'or,
Se jettent tout à coup de douleur dans l'espace!

Le musicien sait jouer l'air capricieux de ses rêveries, dans une clarté légère, avec une sensibilité que tout effleure. On retrouve là ses meilleurs dons et le recueil rassemble toute l'œuvre du poète.

Un composé de suffisante sottise qui se voudrait élégante et de désinvolte platitude, rien de plus. Des lieux communs énoncés avec prétention, rien de plus!

Pourquoi diable, mon cher Buré, vous qui êtes si fin, permettez-vous qu'un avocat, sans titres littéraires, se permette de juger les poètes? Vous feriez mieux de suivre ici le sage exemple du fameux parfumeur qui, avec un sens exact des compétences, confie au poète le soin de parler du poète.

Cela vous éviterait de laisser imprimer dans votre journal des phrases comme les suivantes :

Souvent cité mal à propos, l'exemple de Léon Deubel n'est pas celui d'un grand poète abandonné à la misère par son temps oublieux. C'est celui d'un de ces bohèmes mal adaptés à leur époque et qui, victimes d'une légende tueuse d'hommes et d'énergies, se croîent des êtres d'exception fondamentalement inaptes aux besognes de la vie. Une certaine paresse, une certaine veulerie, certains abandons de sens moral ont trop souvent encouragé ces existences misérables comme si, vraiment, la dignité du poète était inconciliable avec la recherche du pain quotidien. L'après-guerre, si hostile aux rêveurs, aura peut-être eu ce mérite, féroce sans doute, mais bienfaisant au fond, de forcer tous ceux qui auraient cherché dans l'inaction un refuge facile à aller de l'avant, bravement.

Je n'ai point l'intention de discuter ici des titres littéraires de Léon Deubel — qui tout au moins était un vrai poète — je me contenterai de remarquer que la petite tirade de l'avocat sur « les bohèmes mal adaptés à leur époque » et les prud'ho-

mies qui suivent, pourraient s'appliquer exactement au cas d'un des plus grands poètes du XIX[e] siècle : Charles Baudelaire.

C'est si vrai que les Pierre Lœwel de l'époque ont accablé le poète du même genre de reproches et de conseils : « ...une certaine paresse, une certaine veulerie, certains abandons de sens moral »... « comme si la dignité du poète était inconciliable avec la recherche du pain quotidien!... » Que le cher maître continue à « aller de l'avant, bravement », comme il convient, mais qu'il cesse de s'occuper de « la dignité du poète », ce sujet lui étant complètement étranger.

§

Auteur dramatique, pamphlétaire et riche de cent autres titres, M. Georges Oltramare fait paraître à Genève son *Pilori*, petite feuille bi-mensuelle débordante d'esprit et de méchanceté, parfois injuste, toujours cruelle, mais jamais indifférente. Dans son dernier numéro (21 juin), sous la signature C. F. G. Oltramuz, et sous le titre *La récompense du juste* (1), Georges Oltramare publie un « à la manière de C. F. Ramuz » tout à fait réussi, à l'occasion de l'octroi, au grand romancier suisse romand, d'un prix de 400.000 francs (80.000 francs suisses).

Il était venu un monsieur de Paris, un monsieur avec un joli faux-col et une cravate qui mettait des petits dessins rouges et bleus sur le blanc de la chemise.

« Voulez-vous un chèque? » qu'il a dit.

Alors lui, qui était devant sa table, comme si la table lui venait contre, a répondu :

« J'aimerais mieux des billets. »

Et il se passa un jour, et puis un autre jour, et enfin le jour arriva, qui était au bout de son attente, comme le dimanche est au bout de la semaine.

Ils avaient été deux, puis trois, puis ils avaient été plus de trois, ils avaient été quelques-uns qui avaient compris que, depuis des années, il écrivait comme un qui ne sait pas écrire et qu'il mettait des mots comme un vernis neuf sur les choses. Ils savaient qu'il avait écrasé avec ses sabots les livres d'école et les beaux discours des livres bien écrits, et les règles, et tout.

Ils avaient entendu ce piétinement de sabots sur la grammaire.

(1) Tiré d'un roman en préparation : *La guérison des plaies d'argent.*

Alors ils pensèrent qu'il fallait lui acheter une nouvelle paire de sabots, à cause qu'il marcherait avec ses sabots là où personne n'avait encore marché et qu'il pourrait mieux enfoncer dans la terre vaudoise les deux pieds qu'il a.

Et voilà aujourd'hui qu'il y avait devant lui, sur la table, huitante billets de mille francs.

Les messieurs de Paris et de Lausanne appelaient ces billets : Prix Romand. Prix Romand qu'ils disaient, à cause qu'il fallait bien mentir, à cause qu'il fallait bien que les autres espèrent avoir un jour le prix eux aussi, mais il savait bien que c'était un prix à lui, que c'était un prix rien que pour lui, que c'était son prix à lui, et qu'il n'y aurait plus jamais un autre prix pour personne, et que tous ceux qui avaient le même métier que lui pouvaient serrer autour de leur ventre, là où ça fait des plis, la ceinture qu'ils avaient.

Sa vie s'était partagée en deux comme une grappe qui a un côté de raisins pas encore mûrs et un autre côté de raisins déjà mûrs. Avant, tout était pénible, il avait froid partout, il mangeait froid, il pissait froid. Et maintenant tout était facile, comme quand on a marché longtemps, en hiver, avec ces aiguilles qui vous piquent partout et qu'on entre dans la cuisine, là où il y a des épinards sur le fourneau, avec beaucoup de beurre dedans. Et le beurre fond.

Dans la chambre où il était, le soleil s'était brisé en mille petits morceaux. Il avait un morceau doré sur ses mains et un autre morceau sur son nez et un autre dans ses cheveux. Puis les morceaux s'étaient rassemblés, ils étaient comme recollés ensemble, comme quand on raccommode une porcelaine.

Il regarda les huitante billets sur la table. Il ferma les yeux et il n'y eut plus de billets. Il rouvrit les yeux et il y avait de nouveau les billets.

Il regarda le soleil sur ses mains et sur ses habits. La lumière dorée le recouvrait complètement, comme quand on a plongé dans l'eau, et l'eau passe par-dessus la tête.

Alors il comprit qu'il était comme un qui serait tout en or.

A la suite de son amusante parodie, Georges Oltramare publie la lettre d'un admirateur de Ramuz, M. E. Magnat, à laquelle nous nous permettons d'emprunter trois phrases qui nous serviront de conclusion :

Je crains que beaucoup de vos lecteurs soient portés à confondre la valeur de Ramuz, poète de l'esprit, avec les faiblesses de l'homme.

Il y a souvent, et surtout chez les plus grands, des petitesses qui sont peut-être la rançon de la grandeur. Or, dénier de la grandeur à Ramuz me paraîtrait inintelligent.

Si l'ironie spirituelle ne perd jamais ses droits, l'impartiale justice doit conserver toujours les siens.

Si Ramuz, par certains de ses travers, peut agacer ou prêter à sourire, il n'en est pas moins un écrivain digne de ce nom et qui atteint souvent à la vraie grandeur.

Combien sont rares aujourd'hui, parmi les plus « célèbres », ceux qui peuvent mériter semblable éloge!

GEORGES BATAULT.

MUSIQUE

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Spectacle coupé.*

Le nouveau spectacle de l'Opéra-Comique comprend deux actes inédits, **le Fou de la Dame,** chanson de geste de M. Marcel Delannoy, où le chant et le geste se mêlent en effet dans le cadre d'un jeu d'échecs imaginaire, et **Rayon des Soieries,** opéra-bouffe de M. Manuel Rosenthal, qui nous montre, dans le décor d'un grand magasin, une reine exotique, furieusement éprise du jeune vendeur qui lui fait l'article. A ces deux créations s'ajoutent l'**Angélique** de M. Jacques Ibert, farce montée naguère par Mme Beriza, et l'**Amour Sorcier** dont le passage de Mme Argentina à Paris nous vaut une brillante reprise.

Mis à part l'étincelant chef-d'œuvre de M. Manuel de Falla, ce spectacle dont notre jeune école fait les frais promet un peu plus qu'il ne tient. Il séduit les connaisseurs par les possibilités qu'ils y découvrent, les dons créateurs qui s'y manifestent, les chances de réussite qu'on distingue aussi bien chez M. Jacques Ibert que chez M. Delannoy, ou même chez le plus jeune et le moins personnel des trois, M. Manuel Rosenthal. Il déconcerte en revanche par la timidité ou les erreurs de sa réalisation — et en disant cela nous pensons à la fois à la présentation scénique triste et plate du *Fou de la Dame*, aux trahisons d'un orchestre qui manquait visiblement de répétitions, aux hésitations de facture que révèle la musique fraîche et spontanée de M. Delannoy, à l'emploi par trop égoïste que M. Jacques Ibert fait de ses dons et de son savoir. S'il fallait

résumer l'impression qu'on éprouve, on dirait que le théâtre qui a accueilli ces trois musiciens, et ces musiciens eux-mêmes, n'ont su ni les uns ni les autres mettre toutes les chances de leur côté.

Pour que ce spectacle fût tout à fait réussi, il eût fallu non seulement que l'Opéra-Comique ne négligeât rien de ce qui dépend de lui, mais aussi que les trois auteurs missent en commun leur bagage. Il eût fallu qu'on retrouvât chez le compositeur du *Fou de la Dame* la virtuosité de plume et le savoir-faire de M. Jacques Ibert, que M. Manuel Rosenthal fût doué de l'imagination de M. Delannoy, et que la sensibilité et les facultés d'invention mélodique de ce dernier fussent départies au musicien d'*Angélique.*

§

MM. Ricou et Masson, prisonniers d'une situation dont il est juste de reconnaître qu'elle est tragique, semblent avoir hésité à jouer leur partie à fond. Non avec *Angélique,* qu'ils ont montée avec agrément et dans des conditions très convenables, mais avec le *Fou de la Dame.* C'est déjà très joli et très généreux de leur part d'avoir accueilli cette musique et ce poème qui rompent avec leurs habitudes et celles de leur public. Mais au moment de mettre l'ouvrage en scène la voix de la raison s'est fait entendre. Que dit-elle, cette voix? Elle rappelle sans cesse aux directeurs de nos scènes lyriques qu'un acte de musique moderne peut éventuellement intéresser la critique, mais n'a aucune chance de faire une carrière durable. Elle les met en garde contre les entraînements sentimentaux. Elle leur conseille de réduire leur mise, puisque aussi bien celle-ci est perdue d'avance.

MM. Ricou et Masson ont obéi à la voix de la raison. Il suffit de regarder le décor, les costumes, les éclairages du *Fou de la Dame* pour constater que le budget de notre seconde scène lyrique n'a pas été compromis dans une aventure incertaine. Les costumes pourront resservir ailleurs, dans quelque drame lyrique et historique de M. Bruneau. Les tentures qui remplacent économiquement les trois quarts du décor auront, elles aussi, un jour ou l'autre, leur utilisation. Et comme l'ima-

gination elle-même est chose coûteuse, on n'en a pas fait dépense. Cette action irréelle, ce rêve éveillé qui réclamait une mise en scène éblouissante et audacieuse est traité dans un style neutre et bâtard, qui tient le milieu entre la reconstitution moyenâgeuse et la stylisation prudente des pièces du jeu d'échecs. En fin de compte, la partie visuelle du spectacle emprunte tout son intérêt à l'élégance, au métier chorégraphique et à la maîtrise d'une danseuse, Mlle de Rauwera, qui a fait du personnage épisodique de Joli-Mai l'héroïne effective du poème.

§

Les Galeries Lafayette ont obéi, elles aussi, à ce qu'elles croyaient la voix de la raison. Mais ce n'était pas la voix de la raison. C'était celle du diable, qui a soufflé de bien perfides conseils aux Services de Publicité de ce grand magasin.

On sait que le décor, les accessoires, les costumes de l'acte-bouffe de M. Manuel Rosenthal ont été offerts par les Galeries Lafayette. Il ne manquera pas de gens pour trouver scandaleuse cette combinaison astucieuse du mécénat et de la publicité. Nous ne partageons pas leur émotion et nous avouons ingénument ne pas faire de différence essentielle entre le capitaliste qui commandite un théâtre pour donner à sa petite amie l'occasion de se produire, et le négociant qui équipe un acte lyrique pour voir le nom de sa maison figurer en bonne place sur le programme. Dans les deux cas, les Beaux-Arts profitent des faiblesses humaines, et tirent leur épingle du jeu. La seule faute que puisse commettre un négociant, improvisé mécène, est d'accomplir sans magnificence un geste dont il ne tirera de conséquence publicitaire que s'il est magnifique. On a donc été surpris, à juste titre, des apparences plus que modestes du cadre dans lequel se déroule l'opéra-bouffe de M. Rosenthal, et du manque d'allures d'une figuration qui est pourtant censée représenter la clientèle d'un établissement où fréquentent les Parisiennes les plus élégantes. Du seul point de vue du prestige des ateliers d'art que dirige M. Dufrêne, l'erreur commise est inconcevable, sur le plan de la logique pure s'entend, car pratiquement le petit acte de M. Rosenthal n'a pas une impor-

tance telle que le public s'arrête longuement à l'insuffisance de sa présentation et en découvre le côté paradoxal.

§

Que dire des partitions elles-mêmes?

M. Jacques Ibert est un ancien Prix de Rome sur lequel l'influence de M. Maurice Ravel est plus sensible que celle de l'Ecole. Il jongle comme pas un avec les timbres de l'orchestre, il évolue à travers les modulations avec une habileté et une sûreté de main étourdissantes qui le classent, pour ce qui est du métier, à la tête de la jeune génération, dont il est d'ailleurs l'aîné. Mais il sacrifie à sa propre volupté de virtuose le plaisir de l'auditeur. Les raffinements, malices, subtilités, pointes et facettes de son discours étincelant échappent en grande partie à un public de théâtre, et les initiés eux-mêmes s'essoufflent à le suivre.

Autre disciple de Ravel, M. Rosenthal possède aussi un adroit métier, une aisance de plume qui surprend chez un compositeur de vingt-six ans. Mais tandis que M. Jacques Ibert a par surcroît des idées, dont il fait d'ailleurs peu de cas et d'usage, le musicien du *Rayon des Soieries* ne semble pas avoir reçu encore la visite de la Muse. L'invention mélodique, chez lui, est courte ou dépourvue de caractère frappant. Autour des fantoches du livret de M. Nino, chef de rayon, calicot, vendeuse, souveraine d'opérette, le compositeur agite et fait mousser une matière sonore qui n'est pas désagréable en soi, mais dont on distingue mal l'utilité.

M. Delannoy pourrait être un musicien exquis si seulement sa musique était un peu plus « faite ». Il est plein d'idées, il possède un sentiment naturel du discours musical, chose très rare à notre époque, où chacun se tire d'affaire par une grimace, une pirouette, et tourne court faute de souffle et d'imagination. Ecoutez la « Sarabande ». Ecoutez le « blues » final dans lequel les connaisseurs ne manqueront pas de retrouver le souvenir de certaines réussites délicieuses de l'art vocal anglo-américain d'après-guerre, de *May be* chanté par Virginia Rea et Franklin Baur, ou de *Blue River*, dans l'inoubliable version des Revellers. Mais M. Delannoy est-il tout à fait mai-

tre de sa forme? Nous n'en avons pas le sentiment. Son orchestre, par endroits, reste trouble et hésitant. Il s'agirait de savoir si l'influence de M. Honegger convient au tempérament de M. Delannoy, dont l'inspiration délicate réclame, semble-t-il, des formes plus transparentes et plus finement ajustées.

Nous souhaitons d'ailleurs nous tromper, en formulant ces quelques restrictions. Nous avons même, pour une fois, la certitude de nous tromper. M. Jean Marnold nous écrit en effet : « Le *Fou* est de la musique, et de la plus rare. Ce jeune musicien possède tout ce qui ne s'apprend pas, et sa maîtrise naturelle d'écriture est prodigieuse. » Nous nous en voudrions de ne pas mettre ce témoignage sous les yeux des lecteurs du *Mercure de France*. Notre éminent confrère est de ceux dont les pronostics se réalisent, et dont les intuitions se vérifient. N'oublions pas que, dès 1903, au sortir de la première audition du *Quatuor* de Ravel, il écrivait, ici même : « Il faut retenir le nom de Maurice Ravel. C'est celui d'un des maîtres de demain ». Il était le seul à l'époque à faire crédit à un compositeur auquel les meilleurs musiciens du temps venaient de refuser le Prix de Rome.

Par intérim,
DOMINIQUE SORDET.

PUBLICATIONS D'ART

Samuel Rocheblave : *Les Arts plastique de 1500 à 1815*, de Boccard. — Louis Hautecœur : *Considérations sur l'art d'aujourd'hui*, Librairie de France. — Camille Mauclair : *Un siècle de peinture française (1820-1920)*, Payot. — Jean d'Udine : *Qu'est-ce que la Peinture?* Laurens. — E. Marguery : *L'Œuvre d'Art*, Alcan. — Paul Audra : *La Vision et l'expression plastiques*, Chéron. — Despujols : *Les Bases réorganisatrices de l'enseignement de la peinture*, Povolozky. — Pascal Forthuny : *Entretiens avec une ombre*. — Odic-Kintzel : *Cultive ta statue*, Editions Montaigne. — Mémento.

L'histoire de l'art, celle de la littérature sont trop souvent étudiées isolément, alors qu'il serait nécessaire de les placer au milieu des faits historiques. On ne comprend certaines œuvres que mêlées à l'époque où elles sont apparues. On a trop souvent considéré le génie, même le talent, comme une force qui brisera toutes les résistances. La même plante croît ou végète suivant le terrain, suivant l'exposition et le climat. Les intelligences languissent dans des conditions défavorables,

faute de stimulant, faute de nourriture. Elles se réveillent, s'animent, s'enflamment sous l'excitation de l'exemple ou par le contre-coup des grands événements qui agitent les peuples.

Dans l'introduction à son livre sur **Les Arts plastiques de 1500 à 1815,** qui forme un volume de l'*Histoire du Monde* publiée sous la direction de M. Eugène Cavaignac, professeur à l'Université de Strasbourg, M. Samuel Rocheblave, professeur à la même Université, annonce qu'il se propose d'esquisser sommairement « les mouvements généraux du goût en Europe » :

> Mouvements dont l'unité, sous une diversité apparente, ne saurait être niée dans son principe, puisqu'ils procèdent tous de l'ébranlement produit dans l'Europe artiste par la Renaissance italienne.

Au cours de ces trois siècles d'art européen, un élan d'admiration pousse d'abord les nations vers Rome, « comme vers une nouvelle Athènes ». Puis, dans la lutte entre l'esprit de la Renaissance et celui de la Réforme, naît, à Rome même, l'art baroque, et celui-ci prépare la voie à l'art classique, sorti des « académies » et qui régnera en Europe pendant plusieurs générations. L'école française s'affranchit de l'italianisme et fait à son tour l'admiration de l'Europe au XVIIIe siècle, jusqu'à ce qu'une dernière évolution, d'origine romaine, mais de réalisation française, fasse triompher le davidisme, auquel « l'art romantique, également français, portera le coup mortel. »

M. Rocheblave voit dans le romantisme l'émancipation définitive de l'art. Le romantisme, en peinture, est une réaction contre le davidisme et, parti de France, gagne rapidement l'Europe, car, à partir du XVIIIe siècle, c'est la France qui est devenue la « terre classique de la peinture ». Tous les styles d'art en Europe portent des noms français : style Louis XIV, style Louis XV, style Louis XVI. C'est Versailles qui est la capitale du goût sous Louis XIV, mais, dès la Régence, Paris lui succède. Les « Salons », interrompus depuis 1704, sont rétablis en 1737, et Paris devient le foyer de l'art européen.

L'ouvrage de M. Rocheblave qui, rempli de faits, de considérations générales, apporte à l'histoire de l'art une contribution historique, met de la vie dans une matière que les

spécialistes traitent trop souvent avec froideur. Il présente sur les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles une série de vues d'ensemble qui ajoutent et à la compréhension de l'histoire et à celle de l'art moderne.

M. Rocheblave estime qu'à partir du romantisme l'art s'est émancipé. M. Hautecœur, conservateur au musée du Louvre et directeur général des Beaux-Arts en Egypte, aboutit, dans ses **Considérations sur l'art d'aujourd'hui** à une conclusion semblable : « L'art s'est affranchi. » Cet affranchissement était peut-être fatal. Est-il heureux? Voilà la question qui se pose pour nous.

Or M. Hautecœur signale que, dans l'architecture, la France est en train de perdre son influence à l'étranger. L'école des Beaux-Arts donne à ses élèves un enseignement théorique, qu'ils complètent par des connaissances pratiques acquises dans les ateliers. Mais ils manquent fréquemment d'instruction générale (nous ajouterons : et de culture artistique). En peinture, le goût pour la pochade, l'engouement pour la naïveté conduisent à l'oubli du beau métier. « Il importerait de rénover l'enseignement de la technique. » Enfin, dans les arts décoratifs, les architectes avaient longtemps travaillé pour les décorateurs et les ébénistes : il y avait ainsi unité de style entre l'architecture et la décoration. Cette unité a disparu.

La caractéristique de l'art d'aujourd'hui est de marquer une réaction contre le réalisme et le pittoresque. Il veut établir des liens logiques entre les lignes et les formes. Il court le danger de devenir abstrait et de sortir de la vie.

M. Camille Mauclair serait sans doute beaucoup plus sévère pour l'art actuel de M. Hautecœur. En disant ce qu'il pense, il ne craint pas de s'exposer aux colères des partisans aveugles, et parfois intéressés, de la peinture d'avant-garde. On ne prononcerait pas son nom sans provoquer des huées dans ce qu'on pourrait appeler le « clan des ya », c'est-à-dire dans ce monde sorti de l'Europe centrale qui prétend s'intéresser à la peinture française et qui la déforme en la dépouillant de tout ce qu'elle contient de français dans le sentiment et dans l'expression. Il y a, dans les milieux artistiques, une affaire Mauclair. Là comme ailleurs, il convient de prendre

parti. Par la culture, le sens des idées, l'élévation des conceptions, Camille Mauclair est certainement d'une classe bien supérieure à ceux qui l'attaquent. S'il mérite plus d'être écouté comme esthéticien que comme critique d'art, il est l'un des quelques écrivains qui, dans ces trente dernières années, ont donné des essais de premier ordre et par la pensée et par le style.

Dans **Un Siècle de peinture française (1820-1920)**, il exprime et sa passion pour les peintres romantiques et ses doutes en face des peintres contemporains. L'ouvrage forme comme une série d'études ou d'essais alors qu'on s'attendait à une histoire de la peinture. Les personnes qui aiment sincèrement l'art y découvriront, avec des vues judicieuses, de nombreux motifs de réflexion. On rendrait service aux partisans les plus déterminés de l'art d'extrême avant-garde en les amenant à lire avec toute l'attention nécessaire un livre de cette qualité.

Quelques personnages d'autrefois, les uns illustres, les autres devenus célèbres par suite de circonstances indépendantes de leur volonté, ont le privilège de revivre et de se consacrer à des occupations qu'ils ignorèrent dans leur première existence. Jules Romain a abandonné les pinceaux et Claude Anet le jardin. Jean d'Udine, élève de Raphaël, se livre à des spéculations sur la musique, sur la danse, et vient d'essayer de répondre à cette question : **Qu'est-ce que la Peinture?** Cette question, il la définit avec beaucoup de netteté.

> Se demander : Qu'est-ce que la peinture, et ce que signifient les autres arts plastiques, c'est précisément examiner pourquoi et comment l'artiste est contraint d'altérer, dans ses œuvres, les données de la nature, et c'est déterminer, autant que possible, dans quelles proportions il lui est raisonnablement permis de le faire.

Si l'on se mettait d'accord sur une réponse assez large pour laisser de la liberté à l'artiste, assez sensée pour l'empêcher de s'égarer, on ramènerait l'ordre dans la production contemporaine qui, oscillant entre une plate prudence et une folle témérité, est bouleversée par l'influence des idées abstraites, alors que l'art est le domaine du concret.

En face de problèmes de cet ordre, on ne découvre que

des solutions si vagues qu'elles ne facilitent ni le travail du peintre ni celui du critique. Dans une nouvelle édition de son titre intitulé **L'Œuvre d'Art**, dont l'avant-propos est daté de 1899, M. Marguery remarque que les esthéticiens aboutissent à des définitions comme celles-ci : « L'art est le culte du beau » ou : « L'art est la nature vue à travers un tempérament » ou : « L'art est la manifestation du génie artistique ». Mais pour les artistes, le besoin de définir l'art ne se fait guère sentir. Ce qui compte pour eux, ce sont des observations particulières qui se rapportent presque toutes à la technique. Malgré cela, ils tireraient profit d'une lecture lente et attentive des livres d'esthétique, qui les aideraient à se débarrasser de bien des idées naïves et simplistes.

« Il serait aussi vain de songer à définir exactement la nature du Beau que de prétendre diriger avec certitude l'éducation d'un artiste », écrit M. Paul Audra, directeur de l'Ecole Nationale d'art décoratif de Nice, dans l'avertissement de **La Vision et l'Expression plastiques.** La mission de l'éducateur lui paraît être non de diriger une pensée, mais de l'aider à se situer, et dans cet « essai d'esthétique positive », il apporte à l'élève, à l'étudiant, un ensemble de notions et de considérations sur lesquelles celui-ci pourra méditer utilement.

On tend cependant à abuser de cette idée qu'il ne faut pas former l'élève, mais l'aider à se découvrir. L'instituteur enseigne à l'enfant l'orthographe, la grammaire, lui apprend à construire une phrase, à écrire une page. Plus tard, le professeur complétera cet enseignement par des exercices de lecture, de composition, d'explication des textes qui développeront sa connaissance du français. Le maître de dessin ne doit pas procéder autrement. On apprend à dessiner comme on apprend à écrire correctement. Le but de la plupart des jeunes gens qui font des études est d'acquérir des connaissances et des moyens de travail. La personnalité de l'élève se révélera d'elle-même, si elle existe. Mais il ne sera le plus souvent capable de se montrer un peu personnel que quand il aura assez imité pour posséder parfaitement son métier. C'est la grande folie de notre temps de persuader à des artistes qui n'ont généralement qu'un don manuel qu'ils doivent être originaux.

M. Despujols, professeur à l'Académie américaine de Fontainebleau, publie une conférence faite par lui sur **Les Bases réorganisatrices de l'enseignement de la peinture.** Il estime que cet enseignement doit retourner à la Tradition, mais à la Tradition ressuscitée « dans une nouvelle somme de l'esprit humain ».

M. Pascal Forthuny a médité au Louvre devant *La Mort de Sardanapale* et *L'Entrée des croisés à Constantinople*. Au sortir de cette méditation, il a écrit des **Entretiens avec une ombre,** dans lesquels il essaie d'imaginer comment Delacroix jugerait les œuvres de ses successeurs.

Le beau artistique attire moins M. Odic-Kintzel que le beau naturel. **Cultive ta statue,** conseille-t-il dans un traité qu'il a composé sur l'harmonie de l'attitude. Il nous convainc que des leçons de maintien, que nous serions portés à mépriser comme de ridicules exercices mondains, donneraient à notre corps de la souplesse, de l'équilibre et de la grâce.

MÉMENTO. — Paul Léger : *L'Esthétique du paysage, de l'architecture et de la peinture* (Presses Universitaires de France). Brève suite de considérations sur l'art, accompagnée de cinq compositions de l'auteur.

Pierre Viguié : *L'Essor pathétique de Bourdelle* (Librairie de France). Réédition d'un petit livre sur le maître Bourdelle.

Edouard Deverin : *Dessins de littérateurs (D'Euripide et de Dante à Max Jacob)*, (Jouve). — Texte accompagné de 60 reproductions de dessins, dont les plus plastiques sont ceux de Victor Hugo.

MICHEL PUY.

ARCHÉOLOGIE

G. Lefebvre : *Histoire des Grands-Prêtres d'Amon de Karnak jusqu'à la XXIe dynastie*, Geuthner, 1929. — R. Weill : *Bases, méthodes et résultats de la chronologie égyptienne; Compléments*, Geuthner, 1928. — E. Cuq : *Etudes sur le Droit babylonien, les lois assyriennes et les lois hittites*, Geuthner, 1929. — F. Cumont : *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Geuthner, IVe édition, 1929. — P. Dhorme : *Langues et écritures sémitiques*, Geuthner, 1930. — Allen H. Godbey : *The lost Tribes. A myth.*, Durham, Duke University Press, 1930. — J. J. Williams : *Hebrewisms of West Africa*, New-York, The Dial Press, 1930.

L'histoire des **Grands-Prêtres d'Amon de Karnak** nous décrit l'élévation lente d'une fonction sacerdotale jusqu'à la souveraineté de l'Egypte. Mais cette accession n'est pas le ré-

sultat d'efforts patients pour conquérir le pouvoir; c'est quasi malgré eux que les Grands-Prêtres furent amenés à un tel degré d'influence que leur mainmise sur la couronne d'Egypte devint presque normale, lorsque Herihor se substitua à son souverain. Au début, le Grand-Prêtre d'Amon est le chef effacé des prêtres d'un dieu sans prestige, le bélier Amon de Karnak, que les textes religieux antérieurs au Moyen Empire ne connaissent pas. Le fondateur de la XIIe dynastie, Amenhémat Ier, choisit pour patron cette divinité locale, et désormais Amon suit la fortune du roi; il régnera sur les deux Egyptes. Le collège des prêtres d'Amon comprenait les « prêtres-ouab », qui remplissaient les fonctions accessoires du sacerdoce, et les « pères divins » dont faisaient partie les prophètes; le « premier prophète d'Amon » était à leur tête; de la XVIIIIe à la XXe dynastie, il était désigné par le roi, quitte à faire ratifier le choix par un oracle d'Amon. Rappelons en passant qu'il existait un clergé féminin d'Amon, comprenant les musiciennes et le harem du dieu, dirigé par la « divine épouse » d'Amon; les domaines du dieu exigeaient en outre, pour leur gérance, un nombreux personnel séculier qui passa sous le contrôle du Grand-Prêtre; ce dernier représentait donc une force, et l'on comprend que les rois d'Egypte aient songé à prendre sur elle un point d'appui. En retour, le clergé d'Amon favorisa l'avènement au trône de Thoutmès III qui avait été élevé dans le temple, puis la reine Hatshepsout désigna pour diriger ce clergé un de ses fidèles partisans. Dès ce moment, le rôle des Grands-Prêtres devint politique. Lorsque les Pharaons mesurèrent le degré d'influence qu'ils leur avaient laissé prendre, il était tard pour réagir; Aménophis IV l'essaya cependant, car ses innovations religieuses se doublèrent, en somme, d'une réaction contre les prêtres d'Amon. On sait comment ceux-ci furent assez puissants pour contraindre Toutankhamon à reconnaître de nouveau leur autorité spirituelle. D'empiétements en empiétements, coupés de temps d'arrêt, les Grands-Prêtres représentèrent le seul pouvoir organisé en face de la royauté chancelante, et à la mort de Ramsès XI, dont Hérihor avait été vingt ans, comme le dit M. Lefebvre, le « maire du palais », ce dernier recueillit tout natu-

rellement la couronne. Pour éviter semblable mésaventure, il nomma son fils Grand-Prêtre; la coutume fut suivie jusqu'au VIIIe siècle où Osorkon III, désireux de parer à tout danger, s'avisa de mettre à la tête du clergé d'Amon les « divines épouses », dont la Grande-Prêtresse fut sa propre fille. L'Egypte a un tel prestige, bien servi dans la circonstance par le talent de narrateur de M. Lefebvre, que ce chapitre d'histoire sera lu avec intérêt, même par ceux qui ne sont pas égyptologues; les spécialistes y trouveront une documentation abondante, des citations et références qui, sans alourdir le récit, satisferont leur légitime exigence.

L'incommode façon de diviser le temps chez les Egyptiens, qui connaissaient à la fois un calendrier de 365 jours et une année exacte basée sur le levier héliaque de Sothis, système que M. Weill a exposé dans le premier volume de son ouvrage sur la **chronologie égyptienne**, reçoit des éclaircissements complémentaires dans la seconde partie qu'il a récemment publiée. Si l'on admet que ces deux modes de diviser le temps ont eu même point de départ, les deux mesures n'ayant pas même longueur, puisque le lever héliaque de Sothis ne se reproduit à même époque que tous les 1460 ans, les deux systèmes cessèrent d'être bientôt en concordance. M. Weill estime qu'il n'y a jamais eu de remise en place arbitraire du calendrier de 365 jours, et il en donne quelques preuves tirées de dates bien certaines, à nous transmises par les historiens. Il est en effet possible, si nous savons quel jour de l'année de 365 jours a eu lieu le lever sothiaque, de calculer si jusqu'au lever sothiaque ayant coïncidé avec le premier de l'an de 365 jours qui a précédé, la série des jours s'est poursuivie régulièrement ou non. De ces constatations du plus haut intérêt, mais qui s'adressent évidemment aux spécialistes, découlent les dates suivantes : 2778, mise en marche initiale des deux systèmes; 1318, conjonction des deux systèmes et recommencement d'un nouveau cycle, avec cette restriction que, sous l'Ancien Empire et avant 2778, on se permit certainement des remises en place arbitraires du calendrier mobile. Bien qu'entre l'année de 365 jours et l'année sothiaque il y ait eu un écart, facilement reconnaissable, d'un quart de jour par

an, M. Weill ne croit pas que la réforme julienne ait été influencée par l'Egypte.

Le déchiffrement des cunéiformes a donné lieu à la publication de quantité de textes juridiques babyloniens, puis assyriens (traductions du Code de Hammourabi et des Lois assyriennes par le P. Scheil); dans ces dernières années, M. Hrozny déchiffrait un recueil de lois hittites. M. E. Cuq, ancien professeur de l'Ecole de Droit, qui, depuis la publication de ces textes, leur a consacré maintes études approfondies, vient de réunir en un volume ce qui concerne le **Droit babylonien, les Lois assyriennes et les Lois hittites.** Ce n'est pas la simple juxtaposition d'articles écrits dans ces vingt dernières années, mais une refonte totale, rendue nécessaire par la découverte de documents nouveaux qui précisent ou corrigent des interprétations antérieures. C'est ainsi que le Code de Hammourabi, dont quelques parties avaient été effacées par un conquérant qui l'emporta comme trophée de Sippar à Suse, a été complété par la découverte d'exemplaires sur argile plus maniables et qui circulaient sans doute dans tout l'empire, et aussi par la mise au jour d'innombrables contrats qui permettent de fixer la jurisprudence constante dans les cas ordinaires sur lesquels on n'avait pas légiféré. Parmi les contrats, les moins importants ne sont pas ceux de Kerkouk (1500 avant notre ère), à l'est de l'Assyrie, auxquels M. Cuq consacre toute une étude, et les tablettes dites cappadociennes (2200 environ avant J.-C.) dont la traduction se poursuit activement et qu'il sera sans doute possible d'utiliser entièrement sous peu.

Les contrats de Kerkouk complètent ce que nous connaissons de l'Assyrie grâce au recueil de certaines de ses lois, recueil qui n'atteint pas l'importance du code babylonien. Les lois hittites, rédigées après l'annexion de la Syrie à l'Empire, font allusion à un droit antérieur et nous permettent de saisir l'évolution de la civilisation entre ces deux époques. Bien que les lois assyriennes remontent à 1100 environ, et les lois hittites probablement au XIII[e] siècle, la supériorité des lois hittites est écrasante, et indique une civilisation bien plus évoluée (au regard de nos idées modernes) que la civilisation assyrienne. La mansuétude (qui pour être de notre temps n'est

peut-être pas un progrès) est une caractéristique de ces lois. Si les lois babyloniennes font notre admiration par leur netteté et leur minutie, elles ne sont pas le produit de l'époque qui les a vu rédiger. Hammourabi donna corps à un ensemble de lois et coutumes antérieures qu'il fit mettre en harmonie et préciser. Parmi elles sont les lois sumériennes, extrêmement anciennes, et nombre d'articles du Code ne sont qu'une rédaction meilleure d'un article d'un code sumérien antérieur.

Grâce à M. Cuq, qui expose chaque cas en le faisant suivre d'exemples tirés des textes de façon à dissiper toute obscurité, même pour ceux qui ne sont pas des juristes, nous possédons maintenant un véritable manuel du Droit de l'Asie Occidentale ancienne, qui sera d'un grand secours pour la traduction des documents de même ordre.

Les Romains traitaient les Orientaux de Barbares, mais ils se défendaient mal de la séduction que la civilisation orientale, bien plus ancienne que la leur propre, exerçait sur eux, et, dans huit conférences écrites en 1905, M. Cumont a pu étudier une des formes de cette influence : **les Religions orientales dans le paganisme romain.** L'ouvrage, aujourd'hui classique, est à sa sixième édition; si le texte est resté le même, il est maintenant abondamment illustré de figures très représentatives et bien venues, et tout son appareil critique, notes, références, index, a été entièrement remanié et comporte près de 130 pages. L'auteur y a joint un appendice sur les mystères de Bacchus à Rome; il s'agit donc d'un renouvellement complet. A l'exposé des sources et des raisons pour lesquelles les cultes orientaux ont pu se propager dans l'empire romain (colonies orientales installées en Occident, commerce, esclaves, mercenaires), succède, province par province, le bilan des acquisitions. L'Asie Mineure envoie à Rome la Grande Déesse de Phrygie et la déesse Mâ qui lui est très apparentée, Attis, dieu de la Végétation; l'Egypte est représentée par Sérapis (qui procède d'Osiris et d'Apis); de la Syrie viennent à Rome Atargatis, la parèdre de Hadad, Adonis qui personnifie, lui aussi, l'esprit de la végétation, puis diverses variétés de Jupiter, celui d'Héliopolis, celui de Dolichée, qui cachent la personnalité de Hadad, le vieux dieu élémentaire de Syrie. A la

Perse appartient Mithra dont la religion est un composé de croyances iraniennes et sémitiques. Ce culte est le dernier à avoir passé d'Orient à Rome. Sur beaucoup de points, le culte de Mithra ressemblait aux autres religions; mais il apportait un élément nouveau, le dualisme d'un principe du bien et du mal, tous deux déifiés, avec ses conséquences de punition et de récompense pour nos actions. Arrivé à ce point, il semble qu'il ne resterait qu'à conclure; c'est ce que fait l'auteur quand il étudie la transformation du paganisme sous l'influence de ces cultes. Mais auparavant, il consacre tout un chapitre aux relations du monde terrestre avec celui des dieux, grâce à l'astrologie et la magie, dont on connaît la fortune dans les religions antiques; ici comme dans les autres parties du volume, de nombreuses notes au courant des derniers travaux permettent de pousser plus avant les recherches.

Nous devons au P. Dhorme, l'éminent assyriologue, un tableau des **langues et écritures sémitiques**, dont la rédaction est telle, que, destiné aux étudiants, il est appelé à atteindre un public beaucoup plus vaste. On appelle langues sémitiques des langues qui appartiennent à un même système grammatical et lexicologique, caractérisé par la flexion interne et des mots, nom ou verbe, dont la partie fondamentale, la racine, est un squelette de consonnes, généralement au nombre de trois. Des préfixes, des suffixes et des changements de voyelles modifient l'idée primitive exprimée par la racine. Ce sont les altérations consonantiques, plutôt que vocaliques, qui permettent d'établir des divisions dans ces langues; c'est ainsi que les Sémites du sud utilisent vingt-neuf consonnes, tandis que l'assyrien n'en connaît plus que dix-huit; les langues du sud sont donc les plus proches du sémitique idéal qui serait l'ancêtre des différents rameaux secondaires. On peut les diviser en trois groupes : nord-occidental, oriental, sud-occidental. Le plus anciennement attesté est l'akkadien (babylonien et assyrien), qui fut adopté dans toute l'Asie Occidentale ancienne au moins comme langue diplomatique (en Syrie au deuxième millénaire avant notre ère, par exemple).

L'araméen occidental le supplanta; c'est la langue de tribus nomades, répandues dans l'Asie Antérieure ; elle dut sans

doute une partie de sa fortune à ce que, parlée un peu partout, elle adopta au moment où elle prit de l'extension l'alphabet, et non le système cunéiforme qui était un impedimentum pour l'akkadien. Le phénicien, le cananéen, l'hébreu font partie comme l'araméen du groupe nord-occidental; la langue de Canaan se rencontre déjà dans la correspondance de Tell-el-Amarna (voir ci-dessus), à titre de gloses, et c'est en somme le plus ancien état de l'hébreu. La Bible est de beaucoup le monument le plus important de la langue hébraïque.

Le groupe oriental est constitué par l'araméen oriental, très proche de l'araméen occidental qui a servi à la rédaction de certains passages bibliques, tandis que l'araméen oriental fut celui du Talmud de Babylone. De cet idiome naquit le syriaque, langue classique des chrétiens syriens.

Il était réservé à un dialecte du groupe sud-occidental : l'arabe, de supplanter l'araméen et le syriaque, qui eux-mêmes avaient remplacé des parlers antérieurs. Mais, plus anciens que l'arabe sont les parlers de l'Arabie, le sabéen, le minéen; on voit même le parler du sud de l'Arabie traverser le détroit de Bab-el-Mandeb et constituer, en Afrique, l'éthiopien. Telles sont les grandes vicissitudes des langues sémitiques, dont les lecteurs qui suivront l'exposé du P. Dhorme connaîtront l'histoire en détail.

The lost Tribes est une enquête sur le problème que posent les déportations que firent subir aux Israélites Sargon, lorsqu'il prit Samarie, et Nabuchodonosor, lorsqu'il se rendit maître de Babylone : que sont devenues les Dix Tribus ? M. Godbey ne consacre pas moins de 700 pages à sa solution, et ses patientes recherches le conduisent à démêler en tous temps et en tous lieux ce que l'on peut qualifier de Juif; chemin faisant, il lui faut redresser pas mal d'opinions erronées, car parmi ceux qui se sont déjà intéressés à cette question, beaucoup, en raison de la ressemblance fondamentale de certains rites, ont catalogué juif ce qui ne l'était pas. M. Godbey, après avoir fait l'historique des déportations d'Israélites, qu'il ramène à leur probable valeur numérique, et avoir montré que la tradition d'une origine juive n'indique pas forcément une

origine résultant de la dispersion des tribus, est amené à examiner l'histoire de l'Asie Occidentale en fonction d'Israël et la notion d'une race juive, que les anthropologues ont niée. Puis l'enquête se poursuit en Arabie et en Afrique d'une part, dans toute l'Asie Orientale de l'autre, et la dernière partie, qui n'est pas la moindre, analyse les usages ou les traditions réputées juives. La masse énorme de faits que M. Godbey met à notre disposition est rendue utilisable, grâce à un index très détaillé et à une bibliographie des plus complètes. L'auteur admet (p. 77 et 565) que les Hourri, connus généralement au moment où fleurit leur empire dit du Mitanni, au nord de la Mésopotamie, sont la population prédominante dans toute l'Asie Occidentale ancienne, bien avant l'histoire, alors que la civilisation est caractérisée sur tous ces points par une même céramique, peinte et assez fine. Cette civilisation des Hourri précéderait celle des Sumériens, dont elle est séparée (au moins sur certains sites) par un diluvium dont on a retrouvé les traces à Kish et à Our, cataclysme qui a interrompu brusquement toute l'ancienne civilisation. Dans les couches profondes, la céramique peinte; au-dessus du diluvium, plus de céramique peinte et apparition de l'art sumérien. Cette théorie, qui a pris naissance dans ces dernières années, expliquerait ainsi la différence fondamentale des deux civilisations, mais en justifiant les affinités que l'on peut établir entre les Sumériens et les Hourri ,car ni les uns ni les autres ne sont des Sémites. Elle est donc séduisante, mais paraît demander encore, quant à présent, un supplément de démonstration. Le livre de M. Godbey sera donc d'une grande utilité, et comme instrument de travail et par la multiplicité des problèmes qu'il soulève.

Justement M. J. J. Williams, avec **Hebrewisms of West Africa**, consacre un livre entier à l'enquête que M. Godbey a menée en Afrique et dont il a donné les résultats dans un chapitre. Pour M. Williams, l'ascendance des Ashantis suggère un élément juif qu'il propose de rattacher aux anciens Israélites, par l'intermédiaire des réfugiés d'Egypte lors des déportations; la diffusion aurait pu se faire du Nil au Niger. Une importante bibliographie clôt le livre. En raison de son objectif, M. Williams insiste moins sur les conditions ethni-

ques et historiques de l'Asie Occidentale ancienne, mais il conclut lui aussi à la non-existence d'une race juive.

D[r] G. CONTENAU.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Près des sources de la Semoy, un chercheur découvre une pierre à inscription glozélienne.— Sous ce titre, M. Herman Boulenger, professeur de dessin et d'histoire de l'art à l'Athénée Royal d'Arlon, vient de publier dans l'*Avenir du Luxembourg* du 13 et 14 juillet 1930 la description d'un galet portant des inscriptions alphabétiformes, rappelant de toute évidence celles de Glozel. Comme l'auteur de cette étude le signale, le caractère complexe du côté face présente de grandes analogies avec un de ceux de la première tablette exhumée du champ de fouilles de Glozel (dernière ligne).

Voici les principaux passages de cette importante note archéologique :

LA PIERRE GLOZELIENNE D'ARLON

C'est un nodule de limonite ferrugineuse, conglomérat de grains de quartz, liés par de l'oxyde de fer et contenant des traces probables de mica. Ce minerai raie le verre et l'acier. Poids 23 grammes. Forme sphéroïdale fortement aplatie. Diamètre 32 millimètres, petit axe 20 millimètres.

Ces limonites siliceuses ou quartzeuses sont communes dans le pays, mais la forme nodulaire ne se rencontre qu'exceptionnellement. Je n'en ai pas vu d'autres jusqu'à présent.

Tout ceci est d'un intérêt très relatif, bien qu'il soit nécessaire de le signaler. Ce qui donne une importance de premier plan à ce fragment de roche, ce sont les gravures étranges qu'il porte, non pas ornements, mais signes évidents d'écriture.

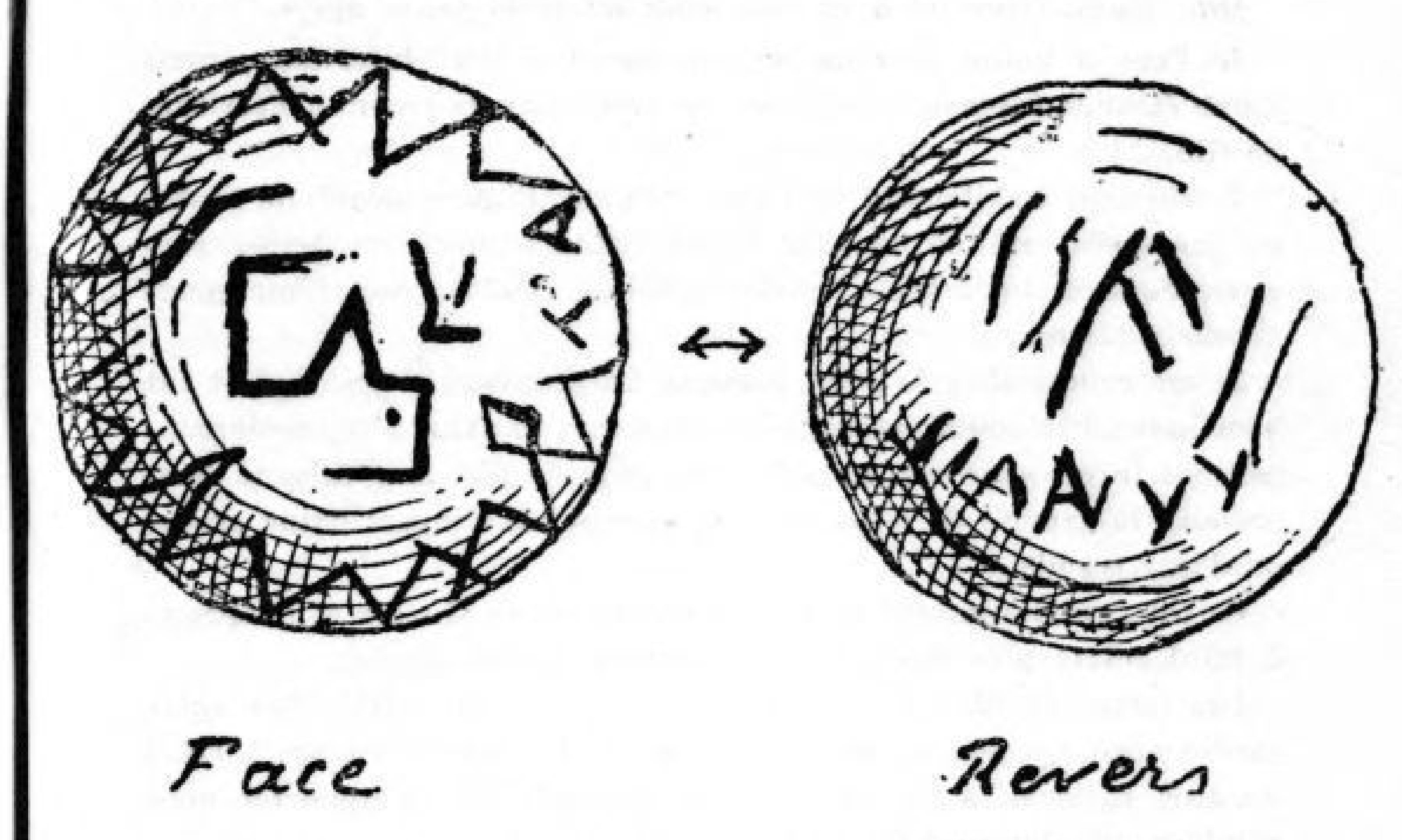
Le dessin très fidèle que voici vous les fera mieux comprendre que n'importe quelle description. Je me suis vu obligé d'avoir recours, pour rendre un compte exact des signes dont la traduction fidèle passait avant toute autre considération, j'ai eu recours, dis-je, à un procédé un peu analogue à celui du planisphère employé en géographie, une sorte de développement.

La face principale rappelle étonnamment certains ornements de fusaïoles d'Hissarlik assez semblables eux-mêmes aux signes en ligne brisée, en zig-zag figurant sur de nombreux objets de Glozel, publiés par le docteur Morlet dans son ouvrage capital.

D'autres signes se rapprochent peut-être de certains caractères de l'alphabet futhark (Runes).

Quant au signe central, est-ce une sorte de swastika, ou une combinaison de signes? Je n'en ai vu nulle part d'analogue à l'heure actuelle, mais je le rapprocherai cependant d'un signe situé tout en bas de la première brique à signes alphabétiformes trouvée à Glozel.

Avant d'étudier d'une façon plus approfondie ce document qui paraît d'une haute valeur, d'un intérêt énorme, puisque, s'ajoutant à plusieurs autres, il viendrait à son tour témoigner en faveur de cette thèse quelque peu nouvelle de l'origine néolithique et occidentale de notre alphabet, avant donc d'approfondir cette question capitale, ou de faire des hypothèses sur sa destination, se pose une question préjudicielle.



COMMENT FUT-ELLE DÉCOUVERTE? — D'où vient ce petit caillou mystérieux Je vais vous en conter l'histoire.

Non loin du camp de Schoppach, où fut trouvé le grattoir-couteau en silex dont je vous entretenais tout à l'heure, à cinq cents mètres de là environ, à quelques pas de la Semoy, existe un joli potager bien tenu, contigu à la maison d'habitation d'un brave et honnête machiniste à la Compagnie des Chemins de fer, un cheminot. Celui-ci bêchait et ratissait en mars dernier, afin d'établir ses planches à semis, lorsque son attention fut attirée par une pierre de forme régulière, parmi celles qu'il rejetait sur le sentier. Il la prit pour

une grosse bille, qu'il donna à son jeune garçon de treize ans. Celui-ci aperçut, sous la gangue de terre, des griffes, comme il dit, qui l'intriguèrent. Il la porta aussitôt sous le robinet et enleva au moyen d'une brosse de lavandière (brosse en chiendent) toutes les traces terreuses encore adhérentes.

— Tu vois, papa, que ce n'est pas une bille.

— Donne-la donc à ton professeur, cela pourra l'intéresser, dit le père, après l'avoir examinée.

Il est nécessaire d'ajouter qu'enseignant le dessin et l'histoire de l'art à l'Athénée royal d'Arlon, il arrive parfois que des élèves me donnent ou me montrent des choses curieuses ou qu'ils croient intéressantes : fragments de poteries romaines particulièrement, qu'ils découvrent de temps en temps.

Voilà dans toute sa simplicité l'histoire de la trouvaille.

Mon jeune élève m'en fit don deux ou trois jours après.

Je l'eus à peine aperçue qu'une émotion tout intérieure, mais d'une étrange intensité, s'empara de moi : j'avais reconnu l'écriture de Glozel !

Je cuisinai habilement le jeune homme, l'interrogeant de toutes les manières, comme un juge d'instruction : questions nettes, précises d'abord, insidieuses, contradictoires ensuite. Son témoignage ne varia jamais.

Je me rendis chez le père, presque immédiatement; son récit fut identique ! J'attendis patiemment plusieurs semaines, et recommençai mes interrogatoires du père seul, puis du fils, leur faisant comprendre la gravité de leurs affirmations et les dangers d'une erreur ou d'une fraude.

Ce fut invariablement le même compte rendu sincère et identique à celui relaté plus haut, sans la moindre contradiction.

Les terres arables du jardinet proviennent en partie d'un autre jardin situé un peu en amont le long de la rivière (encore à l'état de gros ruisseau à cet endroit), terres qu'il fallut apporter pour combler une dépression.

Rien d'autre ne fut trouvé que des cailloux ordinaires et un menu fragment de poterie, apparemment récent. Je n'y trouvai rien lors de ma visite.

Le père et le fils témoignent également, de la façon la plus absolue, qu'aucun moyen autre que la brosse et l'eau ne fut employé pour débarrasser la pierre et ses gravures de sa gangue terreuse : aucun emploi de pointes métalliques ou autres.

Voilà l'état de la question.

J'ai montré le petit caillou à des géologues qui l'ont déterminé

exactement, quant à sa nature minérale, comme je l'avais fait moi-même précédemment. La chose ne présente aucune difficulté particulière.

L'un d'eux n'hésita pas à me déclarer spontanément que les gravures portaient la marque évidente de leur ancienneté.

Cela paraît certain. Le sphéroïde possède une patine géologique, nécessairement différente (c'est une vérité de la Palice) de la patine archéologique des traits de gravure dont les fonds ont été d'ailleurs amplement protégés par leurs berges ou talus.

Ces berges portent des traces d'une patine d'usage et même des preuves d'usure particulièrement prononcée en certains endroits où la gravure de l'exergue est presque abolie. Etait-elle moins profonde en ces points? Il est presque impossible de le dire. Quant au fond des tailles (d'une teinte rougeâtre par rapport à la patine d'un brun sombre), il laisse apercevoir, examiné avec une forte loupe, les traces du travail du graveur, ses reprises, l'écrasement des grains de quartz, nécessitant l'emploi de burins particulièrement durs. Les traits ont tous l'air d'être le résultat d'une action volontaire bien déterminée, laissant peu de possibilités d'interprétation dans le sens : repentirs ou échappades.

Ayant pratiqué longtemps la gravure en taille douce, la pointe sèche et l'eau-forte, je crois pouvoir l'affirmer catégoriquement.

Arrivé à ce point de mon exposé, je ne puis résister à l'envie de vous conter l'étrange surprise que me réservait l'examen microscopique de ce caillou prestigieux (car c'était l'objectif d'un petit microscope que j'utilisais).

Tout à coup, fouillant d'un œil scrutateur autant que défiant, les moindres détails de l'énigmatique petit objet d'un intérêt aussi prodigieux, j'aperçus, ô stupeur d'un instant, transformée immédiatement en un rire franc, — j'aperçus une fibre organique du plus beau vert : les briques de Glozel me revinrent aussitôt en mémoire. J'avais simplement déposé le précieux nodule sur le buvard vert de mon sous-main!!

Un autre nodule de limonite tendre ferro-argileuse, trouvé en 1917 dans le lac de Neufchâtel à Cortaillod, par le colonel Kingsbergen, présente des analogies avec celui que je publie aujourd'hui. Il pèse 18 grammes, a la forme et les dimensions d'un noyau de pêche et porte deux signes gravés profondément, une sorte de V suivi d'un I, d'une netteté, d'une fraîcheur étonnantes, sans traces d'usure, malgré son antiquité considérable et son séjour prolongé dans l'eau.

Il fut trouvé en même temps que de superbes haches polies en

jadéites, vraisemblablement, et quelques poteries de l'époque des palafittes.

J'en donnerai des photographies ainsi que celles de toutes les pièces importantes signalées plus haut, dans une monographie en préparation.

CONCLUSION. — Il est plus que probable que la pièce capitale que je fais connaître aujourd'hui à tous les fervents de la préhistoire soulèvera quelques polémiques. Je souhaite qu'elles soient amènes et d'ordre exclusivement scientifique ou philosophique, sans acception de personnalité, procédé toujours déplorable et qui produit une confusion intolérable entre la science vraie et certaines personnes qui la représentent plus ou moins passagèrement. Je dois peut-être m'attendre à me voir accusé d'enthousiasme naïf, trop heureux si l'on ne me soupçonne pas d'imposture et qu'on me laisse une sorte de brevet d'honnêteté... trompée et pitoyable. Mais du même coup on accuserait de supercherie ou de fraude de braves gens incapables d'une telle machination, car le jeune élève en question n'hésita pas à me confirmer son témoignage par écrit, et lorsque je le prévins d'interrogatoires possibles et de contradictions soupçonneuses, de la part d'archéologues, il me répondit sans crainte ni forfanterie : « Ils peuvent venir, je les attends. »

Cependant, il faut un peu s'attendre à tout! Mais si cette éventualité se produisait, ce serait à dégoûter les honnêtes gens de ramasser curieusement quoi que ce soit, pour les spécialistes presque une crainte, fût-ce un simple caillou. Ce serait un regret de publier leurs observations, leurs découvertes, s'ils n'étaient tenus à le faire par des considérations plus hautes, les empêchant, quoiqu'il advienne, de faillir à leur devoir : aider, ne fût-ce que par une « petite pierre », à la recherche de la vérité et proclamer, malgré les grands inconvénients momentanés que cela présente souvent, la vérité, aussi minime soit-elle, qu'ils ont pu découvrir.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Vittorio Pica et la littérature française. — Nous avons appris tout récemment le décès de Vittorio Pica.

Longtemps il fut familièrement mêlé à la vie littéraire française, particulièrement aux belles années de la *Revue Indépendante* d'Edouard Dujardin et de Félix Fénéon, vers 1885.

Pica est né en Angleterre d'un père exilé. Il fit ses études à Naples.

Dans ses deux ou trois dernières décades, il s'est cantonné de plus en plus dans la critique d'art. Il y exerça sa généreuse sensibilité et son intelligence avec une véritable passion. Notamment dans un ouvrage des plus importants et par la qualité et par l'étendue : *Attraverso gli albi e le cartelle*, où il étudie l'art graphique dans sa vie universelle et internationale. D'ailleurs il eut toujours ce goût d'amener dans ses travaux et dans la vie de son pays les écrivains et les artistes étrangers qu'il estimait. L'Italie lui doit la fondation de ces expositions décennales de Venise qui sont classées comme l'une des manifestations d'art les plus importantes. Concurremment il donnait des publications (avec planches) sur les expositions de Venise, Rome, etc., de nombreuses monographies sur des artistes italiens et étrangers contemporains.

Dans la première partie de sa vie, il s'adonna surtout à la critique littéraire, et particulièrement à propos de ses amis français. Le plus important a été réuni dans son livre,*Litteratura d'eccezione* (Milan, 1898). Pas de préface. Six études assez développées, avec nombreuses citations françaises, sur Verlaine, Mallarmé, Barrès, France, Poictevin, Huysmans.

Aujourd'hui, ce titre de littérature d'exception surprend un peu, car les singularités, les hardiesses qu'on peut trouver chez tel ou tel de ces auteurs ont été joliment dépassées depuis!

Pica parle d'eux avec sympathie, avec amour parfois. Cependant il ne ferme pas les yeux sur leurs défauts. Malgré les tendances d'avant-garde (pour l'époque), il demeure un latin qui aime la clarté et le bon sens. On *ne la lui fait* pas avec l'obscurité, l'hermétisme, l'absurdité. Ainsi, malgré son admiration pour Mallarmé — qu'il a fréquenté rue de Rome — il fait des réserves très nettes sur « la voie dangereuse » où il s'est engagé.

Pica possède, à un degré bien rare chez un étranger, une connaisasnce approfondie de notre langue, et de la littérature française de la fin du XIXe siècle.

Peut-être même ce qui diminue un peu l'intérêt de ces études, c'est qu'elles pourraient tout aussi bien émaner d'un

critique français; je n'y ai pas aperçu les réactions particulières d'un esprit étranger.

Pour donner une idée de son trait, j'imprime ici quelques-unes de ses observations.

De son étude sur Verlaine :

Mais, pour se permettre les innovations, les audaces et surtout les capricantes irrégularités de Verlaine, il faut être, comme il l'a été, le plus musical des poètes modernes; il faut, comme lui, savoir rimer avec une richesse et une splendeur qui peuvent rivaliser avec celles de Banville; il faut, enfin, posséder ce sens artistique raffiné, cette heureuse et toute particulière disposition poétique qui faisait que, selon l'image de Paul Bourde, le vers devenait entre ses doigts comme la cire entre ceux du sculpteur, capable de se ployer à toutes les formes.

Il fait grand éloge de Mallarmé, mais tout en y trouvant parfois « de l'obscur, de l'abstrus, de l'alambiqué » :

...Et que Mallarmé y fasse bien attention : s'il ne s'arrête pas à temps dans la voie périlleuse où il s'est engagé, s'il ne se persuade pas d'avoir plus de souci pour cette clarté qu'il néglige trop et qui est un besoin prépondérant pour l'esprit latin, s'il ne se décide pas à être parfois moins concis et elliptique, à accorder la musique émotionnelle des syllabes avec le dessin des idées, de manière à ce que celui-ci ne devienne pas confus et embrouillardé, sa réforme esthétique échouera misérablement.

L'étude sur Barrès est très élogieuse, mais elle paraît négligeable, car elle a été faite à une époque (le livre est daté de 1899) où Barrès n'avait encore donné que la moindre partie de son œuvre.

Il est plein d'admiration pour Anatole France, — à qui il sait gré, entre autres choses, de son amour pour « l'adorata Italia nostra » (notamment exprimé dans le *Lys rouge, le puits de sainte Claire*).

De Francis Poictevin, « jeune écrivain tout à fait inconnu en Italie », il analyse trois romans : *La Robe du moine, Ludine* et *Petitau*. Il parle aussi de ses *Songes* et autres recueils d'impressions. Il conclut :

Monocorde, presque toujours trop subtil, trop précieux, et souvent tout à fait obscur, Francis Poictevin possède pourtant une

originalité bien marqué. Et dans les effusions, alambiquées, mais sincères, de son âme sensible à l'extrême, et anormale, qui est le véritable et l'unique protagoniste de chacun de ses volumes, la minuscule élite choisie des lecteurs ultra-raffinés, les seuls auxquels il s'adresse, trouvera incontestablement un rare plaisir esthétique.

Sur Huysmans, celui de tous sur lequel il fait peut-être le plus de réserves — tout en lui prodiguant aussi de l'encens — il conclut :

Artiste ultra-subjectif, et d'exception, il exerce une large fascination sur la jeunesse littéraire d'aujourd'hui, qui ne peut s'empêcher d'admirer la profonde sincérité avec laquelle, dans une série d'œuvres magistrales, il a fait la confession complète et courageuse de son âme malade.

Par Pica, l'Italie a été parfaitement avertie de la littérature française à une époque où, ici, elle était, ou exaltée sans réserve, ou contestée avec brutalité.

La critique littéraire de Pica a été une critique *impressionniste,* sans critérium déterminé. Je n'y vois rien de spécifiquement italien. Elle est celle d'un Latin, qui pourrait être de chez nous. Son cœur et son esprit l'y engageaient dans une manifeste familiarité.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LETTRES ANGLAISES

G. K. Chesterton, chroniqueur de l'*Illustrated London News.* — Une édition définitive de l'œuvre de G. Bernard Shaw, Constable. — *The Week-end Review* et son fondateur, Mr Gerald Barry.

Avons-nous beaucoup de journalistes, — appelons-les écrivains, ou critiques, si ces étiquettes les flattent, — qui aient tenu pendant vingt-cinq ans la même rubrique dans le même périodique? C'est ce qui vient d'arriver à notre ami **G. K. Chesterton.** Alors qu'il y pensait le moins, quelqu'un lui fit remarquer qu'il avait commencé en 1905 sa chronique hebdomadaire dans *The Illustrated London News.* Cependant, il s'interrompit deux fois, la première au début de la guerre, à la suite d'un grave accident, et la seconde pendant les quelques semaines que dura son voyage en Palestine et que son inséparable Hilaire Belloc le remplaça. Chesterton a certainement donné, dans ces chroniques, quelques-unes de ses

plus brillantes pages, qui, du reste, ont paru par la suite en volume. On a prétendu que les Anglais étaient inégalables dans ce genre d'essai. Qu'il y soient excellents, nul n'y contredit, et Mr G. K. Chesterton en est un exemple; mais nous avons en France des journalistes, — et par là j'entends des littérateurs cultivés, de véritables écrivains, — qui ne leur cèdent en rien. Ils s'en distinguent à coup sûr par la brièveté, la concision, la clarté, la finesse. Je ne sais rien en Angleterre qui soutienne la comparaison, par exemple, avec le « papier » quotidien qu'André Billy donna pendant plusieurs années au *Petit Journal*; de même, parmi les chroniques littéraires qui ornent nos quotidiens, celle de Billy, dans *l'Œuvre*, prend place parmi les moins pédantes, et les plus « dans la vie ». Celles de Chesterton sont surtout dans le paradoxe; c'est un jeu où il l'emporte de loin sur tous ses confrères. Reconnaissons que si, depuis quelque temps, il a cessé d'abuser de cet exercice, ce n'est ni par lassitude, ni par relâchement; si ce n'est plus le jeu de la jeunesse cabriolante et espiègle, c'est l'escrime d'un esprit toujours souple, toujours étincelant, mais qui dédaigne désormais les faciles fioritures. A certains, le point de vue où se place Chesterton paraîtra étroit et désuet, mais son humour et la subtilité de ses commentaires font de lui l'un des plus redoutables défenseurs de la pensée catholique Outre-Manche. Pour célébrer ses noces d'argent avec l'*Illustrated London News*, il va de nouveau réunir en volume un choix d'essais publiés dans cette vieille revue.

§

G. Bernard Shaw appartient à cette génération des environs de 1890 dont bien peu ont survécu. C'est d'eux qu'on peut dire qu'ils étaient venus trop tôt dans un monde trop vieux. La vieillesse de la souveraine était comme une sorte de maladie contagieuse, et les contaminés débiles en mouraient. Mais cet Irlandais avait tout pour résister. De la phalange héroïque de jeunes écrivains, poètes et artistes groupés autour de W. E. Henley à la *New Review*, et de Frank Harris à la *Saturday Review*, G. B. Shaw est celui qui a fait la

carrière la plus célèbre, et la plus lucrative aussi; si lucrative que lorsqu'il reçut le prix Nobel, il put se permettre de le dédaigner. Il en consacra le montant, quand il l'eut encaissé, à des chaires et bourses d'études scandinaves. Un autre auteur dramatique, l'Ecossais J. M. Barrie, de qui Robert d'Humières traduisit admirablement ce livre exquis, émouvant, adorable, *Margaret Ogilvy*, a connu les mêmes succès de célébrité et d'argent et l'un et l'autre sont sans enfants. A cette génération appartient aussi l'Anglais H. G. Wells qui, s'il fut socialiste comme G. B. Shaw, ne témoigna d'aucun don pour le théâtre. George Moore est de la génération qui précède et Arnold Bennet est de celle qui suit.

Tout cela revient à dire que Mr Shaw n'est plus de la prime jeunesse; il pourra, le 26 juillet, fêter son soixante-quatorzième anniversaire. C'est un bel âge, surtout quand on a gardé une étonnante vivacité d'esprit, que l'on continue à produire avec le même bonheur et la même verve, et que l'on prend à la vie un intérêt que rien n'affaiblit. C'est l'âge où un auteur aussi prolifique doit songer à donner de son œuvre une édition complète et *ne varietur*.

Il y a peu de temps que la manie de collectionner les premières éditions, les manuscrits et les moindres déchets de certains auteurs, s'est répandue en Angleterre. Mais l'infection se développa avec une rapidité incroyable et elle gagna naturellement les cousins d'Amérique. Bernard Shaw compte parmi les auteurs qui atteignent les hauts prix. Heureux ceux qui gardèrent les premières éditions de l'*Irrational Knot*, de *Love among the Artists*, de *Cashel Byron's Profession* ou de *The Quintessence of Ibsenism*.

Depuis un an, G. B. Shaw s'occupe de préparer l'édition définitive de son œuvre, qui sera publiée par Constable, et comptera une trentaine de volumes. Les quatre premiers vont paraître simultanément et les autres suivront à intervalles de deux ou trois mois jusqu'à la fin de l'an prochain. Ce qui distingue cette édition définitive, c'est l'intérêt qu'elle présente pour les bibliophiles. La série complète sera limitée à mille exemplaires; le prix n'en est pas encore fixé, mais il ne sera pas moins d'une guinée, et les tomes ne se vendront

pas séparément; il ne serait pas surprenant que l'édition fût entièrement souscrite d'avance. L'impression, particulièrement soignée, se fera sur un papier fabriqué spécialement, et chaque volume sera relié en toile d'Irlande, de nuance vert-jade.

Le premier tome contiendra un roman inédit que Shaw écrivit en 1879, et qu'il avait intitulé, « avec un impitoyable à-propos », dit-il, *Immaturity*. A ce roman de sa vingt-troisième année, grandement autobiographique, Shaw donne une préface dans laquelle il relate les circonstances qui l'amenèrent à produire cette œuvre et pourquoi il l'a gardée jusqu'à présent inédite. Le contraste sera sans doute piquant entre l'œuvre juvénile et la préface du vieil écrivain rompu à son métier.

Il n'est pas du tout sûr que l'ordre chronologique soit suivi. L'auteur se propose de rassembler tout ce qu'il juge digne d'être conservé, et on lui prête beaucoup d'indulgence, puisqu'on assure que plusieurs volumes contiendront ses articles de critique musicale, dramatique et artistique, ses brochures et tracts de politique et de socialisme et sa correspondance, et tout le fatras qu'il a écrit à propos de la guerre, avant, pendant et après.

Il sera plus intéressant de lire un acte entier de la pièce intitulée *Back to Methuselah* et qui n'a jamais été joué, à cause, dit-on, d'allusions à des faits et à des perconnages politiques, universellement connus.

Si, comme il paraît probable, cette édition n'est pas mise sur le marché pour cette raison qu'elle serait souscrite avant même que son prix n'en fût définitivement fixé, une nouvelle édition plus ordinaire ne tarderait pas à suivre. Le succès actuel de Mr Shaw permet de croire que cette hypothèse n'est pas aventurée.

Puisque nous parlons de son succès, il peut être curieux de rapporter ici l'opinion qu'un critique émet parfois entre amis. Selon lui, l'œuvre de Bernard Shaw ne possède pas les caractères qui font les œuvres immortelles. Elles tiennent trop du pamphlet, de la polémique; c'est du travail habile, exécuté avec une adresse, une agilité, un savoir-faire incom-

parables; c'est plein d'esprit, de verve, d'humour, de sarcasmes, de saillies; c'est de la satire vigoureuse, impitoyable, mordante, caustique; ce sont des tours de force, des cabrioles, des acrobaties, des pitreries, des bouffonneries, des turlupinades, — c'est drôle, c'est amusant, c'est comique, c'est impertinent, voire insolent, c'est irrespectueux, voire subversif, mais il y manque ce quelque chose qu'ont su mettre dans leur œuvre Shakespeare et Molière. Dans le théâtre de Bernard Shaw, c'est toujours lui qui parle, qui joue, qui mime, qui persifle, qui gouaille, qui éclate de rire, qui écorche, quels que soient les personnages qui soient en scène, et c'est pourquoi « ça manque de femmes ». Les femmes ne critiquent pas, elles aiment : Bernard Shaw est avant tout un critique; il démolit, il démonte, il bouscule et renverse, il se tord de voir que ça ne marche plus, et ça lui suffit. Il ne reconstruit pas, il ne rajuste pas, il ne démontre pas qu'une fois remontée la mécanique marche, et qu'elle est perfectionnable. Sa philosophie est celle du végétarien et du mysogine; elle est sèche, amère, sans indulgence, celle de l'égoïste, de l'égotiste, qui serait un ascète buveur d'eau et ignorant de la bonne chère et de quelques autres aimables voluptés. Il lui a manqué de souffrir et de jouir de la vie. Son œuvre restera, en grande partie, sans doute, mais il est probable que les générations prochaines la jugeront beaucoup moins importante que le pense l'actuelle, et peut-être s'étonnera-t-on de sa vogue. On ne trouvera pas dans son œuvre de Hamlet et surtout pas de Falstaff, on n'y trouvera pas davantage Monsieur Jourdain, Harpagon, ni Tartufe. Bernard Shaw est un Alceste inconverti.

Ainsi résumé, ce jugement peut paraître sévère à l'excès, et par bien des côtés paradoxal; ceux qui connaissent bien l'œuvre de l'Alceste inconverti, et qui l'ont vue en anglais à la scène, sont enclins à trouver quelque justesse dans les opinions de notre ami le critique. Il n'en reste pas moins que Bernard Shaw a écrit des œuvres d'une portée considérable, et qu'il aura exercé sur ses contemporains une influence profonde, et particulièrement sur les Anglais. Son succès en Allemagne rivalise avec sa vogue en Angleterre, mais on

assure que ses traducteurs allemands ont donné de ses pièces des versions remarquables et intelligentes. Les efforts tentés pour l'acclimater en France n'ont guère réussi; l'auteur s'en montre mortifié, et d'aucuns y veulent voir une des raisons de sa gallophobie. En tout cas, Bernard Shaw donne volontiers comme raison de sa germanophilie le fait d'avoir récolté Outre-Rhin d'énormes quantités de marks. Admettons que ce sentiment de reconnaissance l'honore.

§

Depuis le 15 mars dernier, il paraît à Londres une nouvelle publication hebdomadaire dont l'histoire vaut d'être contée. Il est sans doute peu de revues dont la fondation ait été décidée le lundi et dont le premier numéro ait paru le samedi suivant; c'est le cas, cependant, de **The Week-end Review,** qui continue à paraître depuis cette date et semble être partie avec le vent en poupe. Et il est juste que ce bel acte de courage soit aussi bien récompensé. L'exemple, d'ailleurs, n'est pas rare en Angleterre où l'on estime le fair play et l'indépendance. Or si le fair play manquait d'un côté, le courage et l'indépendance ne manquèrent pas de l'autre. Du reste, voici les faits, tels qu'ils me furent contés : Mr Gerald Barry, ancien boursier de Cambridge, ancien combattant — il termina la guerre avec le grade de capitaine, — devint en 1921, à l'âge de vingt-trois ans, *assistant editor* de la *Saturday Review;* en 1924, il était promu *editor,* c'est-à-dire rédacteur en chef de ce vieil organe politique, littéraire et artistique, quelque peu ébranlé depuis la guerre et qui avait, de ce fait, connu diverses vicissitudes. Sous l'impulsion de son jeune directeur, la revue connut une nouvelle jeunesse, reprit sa place et retrouva son influence comme organe conservateur, en face des revues sans politique comme *The Spectator,* ou d'opinion libérale et radicale comme *The Nation* et *The New Statesman,* celui-ci plutôt socialisant et nettement gallophobe. Il faut noter que le terme conservateur ne signifie pas nécessairement en anglais réactionnaire, et qu'on trouve dans les publications soi-disant avancées d'innombrables et constants exemples de sectarisme,

de parti pris, d'étroitesse de vues, d'intolérance et de fanatisme. Et le fait n'est sans doute pas particulier à l'Angleterre.

Bref, d'accord avec son conseil d'administration, Mr Barry soutenait brillamment les idées et le programme du parti conservateur, qui a pour chef et porte-parole Mr Baldwin. Mais un beau matin, un des personnages du parti, lord de création récente, aussi récente que ses millions, se dénommant Lord Beaverbrook, décida de faire cavalier seul; comme il dispose de plusieurs organes quotidiens, son attitude équivalait à une scission, d'autant plus que son rival, autre lord dont la promotion et les millions ne sont pas plus anciens, Lord Rothermere, apporta à son collègue l'appui, qu'on ne lui demandait pas, de son groupe de journaux. Cette querelle politique ne nous intéresse pas auterment ici, et il suffira de dire que la *Saturday Review* resta fidèle au chef du parti et combattit avec beaucoup d'intelligence et d'esprit les aventureuses et fallacieuses théories Beaverbrook. Mais il arrive que les conseils d'administration, pour des raisons dont ils ne daignent pas informer la rédaction, éprouvent le besoin de retourner leur veste. Celui de la *Saturday Review* se trouva dans ce cas, et, au moment où son numéro était mis sous presse, Mr Barry se vit prié d'insérer un article qu'on lui apportait tout fait et qui démentait brusquement toute son attitude précédente, — une attaque contre Mr Baldwin et un panégyrique des idées simplistes du lord dissident. Mr Barry souleva de légitimes objections, mais c'était à prendre ou à laisser : il laissa. Il donna sur le champ sa démission, et le numéro parut sans lui, mais avec l'article en question. Pour bien marquer son triomphe, Lord Beaverbrook signait, quelques colonnes plus loin, une élucubration sur « l'art de vivre longtemps », adressée « aux hommes de cinquante ans ». Dans toute autre circonstance, cette « copie » eût été refusée par n'importe quel directeur de n'importe quelle revue. Aussi banale d'idées que pauvre de style, pareille platitude aurait été tout au plus tolérable dans l'un des quotidiens populaires du récent lord; dans une revue de qualité élevée, elle était grotesque.

Mr Gerald Barry réunit ses collaborateurs et leur exposa la situation : ils se joignirent à lui et rédigèrent leur démission collective, renonçant ainsi à toutes les indemnités que les puissants syndicats de journalistes anglais imposent en cas de renvoi brusque ou injustifié. Lorsqu'elle connut les faits, la presse les révéla au public et ne ménagea pas ses éloges à la rédaction démissionnaire et à son chef, qui faisaient preuve d'un tel souci de leur dignité professionnelle, de tant de courageuse indépendance et de désintéressement. Mais le jeune chef ne se tint pas pour battu; cet ancien combattant connaît le fameux système D. Il mit en œuvre les sympathies qui lui vinrent du dehors, et il tira profit des offres qui lui furent faites. Le 8 mars, le numéro de la *Saturday Review* paraissait sans lui, le samedi suivant 15 mars, il lançait le premier numéro de *The Week-end Review*. En ces quelques jours, Mr Barry avait trouvé les fonds nécessaires, un imprimeur, un fournisseur de papier, de la publicité, des locaux (à vrai dire, J. C. Squire lui donna l'hospitalité des bureaux du *London Mercury*), tout fut arrangé, organisé, et Londres put le 15 faire bon accueil à une nouvelle revue « of Politics, Books, The Theatre, Art and Music ». Le premier numéro, fort réussi, ne contenait pas la moindre allusion à ce qui s'était passé, pas une ligne de « manifeste », pas de profession de foi, pas d'exposé d'opinions, de plans, buts, projets, résolutions, sinon un article de Mr Barry expliquant et commentant, d'une façon purement objective, la situation politique et les raisons *vraies* du rapprochement Baldwin-Beaverbrook, qui venait de se produire inopinément, pour ne guère durer, d'ailleurs.

Les encouragements ne faisaient pas défaut à l'audacieux directeur. S'il ne publia pas une longue liste de noms célèbres de collaborateurs possibles, il eut dans le premier numéro un article d'Arnold Bennett, dans le second un de Bernard Shaw et un de Maurice Baring, dans le troisième une belle étude de Wickham Steed sur Balfour; les autres signatures étaient celles d'écrivains, d'hommes politiques, de savants, de poètes, de journalistes connus et aimés du public, soucieux de manifester ainsi leur sympathie militante à ce

jeune chef qui est un exemple de dignité et de scrupule pour toute la noble profession des lettres.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Evolution de la Presse espagnole : Mario Verdaguer et Gaziel dans *La Vanguardia*. — Noces d'argent de *A. B. C.* — *Philosophie et Lettres*. — Mario Verdaguer : *Le Son 13* (Editions Lux). — Francisco Agustin : *Don Juan au théâtre, dans le roman et la vie*, Bibl. d'Essais; Paez.

Il n'y a pas trois façons d'entreprendre l'Espagne, mais deux, deux seulement en tout et pour tout. Soit que l'on considère sa superficie brillante, son goût oriental (sémite ou moresque) pour le tape à l'œil, soit que l'on prétende descendre dans les tragédies de son désir de l'inquiétude. Ce qui existe de plus momentané et de plus spontané dans la pensée écrite, le journal, nous en donnait encore récemment une preuve. Il suffit à quelques dames et à quelques millionnaires d'une publicitée à la yanke, d'un lot de photos dans des magazines, pour croire à la valeur d'un cerveau dont le nom a atteint la célébrité. Et la littérature espagnole doit à cette très ibérique tendance au snobisme d'avoir sollicité les influences importantes de « génies » étrangers qui ont faussé ses qualités congénitales. Mais vite le désir de voir en profondeur assaille les esprits bien nés et c'est ce qui explique les « dégonflements » qui, en Espagne, suivent de près les dithyrambes. Mario Verdaguer ne craint pas dans **La Vanguardia**, de dénoncer les « petits messieurs », les sportifs du papier imprimé et les équilibristes de cirque de la littérature espagnole, qui substituent l'œil clinique au talent. Ceci au moment où la publicité épicière commence d'envahir les trusts éditoriaux de la Péninsule.

Dans *La Vanguardia* également, Gaziel, un excellent esprit critique, cherche à se libérer de l'obsession du snobisme et à juger les hommes nus. Gaziel voudrait colorer son ironie de scientisme lourd, à l'instar de ses victimes, et il n'y parvient pas. Il ramène en tous cas l'œuvre du dernier étranger célèbre invité à un Club de conférences espagnol, à un conseil : relire les livres d'un devancier en européisme que le snobisme ne peut plus repêcher : Ramon Lull. Il y a en Espagne tout un

parti qui voudrait soustraire le public à la considération extérieure des œuvres, et faire pour l'esprit ce que certains jeunes voudraient réaliser pour la politique : plus d'idées et moins de questions de personnes.

Ce vouloir de rajeunissement de la presse, on le découvre dans un journal que sa tradition semblait empêcher de se moderniser : **A.B.C.**, qui, à l'occasion de ses vingt-cinq ans d'existence, a publié un numéro extraordinaire rappelant son apparition au moment de la guerre russo-japonaise et du premier voyage d'Alphonse XIII à l'étranger. Aujourd'hui, *A.B.C.* et ses publications annexes cherchent à orienter le public vers une monarchie constitutionnelle, libérale. Dans le domaine littéraire, les articles d'Azorin, Fernandez Flores, d'Ars, Gabriela Mistral, Federico Garcia Sanchiz, Juan Pujol, J. M. Salaverria, etc., et le tableau régulier de l'Hispanisme par José Maria de Acosta, font de ce journal un informateur sérieux et véridique. Pour ceux qui croient l'Espagne incapable de modernisme, citons ce geste du directeur et propriétaire de *A. B. C.*, le marquis Luca de Tena, l'instaurateur des prix de journalisme et de littérature : à l'occasion des vingt-cinq ans du journal, tous les rédacteurs et collaborateurs ont reçu une gratification de 15 % sur leur traitement annuel... Et l'américanisme est tel dans la presse espagnole que les critiques littéraires y sont, du moins à *A. B. C.*, intéressés, comme le personnel, pour 10 % par an aux bénéfices. Voici qui compense la Censure.

D'ailleurs, aussitôt que l'Espagnol veut abandonner son laisser-aller, il atteint l'esprit critique. Manuel Diaz-Berrio dans **Philosophie et Lettres** (au sommaire : une bonne étude de Ballesteros Gaibrois sur les représentations dans la mythologie grecque) rend compte du mouvement poétique en dehors de toute considération mondaine. Le milieu des porte-lyres est en émoi depuis la conférence de M. Salinas. Il s'y agissait de la dualité des mondes en matière poétique. On nous conseillait de discerner entre les choses qui ressemblent surtout aux objets et celles qui ressemblent aux êtres. Ainsi apparaissent les *meubles poétiques* et la *poésie* même. Ce distinguo comporte des dangers correspondants : réduire le monde poétique à

des meubles poétiques et prendre les objets pour la réalité. Et, à ce propos, Manuel Diaz-Berrio exprime un sentiment très espagnol, je crois : que l'allusion à un objet (ce à quoi, en somme, notre professeur Grammont ramène la poésie en appelant poésie l'art de suggérer) n'est qu'une des formes de l'être, et qu'un monde d'allusions n'est pas encore un monde spécifiquement poétique. Il faut, pour y arriver, réaliser une manipulation, qui constituera l'image. Malheureusement, la suite des idées exprimées par l'auteur n'est pas aussi claire. Pourquoi est-il de ces Castillans anglo-saxonnisés qui se convainquent qu'il faille, pour être profond, écrire des phrases désossées, absolument incompréhensibles, qui, au lieu d'une impression de discussion philosophique, laissent simplement croire que le texte a paru avec des lignes tronquées, interpolées, et des coquilles? La suppression de l'article dans les propositions représentera toujours aux yeux de la grammaire une littérature plus télégraphique que castillane.

Je préfère comme tentative de descente en notre inconscient cette composition dramatique de Mario Verdaguer : **Le Son 13**, qui vient de susciter tellement de divisions entre académiciens modernes et jeunes écrivains espagnols. Martinez Romarate eut raison de révéler au public cet essai, en somme, d'un romantisme moderne qui nous montre un professeur d'esthétique parmi les classiques Méfisto, Arlequin, et des modernes : l'Homme Jaune, le Fantôme des Chemins de fer, tous personnages chargés de dégager le but de l'esthéticien. Or toutes ses compositions pourraient se ramener à une proposition mussettiste : que les grands créateurs littéraires, poétiques ou dramatiques sont des sortes de tortionnaires qui pratiquent la vivisection de leurs proches. Le symbole qui se dégage de ces cinq tableaux rapides, sans surcharge de littérature, est que l'effort du Professeur d'Esthétique pour mettre de l'ordre dans les données romanesques dépasse le domaine sentimental et, tout en pénétrant dans le mystère de l'inconscient, ne cesse d'agir sur un plan purement cérébral. On retrouve sous la plume de Mario Verdaguer les qualités de l'auteur de *L'île d'Or* (Ed. Lux) : le besoin de ne pas rompre avec la réalité, ce qui n'implique nullement une concession au réalisme; la

résolution permanente de vouloir s'élever au-dessus des nécessités techniques du roman ou du théâtre, et par transparence, si j'ose dire, l'amour de la critique. Ce dernier trait apparaît dans *Le Son 13* quand le Fantôme des Chemins de Fer, visant sans doute un copieux, rabâcheur et lourd grand esthéticien espagnol actuel, déclare que les professeurs d'esthétique n'ont rien su inventer, pas plus d'ailleurs que les larmes de femme, et que les dramaturges font des personnages comme lui, simplement ce qu'il leur plaît.

Il faudra cependant admettre à cette règle une exception. Celle de Don Juan. M. Francisco Agustin nous en convainc dans son **Don Juan** de la Bibliothèque d'essais que dirige M. Francisco Vera. Le Docteur Marañon qui préface ce livre croit que le donjuanisme est purement une question physiologique, un don congénital. Si l'on écoute les médecins, les criminels ne sont pas plus responsables de leurs forfaits que Rodin de ses chefs-d'œuvre. Partant, les maris cocus n'ont qu'à s'en prendre à l'eugénisme imparfait de leur belle-mère, ce qui réduirait presque à néant la dramaturgie française... Don Juan disséqué et réduit en préparations microscopiques semble dépoétiser le donjuanisme. M. Francisco Agustin établit la préhistoire de Don Juan. Farinelli, qui était peut-être bien fasciste, voulait que Don Juan fût sorti d'Italie. Autrement pensait Gendarme de Bevotte, que l'auteur étudie et remet au jour. Ramiro de Maeztu n'a point en vain séparé les Don Juan amoureux du Nord de celui purement *burlador* de l'Espagne. Les Espagnols ont toujours été émus par les défis à l'outre-tombe. Aussi M. Francisco Agustin cite-t-il les prolégomènes de la dégende donjuanesque, depuis le *romance* de Léon, découvert par Ramôn Menendez y Pidal, jusqu'aux antiques récits grecs ou danois de statues qui se vengent d'avoir été injuriées. Miguel Mañara naquit deux ans après la première représentation du *Burlador*. C'est assez dire qu'il faut chercher ailleurs un type vivant comme patron de son héros. Je fais grâce au lecteur du parallèle très serré établi par l'auteur entre l'œuvre de Tirso et celle de Zorrilla. Je reprocherai plutôt à ce livre un excès de documents, ou alors l'emploi d'une méthode qui laisse décidément croire que la

synthèse demeure plus démonstrative que l'analyse. Plus élagué, cet essai eût atteint un autre public. Des remarques utiles y sont noyées, comme celle de la laïcisation de Don Juan par Molière, ou celle sur l'état plutôt négligent, presque de saleté, des femmes de Don Juan; ou encore que Musset en fit un larmoyant assez féminin. Peut-être qu'au fond, comme le croit M. Francisco Agustin, Don Juan, c'est Doña Inès. Il va falloir que nous revenions au Docteur Marañon pour lui demander de différencier le sexe de l'individu qui dans le couple joue le rôle de séducteur... L'érudition de notre auteur est d'ailleurs charmante. On approuve sa définition du Don Juan d'Hoffman : anti-classique et faustien, ou de celui de Byron, poématique, de celui de Guerra Junqueiro, prétexte à revendications, etc... Je me refuse, par exemple, à admettre que Don Juan soit un mythe charnel. Pas davantage, à mon sens, l'auteur ne nous explique le pourquoi de l'obsession donjuanesque. A mon avis, elle ne provient pas seulement du domaine physiologique. Le chapitre de la séduction, séparée par Perez de Ayala du libertinage de Don Juan, est certainement un des mieux réussis de l'ouvrage. La vague démocratique dans laquelle les Espagnols d'aujourd'hui se complaisent à prendre leurs bains de mer de 1930 laisse croire à l'auteur que Don Juan était d'origine plébéienne. C'est qu'alors l'Espagne de cette époque différait rudement de l'Espagne du XX[e] siècle! On a vu aussi en Don Juan du nationalisme. Ortega y Gasset en profita pour caractériser l'amour allemand : une métaphysique, et le français : un prurit physiologique. Question de rencontres sociales, selon que l'auteur eut à faire à des bas bleus en Germanie ou à des bacchantes chez les Gaulois... Le critique de Don Juan ramène plus sagement le problème sexuel donjuanesque à un désir d'unité psycho-physique. Il en arrive à la conclusion que le phénomène historique de l'amour donjuanesque consiste en un changement de gravitation amoureuse. Pensez que des gens très sérieux comme le Docteur Lafora se demandent (oh! Espagne!) si Don Juan connaissait les préservatifs ou s'il était incapable de procréer. Libre à vous de supposer que la polygamie de Don Juan ait été inspirée par le désir de faire enfin un enfant à une de ses victimes. Il me reste mille et une

choses à dire sur ce livre qui veut prévoir tous les donjuanismes, y compris un « Don Juan purgatif », sans laisser jamais d'être nourri, raisonneur, intuitif et sérieux. Le brillant des choses espagnoles a servi ici à raviver une expression purement pensée.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

LA QUESTION DES DEUX AMÉRIQUES. — Carlos Quijano : *Nicaragua*, Agencia Mundial de Libreria, Paris. — Alejandro Alvarez : *Considérations générales sur la Codification du Droit International américain*, Imprimerie Nationale, Rio de Janeiro. — Juan Teran : *La Salud de la America latina*, Casa editorial franco-ibero-americana, Paris. — Alfredo Colmo : *Politica Cultural en los paises hispano-americanos*, « Nosotros », Buenos-Ayres. — E. Roig de Lunchsenring : *Nacionalismo e internacionalismo de Marti*, « El Siglo XX », La Havane. — Pedro Henriquez Ureña : *La Utopia de America*, « Estudiantina », La Plata. — José Vasconcelos : *Indologia*, Agencia Mundial de Libreria, Paris. — Alfredo Palaciôs : *Mensaje a la juventud universitaria y obrera de los Estados Unidos*, Imprimerie Mercantili, Buenos-Ayres. — Arturo Capdevila : *America*, Gleizer, Buenos-Ayres. — Guillermo Viviani Contreras : *Sociologia chilena*, Nacimento, Santiago (Chili).

L'Amérique espagnole, dont la littérature offre déjà un réel intérêt et dont la prospérité matérielle commence à peser dans le monde, se voit de jour en jour plus contrainte par l'action impérialiste des Etats-Unis, action d'infiltration économique et domination de tout ordre. Employant la méthode accoutumée d'appuyer les tyrans ou les révolutionnaires qui se prêtent à ses desseins, le gouvernement des Etats-Unis intervient dans la politique intérieure de certaines républiques, leur impose des emprunts usuraires, s'empare de leurs richesses naturelles, de lambeaux de leur territoire et, quand les événements le permettent, les soumet à son protectorat. Ce qui s'est passé au Nicaragua montre clairement cette méthode de conquête. Carlos Quijano, jeune Nicaraguayen, nous l'expose dans un livre : **Nicaragua**, avec clarté et avec documents à l'appui. Comme le Président de ce pays, Santos Zelaya, ne se prêtait pas à ses desseins, le gouvernement des Etats-Unis seconda les révolutionnaires, qui, avec l'aide des marins nord-américains, supplantèrent Zelaya, et, se pliant aux désirs de Washington, contractèrent à New-York emprunts sur emprunts, avec hypothèque des domaines et

des chemins de fer (emprunts qui, par des combinaisons machiavéliques des banquiers, restèrent pour la plus grosse partie dans leurs caisses) louèrent au gouvernement des Etats-Unis deux îles et une baie, pour 99 ans avec faculté de prolongation, lui cédèrent la zone qu'il ambitionnait pour construire un nouveau canal inter-océanique au prix dérisoire de trois millions de dollars, et se soumirent de fait à son protectorat. Néanmoins, la grande puissance impérialiste, grâce au prestige que lui donne son énorme richesse, continue sa pénétration dans le continent latin. Sans tenir compte de ses agissements, les gouvernements de certaines républiques contractent des emprunts à New-York, accordent à des sociétés nord-américaines des concessions pour l'exploitation de leurs richesses naturelles, et tous restent fidèles au panaméricanisme, envoyant des délégués à ces Conférences pan-américaines qui se réunissent de temps en temps et qui ne servent que les fins de l'impérialisme envahisseur; à la Conférence de Santiago du Chili, le délégué de la République dominicaine ne parvint pas à faire écouter ses justes réclamations. Certains écrivains, sous la dépendance des Gouvernements ou bien abusés par des idées systématiques, respectent également la doctrine pan-américaine ou ne prennent pas souci de l'avance de l'impérialisme. Alejandro Alvarez, délégué du Chili aux assemblées de juristes américains qui se proposent de codifier le Droit international, a présenté un mémoire : **Considérations générales sur la codification du Droit international américain**, dans lequel il soutient que cette œuvre doit se réaliser sur la base de l'union de l'Amérique latine et de l'Amérique saxonne, de « la confiance et la bonne volonté » de l'une et de l'autre, parce que les peuples tendent aujourd'hui à se grouper, et que les Amériques sont unies par la communauté de la terre continentale, par des « liens de confiance et de fraternité », et il pense que ce nouveau Droit doit dépaser l'ancien en adoptant certaines coutumes particulières à l'Amérique, comme la doctrine de Monroë. Juan Teran, recteur de l'Université de Tucuman (Argentine), dans un livre bienfaisant à divers points de vue : **La Salud de la America Latina**, désapprouve le nationalisme conti-

nental qui anime aujourd'hui la jeunesse hispano-américaine, affirme que l'Amérique latine manque de toute tradition et conseille « la plus large hospitalité, la plus grande sympathie » pour les Etats-Unis, en niant leurs visées impérialistes et en expliquant leur « présence » dans les Antilles par les propres fautes de ces derniers pays. Pour sa part, Alfredo Colmo, Argentin également, dans un livre rempli d'idées fécondes en ce qui se rapporte aux problèmes internes : **Politica cultural en los Paises hispano-americanos**, ne se préoccupe pas beaucoup de l'attitude menaçante des Etats-Unis et croit aussi que l'intrusion de ces derniers dans les républiques latines est uniquement due aux erreurs de ces peuples-là. Mais les bases sur lesquelles Alvarez voudrait codifier le Droit international sont dépourvues de solidité. Ce n'est pas le fait d'appartenir à un même continent qui crée des rapprochements fraternels entre les peuples, comme nous le voyons en Europe et en Asie, mais la communauté d'origine, de culture, de langue ou de tradition, et tout ceci est différent entre les deux Amériques. Et comment partir de la « confiance » dans les Etats-Unis quand, depuis 1846 où ils ont annexé le Texas, ils n'ont fait que poursuivre leur politique de pénétration économique et de domination politique dans le continent latin? La codification du Droit international sur de telles bases ne servirait donc à rien autre qu'à légaliser l'avance impérialiste du Nord. Si les peuples qui ont des intérêts communs doivent s'unir, ce sont les Républiques latino-américaines qui devraient se rapprocher et codifier les lois pour leurs relations réciproques. Nier que l'Amérique latine ait une tradition, c'est fermer les yeux à l'évidence. Les apports des semi-civilisations aborigènes, de la culture espagnole et, en général, latine, ont constitué une tradition caractérisée, dans l'ordre social, par l'esprit démocratique qui conduisit les conquistadors à se mêler avec les indigènes, dans les arts par le mélange de l'espagnol et de l'autochtone, dans les lettres par la combinaison des héritages antique et espagnol et de l'influence française, dans les mœurs, enfin, par les qualités et les faiblesses de la race latine. Les Etats-Unis possèdent également une tradition, bien que moins ancienne

n'ayant pas eu l'apport aborigène, tradition formée par les préjugés de race de l'homme du Nord qui les ont amenés à détruire la population autochtone, par le rationalisme du protestantisme qui les ont écartés de l'art, et par l'activité et l'ambition de l'anglo-saxon, qui les ont conduits à la richesse et à l'impérialisme, lequel les entraîne aujourd'hui. Tout cela fait des deux Amériques deux mondes distincts, plus encore, opposés, et qui, par suite, ne pourront s'unir *d'une manière équitative.* Quant à l'idée d'attribuer la pénétration des Etats-Unis à des erreurs des républicains où ils interviennent, elle n'est pas tout à fait juste. Quelle a été la faute de Cuba et de Porto-Rico, sinon de s'être liés à la puissance impérialiste malgré l'avertissement de José Marti, comme l'a démontré E. Roig de Leuchsenring en une brochure révélatrice : **Nacionalismo e internacionalismo de Marti**? Dans les autres Républiques, les coupables ont été certains hommes politiques, mais non les peuples opprimés par ces aventuriers corrompus par le dollar.

Heureusement, les écrivains des dernières générations, indépendants et conscients, comprennent tout cela et luttent contre l'avance de l'impérialisme, en même temps qu'ils cherchent des moyens pour sauver leurs pays. Pedro Henriquez Ureña, de Saint-Domingue, dans un opuscule bref mais dense : *La* **Utopia de America,** reconnaît la tradition hispano-américaine, florissante au Mexique mais vivantes en toutes les Républiques, et met son espoir dans les forces spirituelles qui doivent conduire l'Amérique espagnole vers l'idéal de la « justice sociale » et de la « véritable liberté ». José Vasconcelos, Mexicain, dans un livre singulier, plein de clairvoyance : **Indologia,** attend surtout de la race hispano-américaine mélangée et par cela même renouvelée, vigoureuse, et de la culture traditionnelle et moderne qui consommeront, dans l'avenir, la fusion de toutes les races et la confraternité de tous les peuples. (C'est dommage que Vasconcelos ne soit pas Président de son pays; il aurait réalisé les prophéties formulées par César Arroyo dans une brochure très curieuse : **Mexico en 1935**). Alfredo Palacios, Argentin, dans un **Mensaje a la juventud universitaria y obrera de los Estudos Unidos,** dénonce les manèges de l'impérialisme nord-américain et aspire à l'union

dse éléments sains des deux Amériques. Arturo Capdevila, Argentin également, dans un livre plein de vigueur et de clarté : **America,** jette le cri d'alarme au continent latin : « Gare aux Etats-Unis! » qualifie la doctrine de Monroë d' « arme de domination », et cherche le salut dans le patriotisme et dans la politique agraire de Rivadavia et d'Henry George. De son côté, G. Viviani Contreras, Chilien, reconnaît, en son livre **Sociologia chilena,** le danger qui vient du Nord et propose comme moyen de paix, dans son pays, la représentation aux Chambres de toutes les classes sociales. Toutefois, ces auteurs n'accusent pas les Etats-Unis, mais leur gouvernement et leur ploutocratie, et presque tous montrent de la défiance ou du dédain pour l'Europe. Or, Iram Motherwell, en un article de la revue *Forum* (reproduit par la *Revista de la Habana,* n° 2) a déclaré que le peuple nord-américain était impérialiste, et a dit que dès l'école on y devait inculquer aux enfants la notion de l'impérialisme. En outre, les institutions intellectuelles de ce peuple collaborent directement ou indirectement à l'action dominatrice du Gouvernement. Les Universités ou autre institutions destinées à resserrer les relations avec le monde hispanique semblent, en réalité, ne servir qu'à séduire ou à amollir les intellectuels hispano-américains en les chargeant de faire des conférences qui n'ont pas de transcendance dans le public nord-américain. De là vient, sans doute, la confiance de ceux-ci en l'élite des Etats-Unis et leur dédain pour l'Europe. Mais le cas le plus typique de cette action intellectuelle, consciente ou inconsciente, ce sont les conférences que Waldo Franck à faites récemment à Buenos-Ayres. Après avoir répété, sous une forme nouvelle, la leçon de Rodo sur la supériorité des valeurs spirituelles, celui-ci n'a rien fait de plus que de prêcher l'union intellectuelle des deux Amériques et leur rupture avec l'Europe, c'est-à-dire une sorte de doctrine de Monroë pour les choses de l'esprit, comme l'a noté R. Cahen Salaberri. Mais cette avalanche dominatrice est encore plus étendue. L'américain du Nord apporte aux Républiques du Sud sa langue, sa religion, ses coutumes, de sorte que dans les pays où il intervient, l'anglais devient la langue de la poli-

tique et du commerce, le protestantisme se répand, et partout les mœurs, la mode, le cinéma et la littérature des Etats-Unis commencent à s'imposer. Si donc les Républiques latino-américaines ne font pas un effort suprême, non seulement elles perdront leur puissance économique et leur autonomie, mais encore leur langue, leur caractère, leur personnalité. Alors l'Amérique latine n'existera plus, et elle méritera que l'on inscrive sur son tombeau l'épitaphe de Peer Gint : « Ci ne gît personne! »

Devant un si terrible danger, il est évident que ce qui s'impose en premier lieu, c'est d'abandonner toute entente avec la puissance impérialiste et de resserrer l'union entre les Républiques latines. Sans doute, les gouvernements ne pourront immédiatement rompre avec l'Union Pan-américaine, mais ils peuvent et doivent *renoncer à contracter des emprunts aux Etats-Unis, à accorder des concessions aux entreprises nord-américaines,* et tendre à l'union des peuples frères. En 1913, l'Argentine, le Brésil et le Chili avaient conclu une convention qui acheminait à une telle union : l'A.B.C., convention qui eut de l'influence dans la vie internationale et qui tendait à s'élargir : elle s'entremit efficacement entre le Mexique et les Etats-Unis et pensait s'adjoindre la Colombie. La guerre européenne et l'action secrète de Washington enterrèrent cette heureuse initiative. Le Président actuel de l'Argentine, Hipolito Irigoyen, qui fut un de ses promoteurs, ne pourrait-il la faire revivre en concertant des entrevues annuelles des chanceliers et en appelant à cette entente la Colombie et le Paraguay? Espérons en cet éminent homme d'Etat. Les citoyens probes et indépendants de tout le continent et les sociétés anti-impérialistes comme « l'Union Latino-américaine », et la « Apra », devraient pour leur part subordonner leurs aspirations particulières à l'intérêt général du moment et entamer de concert une *action politique* pour mettre au pouvoir, dans les différentes Républiques, les hommes de n'importe quel parti disposés à s'opposer à l'invasion de l'impérialisme; il faut que les dirigeants se convainquent que *leur premier devoir est de garantir la souveraineté économique et politique,* car le progrès lent et même

la pauvreté sont préférables à l'esclavage. Quant aux écrivains, leur attitude ne doit pas être autre que d'interpréter les grandes suggestions de la race et de la véritable tradition, dans le but de proscrire enfin la *mentalité coloniale, d'affirmer la personnalité nationale et de conserver la langue,* ce qui est de la plus grande importance : un peuple qui a une personnalité ne peut être absorbé, une langue qui possède une littérature ne peut mourir. L'Amérique latine devra par conséquent se séparer des Etats-Unis *tant qu'ils poursuivront leur politique impérialiste,* et se rapprocher de l'Europe, à laquelle ils doivent tant et de laquelle *ils n'ont aujourd'hui rien à craindre.* De son côté, l'Europe, qui se laisse actuellement envahir par l'influence de l'Amérique du Nord, ferait bien d'aider de sa sollicitude et de sa sympathie les aspirations du Nouveau Monde latin. Il faut se rendre compte que, si celui-ci se sauve, la vraie culture occidentale et la paix de l'Europe et du monde seront également sauvés.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Gaetano Salvemini : *La Terreur fasciste* (*1922-1926*), **Gallimard.**

M. Salvemini, qui a été professeur d'histoire aux Universités de Messine, de Pise et de Florence et qui fut, en 1911, le principal artisan de la réforme qui donna le suffrage universel à l'Italie, dut s'enfuir après l'établissement du fascisme. Il écrivit alors en anglais un livre sur **la Terreur fasciste**; il vient d'en paraître une traduction française où les documents parus après l'édition anglaise ont été utilisés. C'est un exposé remarquable par son objectivité et sa haute distinction et qui mérite vraiment d'être lu.

C'est par des « représailles » contre leurs adversaires et par des « leçons » qu'ils leur donnaient que les fascistes étaient arrivés à les forcer à ne plus leur disputer la rue et les lieux publics. Après la « marche sur Rome » (octobre 1922), les « représailles » continuèrent et atteignirent de grandes proportions à la Spezia et à Turin (massacre de 24 « révolutionnaires » du 17 au 19 décembre 1922). Dès le 23 décembre 1922, une amnistie assura l'impunité à ces atrocités. Depuis ce

moment jusqu'à l'assassinat de Matteotti, il n'y eut plus que des « leçons » données à des individus isolés, et particulièrement à des députés ou à des candidats. Pendant ce temps, Mussolini organisa ses forces. En janvier 1923, il licencia la Garde royale qui comprenait 35.000 hommes et « n'appartenait à aucun parti. Elle avait vigoureusement résisté à la marée bolchéviste de 1919 et 1920, et en 1921 et 1922 fidèlement obéi à l'ordre de soutenir les fascistes dans la guerre civile ». Mais Mussolini voulait « une force exclusivement dévouée au parti ». La *Milice volontaire de sécurité nationale,* qui se proclame le Super-fascisme, remplaça la Garde. Seuls, les fascistes y sont admis [comme les bolcheviks dans le Guépéou!!]. Ses « officiers et ses soldats prêtent serment de fidélité à Mussolini. » Les officiers et une partie des soldats reçoivent une solde permanente; les autres ne sont payés qu'en cas de convocation. L'effectif de la Milice est de 250.000 hommes environ. 15.000 agents de police et 60.000 carabiniers constituent à côté d'elle la police ordinaire. « En permettant la constitution de la Milice, le Roi violait la Constitution » (qui lui confiait le commandement des forces de terre et de mer).

« Quand les membres de la Milice sont en service régulier, ils portent l'uniforme. Quand ils doivent incendier, bâtonner et tuer, ils restent en civils. Alors il ne sont plus des Miliciens (Militi), mais des membres d'une escouade (Squadristi). » Ces escouades ont des noms caractéristiques : « les Sauvages », « les Damnés », « la Désespérée », etc. Sur convocation de leurs chefs, elles opèrent, généralement dans les petites villes ou les villages, plus rarement dans les grandes villes; en cas de nécessité, l'escouade locale est renforcée de fascistes des environs ou même de villes éloignées. Lorsque la Milice fut fondée, le gouvernement déclara que toutes les escouades devaient être dissoutes, mais ce qu'a dit Mussolini le 1er février 1926 montre ce qu'il faut penser de ce genre d'ordres : « Tous les *squadristi,* dit-il, doivent se joindre à la Milice. Les autorités doivent employer les *squadristi* pour toutes les tâches qui demandent de l'énergie, de la loyauté, l'absence de tout préjugé et l'esprit de sacrifice. »

Une autre particularité du fascisme est l'existence de Ras

(ou hauts commissaires locaux). Périodiquement, Mussolini déclare qu'ils doivent disparaître et, le 15 juillet 1928, le frère du Duce écrivait : « Il est absurde de penser qu'après six ans de fascisme intégral, il y ait encore des éléments micromanes au point de s'emparer d'une zone en déclarant : « Ici, c'est moi qui commande. » L'explication est que ce que veut le Duce, ce n'est pas la suppression des Ras, mais qu'ils ne commettent d'actes de violence que par son ordre. Ces actes sont de plus en plus rares parce que le pouvoir judiciaire est de plus en plus exercé par des fascistes. Une épuration de la magistrature y a beaucoup contribué. De plus, « depuis la Marche sur Rome, on a, dans nombre de provinces, rayé les non-fascistes des listes de jurés. Il en résulte que *les fascistes sont systématiquement acquittés* ».

Au sujet des actes de violence, Cesare Rossi, qui fut le chef du Bureau de la Presse du Duce, a écrit :

> Tout ce qui s'est passé est le résultat d'ordres de Mussolini ou a été exécuté avec son approbation. Je veux parler de la bastonnade des députés Amendola... et Misuri... de l'agression contre Forni [candidat à la députation]... de l'agression contre la maison de Nitti, et de la manifestation récente contre les députés de l'opposition...

Le 15 mars 1924, le *Popolo d'Italia,* pour approuver la bastonnade de Forni, publia un article dont on possède l'original de la main de Mussolini. Réduire les députés au silence par des violences individuelles a été une des maximes de Mussolini et il y a procédé par des moyens en harmonie avec le portrait que Cesare Rossi trace de lui :

> Il est tour à tour cynique et sentimental, impulsif et rusé, calme et irritable, rapide dans ses résolutions et lent à se décider, intransigeant et conciliant. Toutes les qualités du cœur et de l'esprit ont en lui un aspect contradictoire; mais dans son activité de chef du gouvernement et du parti fasciste, les tendances qui ont prévalu ont été la duplicité, la superficialité et l'improvisation.

De cette duplicité, un exemple entre mille : le 23 décembre, Mussolini prononça un discours où il disait : « Nous sommes prêts à serrer la main de nos adversaires à condition que cette

main soit désarmée... » Il chargea Rossi d'y donner la plus grande importance dans la presse, mais *en même temps,* il organisa une agression contre Amendola qui se reposait à Milan; après la bastonnade, De Bono [directeur général de la police] dit à Rossi : « C'est le patron qui l'a voulu. Lorsque je lui ai téléphoné... il coupa la communication en disant que ces nouvelles lui avaient donné plus d'appétit pour le déjeuner. »

De même dans l'affaire Matteotti. Ce député socialiste avait publié au printemps de 1924 « *Un anno di dominazione fascista* ». Le 30 mai, il renouvela ce terrible réquisitoire à la Chambre des Députés. *Le 30 ou le 31 mai,* Mussolini, en présence de Rossi et de Marinelli [trésorier du parti fasciste], s'emporta contre le Parti qui laissait la main libre à l'opposition; il écrivit de sa main [le fac-similé en a été publié] un article où il disait : « Matteotti mériterait une réponse plus concrète que l'épithète [de bande de coquins] que lui a lancée M. Giunta. » Marinelli, *le 31,* écrivit au Gouverneur des prisons de Naples d'élargir Otto Thierschwald « afin qu'il se rende à Rome et se mette à la disposition de M. Bianchi (nom d'emprunt de Dumini) qu'il trouverait à l'hôtel Dragoni; *vers le 3 juin,* Dumini demanda à Filippelli, directeur du *Corriere italiano,* de lui prêter une auto. *Le 4 juin,* Thierschwald fut chargé par Dumini de surveiller Matteotti; le cabinet de Mussolini donna l'ordre à la police de délivrer à Matteotti le passeport qu'il avait demandé pour aller en Autriche. *Ce même 4,* Mussolini s'étant élevé contre l'amnistie accordée aux déserteurs en 1919, Matteotti lui rappela qu'il l'avait lui-même approuvée. *Le 5 juin,* Mussolini, d'après Finzi [sous-secrétaire d'Etat du Ministère de l'Intérieur], « donna l'ordre de nouveau de le débarrasser des chefs de l'opposition, à commencer par Matteotti », ce que Rossi a noté par ces mots : « Marinelli a été réprimandé par Mussolini. » *Le 6 juin,* à la Chambre, Mussolini menaça l'opposition « d'imiter ce qu'on a fait en Russie » et de lui faire « recevoir une charge dans le dos ». *Le 7 juin,* Marinelli alla à Milan et y remit à Volpi et à ses trois amis les fonds nécessaires pour leur voyage à Rome; Dumini informa Thierschwald de la délivrance du passeport.

Le 10 juin, une auto louée par Filippelli à un garage public fut conduite près de la maison de Matteotti. Le concierge d'une maison voisine, remarquant la longue station de l'auto et soupçonnant les personnes qui étaient dedans d'être des voleurs, nota le numéro. L'après-midi, l'enlèvement eut lieu. Matteotti, se débattant et appelant au secours, fut réduit au silence par un coup de poignard.

Ce dénouement brusqué ne faisait pas, à ce qu'il paraît, partie du plan original. Dumini n'avait pas demandé la voiture pour quelques heures, mais pour une journée ou deux, et avait fait provision d'essence pour un long voyage... Les assassins se trouvaient devoir reconduire au garage une voiture ensanglantée... Ils eurent avant tout la préoccupation de retarder le plus possible la découverte du cadavre. Ils l'ensevelirent comme ils purent, n'ayant pas les instruments nécessaires pour creuser une fosse profonde. Puis ils rentrèrent à Rome, emmenèrent d'abord la voiture dans la cour du ministère de l'Intérieur, et ensuite au garage d'un des amis de Filippelli.

Le 11 au matin, Fasciolo (un des secrétaires de Mussolini), Rossi, Marinelli et Filippelli savaient ce qui s'était passé. Le soir, à la Chambre, les amis de Matteotti se montrèrent inquiets de sa disparition; Mussolini chargea Acerbo (un de ses secrétaires) d'en parler à De Bono en lui rappelant que Matteotti avait obtenu un passeport et devait avoir quitté l'Italie. Cette explication fut publiée par Filippelli *le 12,* mais madame Matteotti affirma que son mari ne partait pas sans chapeau, sans argent et sans la prévenir. Le même matin, Rossi mit Mussolini au courant de tout. Le Duce se troubla en apprenant que la voiture avait été louée : « Cette circonstance portera un coup mortel au fascisme », s'écria-t-il. Un peu après, Fasciolo, ayant remis à Mussolini les papiers de Matteotti que venait de lui confier Dumini, « eut l'impression que l'espoir du Duce était de pouvoir envelopper l'affaire de mystère », et en effet, De Bono ayant vu ensuite Mussolini, en sortant de chez lui envoya à la frontière autrichienne une dépêche pour y demander si on n'y avait pas vu Matteotti. Vers 1 heure, le concierge qui avait pris le numéro de l'auto avertit la police, qui identifia le garage : les soupçons se portèrent sur Filippelli et Dumini. A 4 heures, De Bono en fut informé et le fit

savoir à Mussolini. Néanmoins, ce dernier, le soir, déclara à la tribune de la Chambre qu'il avait lui-même donné des ordres pour que les recherches fussent intensifiées, en particulier aux gares frontières. L'attitude de la Chambre fit décider d'arrêter Dumini (1), ce qui eut lieu à la gare de Rome à 11 h. 40. « Niez, niez, lui dit De Bono quand il l'interrogea peu après. »

Filippelli reçut l'ordre de dire *le 13,* dans son *Corriere,* que le meurtre de Matteotti était sans doute des représailles pour celui du fasciste Bonservizi et avait dû être exécuté par des fascistes venus de Rovigo, sa circonscription. Comme Finzi était de Rovigo, les soupçons du public se dirigèrent sur lui. L'indignation croissait, on s'arrachait les journaux de l'opposition. Mussolini donna l'ordre de mobiliser la Milice : 48 % seulement des miliciens se présentèrent à Rome, 28 % à Milan, un nombre infime à Turin. « Lorsqu'on se trouvait en présence d'un crime qui blessait l'opinion publique », De Bono avait l'habitude de donner le change en faisant arrêter plusieurs innocents. « Mussolini avait été fort amusé par cette méthode d'instruction. » Plusieurs innocents furent ainsi arrêtés ce jour-là, mais aucun coupable. *Le 14,* Mussolini devint inquiet : il exigea les démissions de Rossi et de Finzi. Ceux-ci et Filippelli écrivirent alors, par menace de chantage, les memorandums qui ont fait connaître les faits ci-dessus. Filippelli fut arrêté, Fasciolo rudoyé par Mussolini pour lui avoir transmis les papiers de Matteotti. « Ce n'est pas la première fois que j'étais chargé par Dumini d'une commission pour vous, répliqua Fasciolo. Je n'ai aucune objection à me présenter devant le juge d'instruction. » — « Quelle idée! Taisez-vous! Si je reste ici, je sauve la boutique. Sinon, nous allons tous sauter. Si seulement ils s'y étaient pris moins mal! Salope de Madone, il leur aurait suffi de pisser sur le numéro. » *Le soir du 16,* les destinées de Mussolini et du fascisme étaient entre les mains du Roi. Les chefs de l'opposition lui en-

(1) Un entretien eut lieu alors entre Finzi, De Bono et Marinelli : « Ce qui s'est passé, y dit De Bono, est l'épilogue tragique, mais inévitable, d'une situation que j'ai condamnée et *d'un lamentable système politique* auquel je me suis opposé en diverses occasions. Ce maudit homme ne m'a jamais écouté. Je lui ai cependant souvent dit que *puisque nous sommes au pouvoir, nous ne devons employer que des moyens légaux de répression.* »

voyèrent di Campello le renseigner sur les révélations de Finzi, espérant qu'il ferait usage de ses prérogatives. Le roi les remercia et alla dîner et se coucher. Mussolini sentit qu'il avait gagné la partie. A la fin de juillet, les chefs de l'opposition firent une nouvelle démarche; le roi les remercia, mais ne fit rien. Le 30 décembre, Mussolini en profita pour soumettre la presse aux préfets, ce qui occasionna, le 2 janvier 1925, la démission de trois ministres. L'opposition commençait à être domptée : elle attendit pendant quatre jours que le roi agît et ne se décida le 8 à protester que parce qu'elle en avait perdu l'espoir. Le 31 juillet suivant, Mussolini compromit de nouveau le roi : il lui fit signer un décret d'amnistie pour les crimes politiques, sauf l'homicide, et diminuant les peines pour ce dernier. Puis, le meurtre ayant été accompli d'une façon hâtive et incohérente, il fut décidé par la Chambre des mises en accusation qu'il y avait eu ordre d'enlever Matteotti et non de le tuer (1er décembre 1925). Rossi, Marinelli et Filippelli furent en conséquence mis en liberté. Marinelli fut nommé aussitôt Inspecteur général du Parti fasciste et le roi l'en félicita le 1er janvier 1926. Les cinq qui avaient pris part à l'enlèvement furent jugés à Chieti en mars 1926; les deux qui étaient sur le siège du chauffeur furent acquittés comme n'ayant pu commettre l'homicide; comme on n'avait pu savoir lequel des trois autres avait commis le meurtre, on les condamna chacun à six ans (le tiers de la peine), mais de ces six années, quatre étaient déjà comprises dans l'amnistie; ils furent donc relâchés trois mois plus tard.

M. Salvemini conclut :

Jusqu'au 31 juillet 1925, le roi était un *prisonnier de guerre* qui pouvait encore regagner sa liberté par un appel au peuple... Maintenant, aucune de ses paroles ne peut plus atteindre le cœur du peuple italien. Les manifestations de la foule, lorsque le roi se montre en public, ne doivent tromper personne... Elles n'impliquent pas la fidélité au roi, mais la haine contre Mussolini.

Je conclurai, moi : l'affaire Matteotti ressemble étonnamment à l'affaire Kutiepoff et ce qui augmente l'intérêt du rapprochement est que Dumini a écrit :

J'ai commis la grave imprudence d'envoyer à Bâle un journal...

de toutes les opérations exécutées en France jusqu'au moment où j'ai été blessé... Je ne voudrais pas qu'on en fît usage... Quelles complications nous aurions avec la France!

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Jules Blanchereau: *L'église de Saint-Benoît-sur-Loire et Germigny-des-Prés.* Avec 43 gravures et un plan; Laurens. 7,50

A. Boinet : *Le château de Pierrefonds. Champlieu. Morienval. Saint-Jean-aux-Bois.* Avec de nombr. illust.; Laurens. 5 »

Roger Grand : *Le château de Josselin*, avec 43 gravures et 3 plans par J. Boutin; Laurens. 7,50

Art

Henri Guerlin : *L'art enseigné par les maîtres. L'esthétique.* Avec des reproductions; Laurens. 10 »

Albert Sarraut : *Variations sur la peinture contemporaine.* Avec des illust.; Edit des Quatre-Chemins. » »

Ethnographie, Folklore

Albert Udry : *Les vieilles chansons patoises de tous les pays de France*, paroles et musique; Fasquelle. 15 »

Maurice Leenhardt : *Notes d'ethnologie néo-calédonienne;* Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. » »

Finance

Pierre Mendès-France : *La Banque internationale;* Libr. Valois. 15 »

Géographie

Paul Privat-Deschanel : *Océanie.* (*Le grand Océan, Australasie, Océanie*). Maurice Zimmermann : *Régions polaires australes.* (*L'exploration antarctique, L'Aire océanique australe, le Continent antarctique*). Avec 72 cartes et cartons dans le texte, 146 photographies h. t. et une carte en couleurs h. t. (*Géographie universelle* publiée sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome X); Colin. 90 »

Hagiographie

Paul Archambault : *Saint François de Sales;* Gabalda. 20 »

Histoire

Jean Benoist d'Anthenay : *Le premier administrateur de l'Alsace française : Jacques de La Grange, intendant d'Alsace de 1673 à 1698.* Préface de M. le docteur Oberkirch; Libr. Istra. 25 »

Georges Champenois : *Le sabotage officiel de l'Histoire de France;*

Edit. Bossard. 12 »

Coissac de Chavrebière : *Histoire des Stuarts*. Avec 16 héliogravures h. t.; Payot. 30 »

Georges Grosjean : *La politique extérieure de la Restauration et l'Allemagne;* Attinger. 21 »

Albert Mathiez : *Etudes d'histoire révolutionnaire : Girondins et Montagnards*. Avec des portraits; Firmin-Didot. » »

J. T. Merle : *La prise d'Alger racontée par un témoin*. Préface et notes par Henri d'Alméras. (Coll. Jadis et Naguère); Jonquières. » »

Raymond Recouly : *Louis-Philippe roi des Français. Le chemin vers le trône;* Edit. de France. 20 »

Linguistique

Théodor Bohnenblust : *Pour bien savoir l'allemand. Deutsche sprache, und deutsches land;* Payot. 20 »

Littérature

Lucien Aressy : *A la recherche de Marcel Proust;* Edit. du Triptyque. 15 »

Maurice Barrès : *Mes Cahiers*. Tome II : *1898-1902;* Plon. 15 »

Louis Baudin : *La vie de François Pizarre*. Avec un portrait. (Coll. *Vies des hommes illustres*); Nouv. Revue franç. » »

William Blake : *Seconds livres prophétiques*, traduits de l'anglais avec une introduction par Pierre Berger; Rieder. 25 »

Princesse Bibesco : *Page de Bukovine et de Transylvanie*. Avec un portrait par L.-J. Soulas; Cahiers Libres. » »

J.-B. Bouvier : *Essai sur l'histoire intellectuelle de la Restauration. Du romantisme à Genève*. Avec 2 vignettes de Cingris; Attinger. 3,50 suisses.

Eugénie Buffet : *Ma vie, mes amours, mes aventures*, confidences recueillies par Maurice Hamel. 12 »

Bussy-Rabutin : *Histoire amoureuse des Gaules* suivie de *La France galante*, romans satiriques du XVII[e] siècle attribués au comte de Bussy. Préface et notes de Georges Mongrédien; Garnier, 2 vol. 24 »

Claude Cahun : *Aveux non avenus*, illustré d'héliogravures composées par Moore d'après un projet de l'auteur. Préface de Pierre Mac Orlan; Edit. du Carrefour. » »

Jean-Paul Eschagüe : *Paroles argentines;* Le Livre libre. » »

Hankiss et Juhasz : *Littérature hongroise*. (Coll. *Panoramas des littératures contemporaines*); Kra. 20 »

Emile Henriot : *Romanesques et romantiques;* Plon. 12 »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes*. Tome XII : *Là-Bas;* Edit. Crès, 2 vol. » »

Eve Lavallière : *Ma conversion*. Introduction et commentaires de Per Skansen. Préface de Francis de Croisset. Suivie d'un entretien avec Eve Lavallière par Robert de Flers. Avec un portrait; Nouv. Revue franç. 15 »

A. Lugan : *Le grand poète-moine du siècle d'or espagnol : Luis de Léon, 1528-1591;* Belles-Lettres. 15 »

André Martignon : *Montagne* (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

André Maurois : *Relativisme;* Kra. » »

Victor Méric : *A travers la jungle politique et littéraire*, souvenirs, récits, romans de notre temps, 1[re] série; Libr. Valois. 15 »

Francis de Miomandre : *Vie du sage Prospéro*. (Coll. *La grande fable, chroniques des personnages imaginaires*); Plon. » »

Princesse Lucien Murat : *La vie amoureuse de Christine de Suède, la reine androgyne*. (Coll. *Leurs amours*); Flammarion. 10 »

Marcellin Pellet : *Vieilles histoires*. Avec 8 pl. en phototypie; Edit. Occitania. 20 »

Marcel Proust : *Correspondance générale*. I. *Lettres à Robert de Montesquiou, 1893-1921;* Plon. 25 »

René Quinton : *Maximes sur la guerre;* Grasset. 15 »

Jeanne Roche-Mazon : *En marge de « L'oiseau bleu » de Madame d'Aulnoy;* Cahiers de la Quin-

zaine, 17e cahier de la 19e série; L'Artisan du Livre. » »

François de Sales : *Œuvres complètes. Introduction à la vie dévote*, texte établi et présenté par Charles Florisoone, revisé par Francis Vincent; Edit. Fernand Roches, 2 vol. 36 »

Frédéric Schnack : *La vie des papillons*, traduit de l'allemand par Georges Lacheteau. (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

Robert de Smet : *Le théâtre romantique*. (Coll. *Le XIXe siècle*, par René Lalou); Les Œuvres représentatives. 12 »

Suzanne Spezzafumo de Faucamberge : *Tendresse de Dieu;* Flammarion. 12 »

Stefan Zweig : *Casanova*, traduit de l'allemand par Algis Hella et Olivier Bournac; Attinger. 13,50

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

Raoul Chélard : *Responsabilité de la Hongrie dans la guerre mondiale, 1914-1918*. Avec des portraits; Edit. Bossard. 30 »

Joseph Delest : *Le phare de Douaumont;* Edit. Saint-Michel. 12 »

Emile Laloy : *La guerre mondiale, ses origines et l'après-guerre d'après leurs principaux historiens;* Klingsieck. » »

Jean Marquet : *Lettres d'Annamites;* Edit du Fleuve rouge, Hanoï. » »

La politique extérieure de l'Allemagne, 1870-1914. Documents officiels publiés par le Ministère allemand des Affaires Etrangères. Tome X : *20 avril-11 décembre 1895*. Traduits par Camille Jordan; Costes. » »

Arthur Schröder : *Les Lionceaux*, traduit du polonais par H. Broel-Plater; Gebethner et Wolff. » »

Pédagogie

J. Bezard : *La pensée captive ou la grande pitié des élèves de France;* Vuibert. 12 »

Philosophie

M. Guéroult : *La philosophie transcendentale de Salomon Maïmon;* Alcan. 30 »

L. Klages : *Les principes de la caractérologie;* Alcan. 35 »

J. Segond : *Traité de psychologie;* Colin. 45 »

Henri Urtin : *Vers une science du réel;* Alcan. 12 »

Poésie

Luc Ayrel : *L'âge des cieux;* Audin, Lyon. » »

Henry Berton : *Horizons proches;* Jouve. 5 »

Henry Berton : *Sur l'autre rive;* Jouve. 5 »

André Breton, René Char, Paul Eluard : *Ralentir travaux;* Edit. Surréalistes. » »

Georges Fourest : *La négresse blonde*. Préface de Willy; Kra. 25 »

Cesare Galli : *Un coup de tam-tam;* Chez l'auteur, à Saint-Germain. » »

Claire et Ivan Goll : *Poèmes d'amour*. Avec 7 dessins de Marc Chagal; Fourcade. » »

Hippolytelis : *Propos d'octobre;* La Jeune Académie. » »

Albert Lecocq : *Réflexes tendres;* Mercure de Flandre, Lille. 6 »

Louis Roux : *Les siècles d'or;* La Jeune Académie. » »

Albert Sérieys : *A cœur perdu;* Revue Mondiale. 12 »

Pierre Weill : *Poèmes;* Figuière. 6 »

Politique

Santiago Alba : *L'Espagne et la dictature*. Bilan. Prévisions. Organisation de l'avenir. Préface de Francesco Nitti; Libr. Valois.

12 »

N. Dombrowski-Ramsay : *La morale humaine et la Société des Nations;* Alcan. 12 »

Roger Dumon : *Le rôle du Rhin;* Edit. Prométhée. 12 »

Orestes Ferrara : *L'Amérique et l'Europe.* Le Panaméricanisme et l'opinion européenne. Traduction de Francis de Miomandre; Les Œuvres représentatives. 12 »

Léon Rollin : *Sous le signe de Monroe. Autour de la Méditerranée américaine;* Alcan. 15 »

Préhistoire

E. Cartereau : *Glozet,* son énigme révélée par les inscriptions de ses briques, vases et galets. Ses affinités. Sa légende. L'origine de Vichy. Avec 10 pl., 1 tableau et 2 fig.; Catin. 25 »

Otto Silbermann : *Un continent perdu : l'Atlantide;* Edit. Genet. » »

Questions coloniales

Roger Homo : *Confidentiel;* Horizons de France. » »

Maxime Rasteil : *A l'aube de l'Algérie française : Le calvaire des colons de 48;* Figuière. 12 »

Jean Renaud : *Le Laos.* Avec de nombr. illust.; Revue française. 35 »

Questions médicales

Docteur Ernest Kretschmer : *La structure du corps et le caractère,* recherches sur le problème de la constitution et la science des tempéraments, traduit de l'allemand par le docteur Jankélévitch ;Payot. 40 »

Docteur Pierre Mauriac : *Aux confins de la médecine : Nouvelles rencontres;* Grasset. 15 »

Marcel Nathan : *Troubles juvéniles de l'affectivité et du caractère;* Flammarion. 12 »

Questions militaires et maritimes

Gratien Candace : *La marine marchande française et son importance dans la vie nationale.* Préface de M. Aristide Briand; Payot. 40 »

Alfred Staehling : *Victoires et défaites;* Eclaireur de Nice, Nice. » »

Questions religieuses

A. D. Sertillanges : *Catéchisme des incroyants;* Flammarion, 2 vol. 12 »

Roman

Académie de l'humour français : *L'humour est enfant de Paris;* Edit. Crès. 12 »

Camille Aymard : *Les précurseurs;* Flammarion. 12 »

Yvonne Brémaud : *La bête à chagrin;* Les Œuvres représentatives. 12 »

Max Bridge : *Cinamouche fleur de pêcher;* Edit. Argo. 12 »

Blaise Cendrars : *Bringolf,* les têtes brûlées; Sans Pareil. » »

Céline Chotte : *Chœur triste chez les sans repos.* Préface de Léon Lemonnier; Renaissance du Livre. 12 »

Alfred Colling : *La bourse et la vie;* Emile Paul. 12 »

Comte de Comminges : *Dans son beau jardin;* Plon. 12 »

Antonine Coullet-Tessier : *Toche parmi les femmes;* Renaissance du Livre. 12 »

Albert Crémieux : *Jours sans pain;* Nouv. Société d'édition. 12 »

Albert Dandistel : *Ceux de la marine (das Opfer),* traduit de l'allemand par Alzir Hella et O. Bournac; Edit. sociales internationales. 12 »

René Delagrange : *Elsie, amours norvégiennes;* Edit. Argo. 12 »

Robert Dieudonné : *Ginette mannequin;* Nouv. Soc. d'Edition. 12 »
Nell Doff : *Keetje Trottin;* Edit. du Tambourin. » »
Ilya Ehrenbourg : *10 C.V.*, traduit du russe par Madeleine Etard; Les Revues. 15 »
Juljan Ejsmond : *En forêt*, traduit du polonais par L. Schoell et M. Heinzel. Préface de M. Pierre Lheude; Gebethner et Wolff. » »
Lucien Février : *Le petit-fils de Barbe-Bleue;* La Caravelle. 12 »
Henri Galis : *Mon visage fait horreur.* Préface de M. Georges Lecomte; Les Etincelles. 12 »
Madeleine Gautier : *Crise;* Fasquelle. 12 »
Géraldine : *Carnaval;* Cahiers libres. 12 »
Robert Goneste : *Mon rêve;* Figuière. 13,50
Marcel Guiard : *Natacha et le tchékiste;* Edit. Argo. 12 »
Abel Hermant : *Tantale;* Flammarion. 12 »
Jacques Huriel : *Au pays des moteurs;* Nouv. Soc. d'éditions. 15 »
Edmond Jaloux : *Le message.* Avec un portrait par Raymonde Heudebert; Cahiers libres.
Jacques de Lacretelle : *Le retour de Silbermann;* Nouv. Revue franç. » »
Enrique Larreta : *Zogoïbi*, traduit de l'espagnol par Francis de Miomandre. Illustr. de Figari; Nouv. Revue franç. 15 »
Jean Lefebvre : *Dans la brousse vivante;* Renaissance du livre. 12 »
Marie Le Franc : *Grand Louis le Revenant;* Edit. du Tambourin. » »
Pierre Léon-Gauthier : *Mange-femmes;* Redier. 12 »
Paul Lombard : *Le village en folie;* Edit. de France. 12 »
Stéphane Manier : *Les Vardot;* Edit. Denoël et Steele. 13,50
Luigi Pirandello : *Une personne et cent mille*, traduit de l'italien par L. Servien; Nouv. Revue franç. 15 »
Claude de Ribeau : *L'appel du sexe;* Edit. Montaigne. 12 »
Emile Roger : *La péniche du Vert-Galant;* Edit. Argo. 12 »
Daniel Rops : *Deux hommes en moi;* Plon. 15 »
Arthur Schnitzer : *Le retour de Casanova*, traduit de l'allemand par Maurice Rémon; Attinger. 13,50
Maurice Simard : *Rhéa;* Figuière. 12 »
George Soulié de Morant : *Divorce anglais;* Flammarion. 12 »
Franz Werfel : *La mort du petit bourgeois*, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte; Attinger. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — La commémoration de Paul Verlaine au Luxembourg. — La tombe d'Henri de Latouche. — Un homme de parole. — L'origine d'un mot. — Errata. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix Georges Courteline (20.000 francs) a été attribué cette année pour la première fois. Le lauréat est M. Marcel Andrys pour son livre *Proie des femmes.*

Le prix Jacques Normand (2.400 francs) a été attribué à M. Marcel Luguet, auteur du manuscrit intitulé : *Poèmes noirs écrits sur un carnet de Songes.*

Le prix des Alpes françaises a été attribué à M. Rochat-Cenise pour son livre : *Jacques Balmat du Mont-Blanc*, et son manuscrit : *Pays de glace et de granit.*

§

La commémoration de Paul Verlaine au Luxembourg. — Comme chaque année les « Amis de Verlaine » se sont réunis autour du monument du poète au jardin du Luxembourg. Cette réunion, présidée par M. Gustave Kahn, a eu lieu le 6 juillet. Le discours principal a été prononcé par M. Léon Becq, proviseur du lycée Henri IV. M. Jacques Feschotte a lu un poème à Verlaine dont il est l'auteur : *La Ville et le poète*. Des vers furent déclamés par Mlle Simone Guizin, Mlle Nizan, de la Comédie-Française, M. Maurice Donneaud, de la Comédie-Française (*Hommage à Verlaine* de M. Maurice Fombeurre), M. Bourny (un poème de Valmy-Baysse et le *Mon père Verlaine* d'Alphonse Séché).

Les « Amis de Verlaine » se retrouvèrent ensuite en un déjeuner aux Sociétés Savantes sous la présidence de M. Armand Godoy, qui, après un hommage à Gustave Kahn et à Mme Gustave Kahn, lut de belles strophes à Verlaine composées par lui pour cette circonstance. De nombreuses récitations de poèmes de Verlaine, de Gustave Kahn, de Laforgue, de Paul Fort ornèrent la fin du déjeuner. Sur l'initiative de M. A.-Ferdinand Herold, on décida de reprendre la publication du bulletin de la Société des Amis de Verlaine, dont la rédaction fut confiée à M. Maurice Monda.

§

La tombe d'Henri de Latouche. — A la suite de l'intervention de MM. Jean Tissier et Jacques Patin, intervention que nous avons signalée dans le *Mercure* du 15 juillet, l'administration des Beaux-Arts a décidé, sur l'initiative de M. Gabriel Faure, de faire restaurer et de conserver la tombe d'Henri de Latouche, au cimetière de Châtenay-Malabry.

Cette petite commune de Châtenay, où se trouvent déjà, miraculeusement conservées par le docteur H. Le Savoureux, la Vallée-aux-Loups et la Maison de Chateaubriand, a décidément beaucoup de chance avec ses souvenirs romantiques. — L. DX.

§

Un homme de parole. — C'est sir Arthur Conan Doyle qui, comme l'on sait, vient de mourir dans sa propriété de Sussex, à l'âge de 71 ans. En annonçant sa mort, plusieurs journaux ont reproduit le texte suivant que nous prenons dans *la Volonté* du 9 juillet :

Il considérait la mort comme une simple disparition physique n'entamant en rien les relations spirituelles avec les vivants. Sa famille partageait et partage encore ses idées à cet égard. Interviewé par le *New-York Herald*, son second fils Adrian a déclaré : « Mon père était persuadé qu'une fois mort il resterait en relations avec nous tous. Nous en sommes aussi persuadés. Je suis certain qu'il nous sera possible de converser avec lui. »

Et le lendemain, 10 juillet, une dépêche Reuter transmettait ce message de New-York :

Une grande réunion spirite a eu lieu hier soir sous la direction de Mrs Beulah Thomson, de l'église spiritualiste.

Au cours de cette séance, l'esprit de sir Conan Doyle a annoncé son arrivée dans l'autre monde et a « remercié les esprits de leur réception ». Il a ajouté « qu'il était très fatigué de son travail sur la terre ».

Hélas! On garde donc, dans l'autre monde, le souvenir des fatigues terrestres? — L. DX.

§

L'origine d'un mot. — « Une sorte de fièvre — confessait Jérôme Paturot — semblait s'être emparée de la jeunesse : la révolte contre les classiques éclatait dans toute sa fureur. On démolissait Voltaire, on *enfonçait* Raci,e on humiliait Boileau avec son prénom de Nicolas, on traitait Corneille de perruque, on donnait à tous nos vieux auteurs l'épithète un peu légère de *polissons*. Passez-moi le mot : il est historique. »

Dans l'édition illustrée de Bourdin, un amusant dessin de Grandville souligne cette incongruité. Ce n'est ni une preuve, ni même une présomption. Pourtant, à en croire le *Figaro* du 1er juillet 1860, ce mot « historique », contrairement à tant d'autres, aurait été réellement prononcé et il appartiendrait au *Mercure* d'en revendiquer la paternité.

Son auteur, le père Gentil, était, en effet, directeur littéraire du *Mercure du XIXe siècle*. C'était un honnête homme, parfaitement oublié, qui se ruina — on n'est pas plus classique — pour payer les dettes de son frère. Ecrivant peu, mais causeur amusant, il fréquentait assidûment le foyer des Variétés. Ces temps sont loin : on y causait beaucoup littérature et la discussion ne laissait pas d'être parfois assez vive, quand venait sur le tapis la grande querelle des classiques et des romantiques.

Un soir, agacé par les exagérations de ses adversaires :

— *Oui! certainement, Racine est un polisson!* concéda le père Gentil, pour se moquer d'eux.

Ne comprenant pas l'ironie du mot, les Romantiques qui l'entouraient applaudirent fort, le colportèrent et l'adoptèrent. A leur âge héroïque, les écoles n'ont jamais possédé le sens du ridicule. — P. D.

§

Errata. — Dans l'écho du dernier numéro sur l'inauguration de la Maison de Poésie, un lapsus a fait écrire 11 bis de la rue Balzac au lieu de 11 bis de la rue Ballu, qui est l'adresse de la nouvelle institution.

Même numéro, article *l'Algérie du Centenaire*, p. 289, l. 2, lire Paul *Saurin* et non Seurin, et p. 304, l. 24, natura non *facit* saltus et non fecit.

§

Le Sottisier universel.

REFERENDUM. — Le poète lauréat Bridges, mort récemment en Angleterre, n'était pas prophète en son pays. Lorsque Georges V le désigna comme lauréat, un journal londonien organisa un referendum qui donna 23.000 suffrages à R. Kipling, 5.000 suffrages à Alice Meynell, 3.000 à John Mase Field [sic], 2.000 à Thomas Hardy, 720 à G. K. Chesterton et 710 seulement à Bridges. A l'époque, on assura que c'était là une indication précieuse pour... la succession de Bridges... Mais Bridges est mort, c'est Chesterton qui a recueilli sa succession. — *Les Nouvelles Littéraires*, 5 juillet.

Il [Conan Doyle] s'inspira d'un médecin écossais dont il avait suivi les leçons (Joe de la Bell) qui tirait, par une méthode inductive, les déductions les plus surprenantes des moindres indices. — *Le Journal*, 8 juillet.

Par le pont Alexandre arrivent trois automobiles... La première est occupée par le bey de Tunis, le président de la République et le général Lasson; dans la seconde ont pris place MM. Georges Leygues et André Maginot, ministres de la marine et de la guerre. — *L'Œuvre*, 15 juillet.

LA T. S. F. A L'ÉTRANGER. — Rome... 17 h. 30, concert : *Le ravin d'Athènes* (Beethoven). — *La Croix*, 11 juillet.

Sortie des ateliers des Chartreux, près de Rouen, la « Buddicom » fut longtemps employée à la traction des trains express Paris-Rouen. Elle a parcouru ainsi 1.300.000 kilomètres, soit plus de trois fois le tour de la terre. — *L'Ami du Peuple*, 1er juillet.

UN NOUVEAU MUSÉE ALGÉRIEN. — Le musée de préhistoire et d'ethnographie du Bardo vient d'être inauguré. — *La Revue de l'Art*, juin.

CRYPTOGAMES ET VIGNES SOUFFRENT D'UN ORAGE AUX ENVIRONS DE VOUVRAY. — Tours, 2 juillet. Un orage de grêle entre Noizay et Vouvray a détruit complètement la récolte de champignons et sérieusement endommagé les grands vignobles... Non seulement a-t-il détruit ce qui promettait d'être une excellente récolte de ceps (le gros champignon du pays), mais on craint que la vendange ne soit déficitaire. — *Chicago Tribune*, édition de Paris, 3 juillet.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXXI

—

CCXXI N° 769. — 1er JUILLET

CCXXI N° 770. — 15 JUILLET

CCXXI N° 771. — 1er AOUT

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1930.

L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

MAI-JUIN 1930

L'actualité littéraire

FRANÇOIS MAURIAC

Ce qui était perdu

(Aux Cahiers Verts.)
Un vol. : 15 fr.

Livre essentiel dans l'œuvre de Mauriac. A travers la noire peinture de ce monde perdu perce une lumière admirable ; une immense espérance le pénètre peu à peu.

PAUL MORAND

Champions du monde

« *En écrivant* New-York, *j'ai brossé le décor de* Champions du Monde. »
P. M.
« Pour mon Plaisir ». Un vol. : 15 fr.

COMTESSE DE NOAILLES

Exactitudes

Tout l'univers par son médium le plus sensible.
Un vol. : 15 fr.

IRÈNE NÉMIROVSKY

Le bal

« *J'ai écrit ce petit livre entre deux chapitres de* David Golder. *Rien d'étonnant donc à ce qu'il en rappelle l'atmosphère et le ton.* »
I. N.
Un vol. in-8 tellière : 12 fr.

JOSEPH DELTEIL

Don Juan

La recherche désespérée de l'amour.
Un vol. : 15 fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

Vient de paraître :

FLORIS DELATTRE

Professeur à l'Université de Lille

L'ANGLETERRE D'APRÈS-GUERRE et le CONFLIT HOUILLER

M. Delattre, professeur de Langue et Civilisation anglaises à l'Université de Lille, séjournait à Londres quand éclata la grève générale de mai 1926, crise dont la cause directe fut le conflit houiller, mais où se révéla d'une manière saisissante le sentiment national anglais. C'est donc, d'une part, une étude économique et politique qu'il nous offre ; mais c'est aussi une étude de psychologie sociale. Fondé sur l'observation directe et sur une documentation **d'une** étonnante richesse, cet ouvrage, **premier tableau d'ensemble de l'Angleterre d'après-guerre**, est indispensable à tous ceux qui, en présence d'événements actuels parfois déconcertants, désirent en pénétrer les causes profondes.

Un volume in-8° carré (14×22), 440 pages, broché.................................. **35 fr.**

Récemment paru :

VICTOR PIQUET

L'ALGÉRIE FRANÇAISE

Un siècle de colonisation (1830-1930)

« Un inventaire strict, un bilan sincère, c'est cela que nous apporte, sans complaisance, l'ouvrage de M. Piquet. Travail consciencieux et approfondi, particulièrement vivant parce qu'il est vécu, et qui se recommande par une netteté d'exposition véritablement saisissante et entraînante. »

(La Dépêche coloniale, 11 mai 1930.)

Un volume in-8° écu (13×20), 430 pages, broché .... **35 fr.**